

François HERTEL



souvenirs et impressions
du premier âge
du deuxième âge
du troisième âge

mémoires humoristiques
et littéraires

Stanké

souvenirs et impressions

Éditions internationales Alain Stanké Ltée
2100, rue Guy
Montréal
H3H 2N4
Distributeur:
Distributions Éclair Ltée
8320, place de Lorraine
Montréal
H1J 1E6

Maquette de la couverture:
Sylvie Barrière
Photos de la couverture:
Photolex

Tous droits de reproduction, de traduction
et d'adaptation réservés.
©Copyright, Ottawa,
Éditions internationales Alain Stanké
Dépôt légal:
Bibliothèque nationale du Québec
1er trimestre 1977

ISBN 0-88566-049-8

François HERTEL

souvenirs et impressions
du premier âge
du deuxième âge
du troisième âge

mémoires humoristiques
et littéraires

Stanké

PRINCIPAUX OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Essais
Leur inquiétude
Pour un ordre personnaliste
Nous ferons l'avenir
Méditations philosophiques
Journal philosophique et littéraire
Du séparatisme québécois
Vers une sagesse
Cent ans d'injustice ?
Du métalangage
Divagations sur le langage
Tout en faisant le tour du monde
Mystère cosmique et condition humaine
Souvenirs, historiettes, réflexions
Nouveaux souvenirs, nouvelles réflexions

Romans et recueils de nouvelles
Le Beau Risque
Mondes chimériques (*Trilogie, tome I*)
Anatole Laplante, curieux homme (*Trilogie, tome II*)
Journal d'Anatole Laplante (*Trilogie, tome III*)
Six femmes, un homme
Un Canadien errant
Jérémie et Barabbas
Louis Préfontaine, apostat

Poèmes
La voix de mon rêve
Axe et parallaxes
Strophes et catastrophes
Cosmos
Quatorze
Mes naufrages
Jeux de mer et de soleil
Poèmes européens
Anthologie 1934-1964
Poèmes
Poèmes d'hier et d'aujourd'hui

Théâtre
Claudine et les écueils
La Morte

Reportage
Afrique

Introduction

Les souvenirs que je présente actuellement suivent, en gros, l'ordre chronologique des trois âges. Toutefois, quelques-uns se rapportent et au deuxième âge et au troisième.

C'est la quatrième fois que j'écris un ouvrage de ce genre. *Louis Préfontaine, apostat,* le plus ancien, était beaucoup plus un roman qu'une biographie. Je crois que les rares lecteurs de cet ouvrage s'en sont rendu compte. Je m'amusais à dépeindre un personnage qui avait quelques points communs avec moi, mais qui était totalement différent.

Dans *Souvenirs, Historiettes, Réflexions,* tout était vrai, mais, comme je craignais un peu de scandaliser les bonnes âmes, j'avais attribué à un autre certaines aventures qui me sont arrivées à moi. Maintenant que je suis devenu, et pour toujours, sage, je me permettrai certaines confidences, dont l'aspect parfois scabreux ne saurait se rapporter qu'au passé. L'âge aidant, je m'aperçois que je suis condamné, ou mieux, *converti* à une sagesse définitive.

Je certifie que tout est exacte vérité dans ces nouveaux récits, mais j'ajoute que je suis loin d'avoir tout dit. Est-ce qu'un mémorialiste, digne de ce nom, raconte les bévues les plus sottes qu'il a pu commettre ?

Malgré mon âge et une certaine désinvolture consciente, je tais donc certains faits essentiels de ma vie qui

pourraient comporter des indiscrétions, ou créer des malentendus. Toute confidence n'est pas bonne à faire.

D'autre part, si j'excepte mon œuvre poétique et philosophique, je fus toujours plus un conteur qu'un romancier ou un nouvelliste. J'ai écrit ces racontars qui me concernent avec le même plaisir et la même allégresse que s'il sagissait des racontars d'un autre.

Il est assez rare, je crois, qu'un écrivain publie, de son vivant, des souvenirs aussi précis, quelquefois aussi compromettants ; mais ne me suis-je pas offert, toute ma vie, le luxe de me « ficher » de ce que l'on pourrait penser de moi ? Ne m'étant jamais pris au sérieux, c'est sans vergogne que je présente cette gerbe de souvenirs, dans lesquels je ne cherche qu'à faire ma « confession générale » à des lecteurs possibles, qu'ils soient bienveillants ou malveillants.

Ma vie ne fut ni si belle ni si laide ; mais j'en suis assez satisfait. Ma naïveté, qui est « hénaurme », ne m'empêche pas de garder un sens critique aigu à mon égard et à celui des autres. Enfin, même si je devais vivre jusqu'à cent ans — ce à quoi je ne tiens pas — je donne ma parole d'honneur que c'est la dernière fois que je me raconte.

À partir d'un certain âge, même s'il survient des événements, on est tellement habitué à s'attendre à tout, on sait tellement que la vérité dépasse souvent la fiction, qu'on n'attribue plus aux faits la même importance.

Dans la vie, ce ne sont pas tellement les faits qui comptent, mais plutôt les leçons ou les déductions que l'on en tire. Tirons à la ligne et, comme l'écrivait Villiers de L'Isle-Adam : « Oublions l'avenir ».

Mémoires

Souvenirs et fabliaux de l'enfance

J'inaugure donc une série de souvenirs d'enfance et de jeunesse qui finiront par devenir un livre, une sorte de mémorial personnel, et j'essaierai de le prolonger jusqu'à ma vieillesse, qui me devient de plus en plus présente, hélas !

Dès qu'on a atteint un certain âge, c'est-à-dire un âge certain, on cesse, en général, d'être aussi perméable au rêve, à la poésie, voire à l'évolution de sa pensée personnelle. Sans être pessimiste ni blasé, on n'a plus, dans le présent, cette fraîcheur d'âme ni ce besoin de raconter ce qui est actuel. Alors, on se penche volontiers sur son passé, à la recherche du temps fabuleux où l'on était encore fasciné par la fée illusion, source des joies vives et des peines non moins aiguës qui sont l'apanage de l'enfance et de la prime jeunesse.

Plus l'on vieillit, il me semble, plus l'on dépoétise la vie et plus — à moins d'être d'un narcissisme maladif — on se dépoétise soi-même. On se rend compte que les joies actuelles, ou les déboires du présent et du passé, n'ont pas une valeur si grande qu'il vaille la peine de s'y complaire par le rêve ou l'euphorie totale, ou encore par les affres de désespoirs que l'on sent dérisoires. Il semble que, si l'on est parvenu à une certaine sagesse, l'égotisme s'amenuise aux dépens ou au profit d'une sénérité, qui

peut aussi bien provenir de l'usure de l'*ego* que de la constatation objective du peu d'importance de ce qui arrive à un *moi*, dont on a constaté les limites et les faiblesses.

À ce moment, on est mûr pour écrire des souvenirs d'enfance, si l'on est écrivain, ou encore pour esquisser — comme le père Hugo le fit jadis avec un rare bonheur — *l'Art d'être grand-père*. On se revoit enfant ou on s'intéresse à l'enfance.

Comme il ne m'a pas été donné d'avoir une postérité, ce retour à l'enfance et à la jeunesse envolée je l'accomplirai par rapport à des souvenirs de l'âge divin, de l'âge ingrat, voire de ma vie avant la trentaine. Enfin, comme je suis un bavard incurable, il se pourra donc que je retrouve des souvenirs de ma maturité, voire du troisième âge dans lequel je suis engagé.

Si je ne me sens vieux ni de corps ni d'esprit, je ne suis pas assez aveugle pour ne pas constater que, non seulement nos sens s'émoussent avec l'âge, mais aussi que l'atmosphère du présent n'est plus, au même degré, une entrée en état de grâce poétique.

Remonter le cours de sa vie, sonder même sa prime enfance, m'apparaît une démarche apte à repoétiser une vie qui risquerait de devenir terne.

Sans aller jusqu'à retomber en enfance, je crois que les vieux ont tout intérêt à remonter aux sources enfantines s'ils veulent éviter la sclérose de l'esprit et du cœur.

Chez les gens âgés, ce sont ceux qui ont oublié leur enfance et leur prime jeunesse qui radotent le plus. Ils ne cessent de s'attribuer des perfections qu'ils refusent aux jeunes d'aujourd'hui. Ils ont complètement oublié qu'un jour, eux-mêmes, ils furent jeunes et que leurs folies de jeunesse furent au moins aussi sottes que celles qu'ils attribuent aux générations montantes. Pour ma part, je crois, en effet, que les générations ne régressent nullement, mais que sur maints points elles tendent à nous dépasser. La seule valeur à laquelle je tiens beaucoup, et qui est en passe de s'amenuiser, est la courtoisie.

Le jour de l'an chez mon grand-père

Mon grand-père maternel avait peut-être soixante ans à l'époque de mes premiers souvenirs. Il habitait, à Rivière-Ouelle, juste en face de la maison de mes parents. C'était un personnage d'un autre âge, mystérieux et lointain. Il s'était « donné » à mon oncle, de sorte que l'exploitation de la ferme ancestrale n'avait plus, pour lui, le moindre intérêt. Sa vie, c'étaient ses livres et son parterre. Non seulement il lisait beaucoup, écrivait des chroniques locales, non destinées à la publication (recueils de chansons, notes sur la politique du comté, anecdotes anciennes, etc.), mais il s'était improvisé relieur. Il reliait tout, même les journaux ; et ses reliures étaient très curieuses. Il se servait de carton qu'il recouvrait de papiers peints de diverses nuances. On appelait, à cette époque, ces papiers peints, tapisseries. Toute une pièce de la maison était remplie de ces reliures multicolores. Il devait bien y avoir sur les rayons, qui grimpaient jusqu'au plafond, au moins deux mille volumes, d'ailleurs fort disparates. Les romans, dont ma grand-mère et ma tante étaient friandes, constituaient une bonne moitié de l'ensemble.

Entre autres originalités de mon grand-père, il faut noter sa manière de concevoir la religion. Tous les dimanches, il allait à pied à la grand-messe. Au lieu de monter dans la voiture familiale, il faisait allègrement, en piéton, les quatre kilomètres qui conduisaient à l'église. Dans le banc des Lévesque, il se tenait très droit et lisait consciencieusement dans son paroissien. Toutefois,

il ne se confessait et ne communiait qu'une fois l'an, et ne parlait jamais de religion. N'oublions pas que nos ancêtres émigrèrent au Canada à l'époque janséniste.

Enfin, chez mon grand-père, et ensuite chez mon oncle, son successeur, plus intellectuel que manuel, on ne cultivait guère soi-même. On avait ce qu'on appelait un « homme engagé [1] », c'est-à-dire un ouvrier agricole. Cela — une rareté à une époque d'exploitation des fermes complètement familiales — s'explique par une autre anomalie, la plus étonnante de toutes dans ces temps-là : non seulement mon grand-père était fils unique, mais son propre père l'avait été lui aussi. Il se trouvait donc que mon grand-père — ce que nul ne soupçonnait — était beaucoup plus riche que ses voisins, fils de familles nombreuses, qui avaient été soumises aux partages. Il ne s'était jamais astreint complètement au rude métier du cultivateur d'alors.

Mais venons-en au jour de l'an. Cette fête était, dans ma famille, la vraie fête de l'année, celle où l'on recevait des cadeaux. Noël n'était qu'une fête religieuse sans grand éclat. Il y avait la messe de minuit, puis un tout petit réveillon.

Comme mon oncle était en train de rompre avec la tradition familiale — il devait avoir dix-sept enfants — nous étions, vers ma huitième année, une bonne dizaine à convoiter des cadeaux. Ces étrennes, qui consistaient surtout en friandises, étaient soigneusement empaquetées et présentées d'une manière à la fois très simple et toujours un peu mystérieuse. Puis, outre les friandises et quelques jouets, il y avait des sous pour les plus grands, pour ceux qui savaient compter. Je ne me souviens pas d'un arbre de Noël, mais le salon, qu'on n'ouvrait que rarement, était décoré de mille banderoles et savamment illuminé. En effet, la distribution avait lieu vers les six ou sept heures du soir. Même dans son métier de Père

Noël occasionnel, mon grand-père ne perdait rien de sa gravité. Il accomplissait toutes choses avec une certaine solennité. Pas plus ce jour-là que les autres, il ne riait. C'était un homme bon et généreux, mais hermétiquement clos sur lui-même. À cette fête du jour de l'an, il était l'acteur principal, mais si lointain qu'il incarnait un être mythologique plus qu'un être réel.

Mon premier amour

Il remonte à très loin dans mon enfance. En ces temps-là — je devais avoir six ou sept ans — mon père, dont l'une des principales activités était le commerce des voitures hippomobiles, était aussi l'organisateur du parti libéral dans le comté de Kamouraska. Un dimanche d'été, nous partîmes, toute la famille, soit sept personnes, dans un *surrey*, grande voiture confortable de l'époque. *Charley*, le cheval préféré de mon père, était un excellent trotteur, qui nous mena en peu de temps à Kamouraska, où Me Stein, le député provincial d'alors, avait sa maison de campagne. De Rivière-Ouelle à Kamouraska, c'était l'affaire d'une heure. En effet, mon père, en commerçant avisé, avait une écurie d'excellents chevaux pour voitures de maître. J'obtins même la faveur de conduire moi-même le cheval, un bon moment. Quand on a sept ans et qu'on est l'aîné de la famille, on est un homme, quoi !

Mes parents allaient donc rendre visite au futur juge Stein, qui avait à l'époque des enfants de mon âge.

Pendant que les grandes personnes parlaient politique

1. À cette époque, quand on employait une servante, on l'appelait une « fille engagère ». Cette dérivation du terme « homme engagé » m'a toujours paru fort curieuse.

ou affaires, nous, les enfants, nous allions jouer au jardin, jusqu'à l'heure du goûter. Or, parmi les enfants, il y avait une ravissante petite fille de mon âge, à laquelle je dus plaire beaucoup, puisque nous nous isolâmes bientôt des autres et qu'elle m'amena voir ses poupées et autres jouets. Nous jouâmes à je ne sais plus trop quoi. Toujours est-il qu'à l'heure du goûter, elle m'accapara tellement que mes parents me dirent, en riant, que j'avais fait une conquête. De mon côté, je n'étais pas peu fier du succès que j'avais l'air de remporter auprès de la petite.

Le bouquet fut qu'à l'heure du départ, après m'avoir fait jurer de revenir le plus tôt possible, elle me sauta au cou et me gratifia de deux baisers retentissants. Je dus devenir aussi rouge qu'une tomate bien mûre ; et, ma timidité étant extrême à cette époque de mon enfance, je n'eus pas le courage de lui rendre ses baisers.

Au retour, mon père me taquina beaucoup à ce sujet, m'assura qu'à ma place il eût rendu « bécot » pour « bécot », etc. Toujours est-il que je me couchai ce soir-là, à moitié heureux, à moitié triste, et rêvai de la belle enfant pendant au moins six mois.

Plus tard, au collège de La Pocatière, j'eus son frère comme condisciple. Je m'informai souvent de la petite sœur et lui racontai mon roman d'amour. Hélas ! mon bel amour, mon premier amour, fut sans lendemain ; ma dulcinée mourut quelques années après notre rencontre.

Folklore de mon enfance

Au temps où, avant son mariage, ma mère était institutrice dans un « rang » quelconque de notre paroisse natale, elle avait composé, dans ses loisirs, une sorte de poème qui se voulait épique et qu'elle n'acheva jamais. C'était très lamartinien et, malgré quelques erreurs de

prosodie, c'était fort bien tourné. Cette *Fée des grèves* m'inspira beaucoup dans mon enfance et ma prime jeunesse. En effet, bien que n'ayant vécu à Rivière-Ouelle que jusqu'à l'âge de neuf ans, j'y revins passer de nombreuses vacances par la suite. Ceux qui ne connaissent qu'un peu les grèves de ce vieux village n'en ont peut-être pas apprécié la poésie autant que moi. Ils n'avaient pas lu la *Fée des grèves*. Je ne me souviens plus au juste de ses aventures bénéfiques aux enfants ; mais je n'oublie pas que c'est ce poème qui m'a ouvert les horizons fluviaux de mon village. En plus de la fée, à laquelle je rêvais beaucoup, j'avais découvert une sorte d'ermitage où, jadis, un ermite qui se voulait authentique avait vécu. Cette cabane, noircie par les ans, s'élevait, à travers un bouquet d'arbres, sur une sorte de promontoire assez élevé que venait battre la marée. On l'appelait *le Quart de lieue.* Tout près, il y avait les pêches à anguilles, qui doivent avoir disparu depuis, mais qui m'inspiraient fort, elles aussi. De très longues haies s'avançaient en zigzag assez loin dans le fleuve. Elles étaient munies de coffres dans lesquels les anguilles se trouvaient prises quand la marée descendait. Mon grand-père, qui ne s'occupait pas de pêche, connaissait néanmoins tous les secrets de cet art. Un des éléments qui conduisait au coffre s'appelait un *bouret*, un autre un *ansillon*. Je trouvais ces noms très poétiques. Puis, il y avait surtout sur cette grève de Rivière-Ouelle, la défunte pêche aux marsouins. Les haies de perches étaient remplacées par des troncs d'arbres dont il restait quelques vestiges. Surtout, tout près de cette pêche, il y avait les raquettes de la *Jongleuse*. L'abbé Casgrain, écrivain du XIXe siècle, né à Rivière-Ouelle, avait écrit un conte qui illustrait, d'une manière fantaisiste et terrifiante, ce phénomène naturel. On avait, en effet, l'impression de se trouver en présence — sur des rochers légèrement surélevés du bord

de la grève — des empreintes d'une personne de grande taille qui se serait promenée en raquettes sur ces sortes de bancs de pierre qui remontaient de la grève vers la forêt proche. Il y avait bien une dizaine d'empreintes assez profondes. Un géologue que, beaucoup plus tard, j'amenai voir ce phénomène, m'avoua n'y rien comprendre et donna sa langue au chat.

Dans mon enfance, j'étais bien sûr que, grâce à je ne sais quel sortilège, c'était bien là des traces de pas humains. Quant à l'ermite du *Quart de lieue*, j'appris plus tard que c'était un frère lai, jésuite, qui était vaguement mon cousin et qui venait jadis y passer ses vacances.

Le quai de Rivière-Ouelle

Il y a une cinquantaine d'années, mon village natal avait une certaine importance commerciale. En effet, une ligne de chemin de fer (l'embranchement, comme on l'appelait) partait de la gare principale pour se rendre jusqu'au bout du quai. Là, un navire qui se nommait le *Champlain* attendait marchandises et passagers qui se rendaient par mer vers la côte nord, c'est-à-dire vers Baie Saint-Paul, La Malbaie et autres lieux. Il y avait, si mes souvenirs sont exacts, une traversée dans les deux sens tous les jours. La grande récompense que nous offraient quelquefois nos parents, c'était cette traversée vers La Malbaie sur ce petit vapeur. Je crois qu'on demeurait environ deux heures à La Malbaie, avant le retour nocturne. Or, ce gros village de La Malbaie était, à cette époque, en même temps que le lieu de villégiature de maintes familles riches, un endroit particulièrement pittoresque. Comme les moyens de locomotion de l'époque n'étaient pas encore les autos, mais les voitures hippomobiles, et que les pentes étaient très fortes à grimper pour une voi-

ture à quatre roues, on n'utilisait que des calèches à deux roues. Elles étaient fort pittoresques et intéressaient d'autant plus ma famille que mon père, entre autres activités, exerçait celle de commerçant de voitures. Toutefois, il ne vendait pas de calèches à deux roues aux habitants du pays plat de la rive sud. La plupart des voitures de cette époque provenaient de la Nouvelle-Écosse. Mon père avait son entrepôt à la station Letellier (du nom d'un ancien lieutenant-gouverneur, né à Rivière-Ouelle). Cet entrepôt et la maison d'habitation attenante étaient donc tout près de cette gare minuscule. La maison existe toujours, mais la gare et aussi l'entrepôt ont, je crois, disparu ; car il y a très longtemps que le traversier vers La Malbaie et l'embranchement ont aussi disparu.

Quant au quai, il existe toujours, mais il est pratiquement inutilisé, et je crois même que le phare qui se dressait à son extrémité n'est plus là.

À une certaine époque, un de mes oncles était gardien intérimaire de ce phare. Je me souviens fort bien d'y avoir dégusté, un soir, en compagnie d'un de mes frères, une omelette aux lardons exécutée par une vieille cousine à nous, qui était cuisinière hors pair. Puis passer une nuit en pleine mer, pour ainsi dire, n'était pas une mince aventure pour de jeunes imaginations. On entendait très distinctement les vagues venir se briser contre les parois du long quai. C'était, pour mon imaginaire déjà très développé, un phénomène à la fois terrifiant et hallucinant. Je me serais vraiment cru à bord d'un bateau ivre.

Je m'aperçois que je suis en train de relater le même genre de souvenirs que ceux que ma mère publia à l'âge que j'ai maintenant, et qui s'intitulaient *Il y a soixante ans*. La plupart de ces souvenirs portaient sur sa jeunesse dans ce toujours pittoresque village de Rivière-Ouelle. Toutefois, mes souvenirs à moi sont bien récents par rapport à ceux de ma mère.

Prédestination cosmique

Si j'ai publié, vers la quarantaine, un recueil de poèmes intitulé *Cosmos* et si, dans la suite, je me suis adonné à une poésie inspirée du cosmos, si, enfin, toute ma philosophie actuelle n'est plus qu'un regard de recherche et qu'une «abdication» devant l'univers, c'est que, dès mon enfance, je fus fasciné par les étoiles. Je me souviens des soirées où, vers les vingt et une heures, à l'automne, mon grand-père me ramenait chez mes parents. Le ciel étoilé me fascinait et je posais mille questions à l'aïeul à ce sujet. L'astronomie n'étant pas son fort, il se contentait de m'indiquer les principales contellations : la Grande Ourse, la Petite Ourse, Cassiopée, Orion, l'étoile polaire.

Pour moi, c'étaient déjà des mondes. Je ne soupçonnais pas encore que certains d'entre eux puissent être habités, mais ils me fascinaient singulièrement et je ne cessais de me questionner sur ces lumières étranges qui parfumaient la nuit de leurs colorations aiguës. La Voie lactée était ce qui me touchait le plus. Cet immense rayonnement de pâles lumières, ce ruban magique au front du ciel m'attirait invinciblement.

Plus tard, je lus *l'Autre monde* de Cyrano de Bergerac et je commençai à penser qu'il se pourrait que la terre ne fût pas le seul monde habité. Beaucoup plus tard encore, dans *la Pluralité des mondes*, de Fontenelle, je devins convaincu que nous n'étions pas sur terre au centre de l'univers habité ; et cela contribua pour une grande part à me faire douter de la *canonisation* de la planète Terre.

J'attribue pour une grande part au sens cosmique le mélange de doutes et de « scrupules de douter » qui m'envahit dès l'enfance en présence de cette masse énorme et lumineuse, qui éclatait tous les soirs dans le ciel. Je ne découvris que longtemps après la célèbre phrase de Pascal : « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie» ; mais ma frayeur, ou plutôt mon anxieuse curiosité, s'éveilla très tôt en présence de l'infini cosmique.

Sans doute, j'étais bien loin d'exprimer, ainsi que je l'ai fait plus tard, l'angoisse de l'infini que le ciel m'offrait tous les soirs de lumière.

Les aurores boréales, fréquentes et hallucinantes dans le Bas Saint-Laurent, m'ont très tôt conditionné, elles aussi, et m'ont peu à peu «défenestré» de la seule planète Terre, celle que l'on croyait, autour de moi, le centre sacral du cosmos.

Pour en finir par où j'ai commençé, si je refuse désormais à l'homme le pouvoir d'expliquer le cosmos transcendant, l'*en-soi* suprême, comme je l'ai écrit dans *Mystère cosmique et condition humaine*, ce n'est pas que je nie toute philosophie ni que je répudie toute forme de recherche humaine, ni même tout humanisme. Ce que je refuse à l'homme, c'est le droit de s'élever au-dessus de sa condition et de juger apodictiquement ce qui le transcende.

L'oncle Magloire et la « petite anse »

Si l'on était assez cultivé, pour l'époque, dans ma famille maternelle, on l'était beaucoup moins dans celle de mon père.

Mon oncle Magloire Bélanger, qui était aussi mon parrain, habitait le lieu dit la « petite anse », parce que cette portion de ma « paroisse » natale touchait à une ou deux anses du fleuve.

C'était un homme de peu de paroles, totalement illettré, et qui ne me semblait pas fort intelligent. Cet oncle avait épousé ma tante Sézarie (ou Césarie), sœur de mon grand-père paternel. La tante ne devait pas avoir une grande instruction elle non plus, mais elle savait lire. Il

quelques familles, l'instruction était plutôt rare. Mon grand-père paternel s'était formé tout seul, dans une famille où l'on ne fréquentait l'école qu'une couple d'années, et encore !

J'allais quelquefois chez mon parrain, et un souvenir assez curieux me revient. Un matin de Pâques, il me fit lever très tôt — je devais avoir sept ans à ce moment — pour l'accompagner à ce qu'il appelait l'eau de Pâques. La vieille jument traînait une sorte de plate-forme sur laquelle reposait un tonneau. L'eau de Pâques avait une valeur spirituelle ou magique pour les paysans de cette époque. Il fallait la recueillir avant le lever du soleil, avant que la rosée ne se soit évaporée. Prîmes-nous cette eau dans un ruisseau, une source ou une fontaine ? Je ne me souviens plus au juste. Ce dont je me souviens fort bien, en revanche, ce fut le festin copieux, à base de « cretons » (rillettes) de canard, etc., que nous ingurgitâmes au retour. L'oncle ne vivait pas richement sur son maigre lopin de terre ; mais il y avait la cousine Marie, institutrice de son état, qui contribuait pour une large part au budget familial.

Cette cousine ressemblait beaucoup plus à un gendarme qu'à une femme. Célibataire, par goût ou par nécessité, elle était fort brave et me gâtait de son mieux. C'est grâce à elle que je mis le pied pour la première fois dans une école. Ma mère, n'aimant pas que nous fréquentions l'école « paroissiale », s'occupait de nous enseigner l'essentiel (elle avait été elle-même institutrice). Quant à moi, je m'instruisais chez ma tante ; ma mère m'éloignait volontiers de mes frères et sœurs à cause de ma turbulence.

J'ai écrit quelque part que je savais lire et écrire à quatre ans. Peut-être. En tout cas, je suis sûr d'avoir su lire à cinq ans ; et à sept ans, j'étais déjà un lecteur enragé.

Mais venons-en à l'école de ma cousine Marie. Je ne me souviens guère du local. Tout ce que je sais, c'est qu'il était assez exigu et fort encombré. Les écoliers avaient entre sept et quatorze ans. Or, ceux de sept ans en étaient encore au ba be bi bo bu et les autres, beaucoup plus avancés. Ma tante Marie me fit lire, devant la classe tout entière, une fable de La Fontaine, que je savais d'ailleurs par cœur. Je m'aperçus que j'étais plus « instruit » que les écoliers et écolières plus âgés. Ma tante n'était pas peu fière d'exhiber ce prodige. De mon côté, j'étais à la fois horriblement intimidé, mais secrètement flatté. J'allai à l'école de ma tante deux ou trois jours consécutifs ; mais je m'y ennuyai fort. Qu'on songe que, de temps à autre, elle montrait aux plus petits à faire leurs lettres, pendant que les plus grands se voyaient poser des questions de grammaire ou d'arithmétique. « Pas étonnant, me disais-je, qu'ils ne soient pas plus avancés. » La plupart d'entre eux, d'ailleurs, quitteraient l'école à treize ou quatorze ans, et ne toucheraient plus à un livre le reste de leur vie.

Mais ce qui me causa le plus de gêne dans cette première expérience scolaire, c'est mon costume. J'étais beaucoup mieux habillé que les autres, et je me sentais coupable d'être différent d'eux. J'avais aussi l'impression qu'ils m'excluaient complètement de leur groupe. Bref, je fus bien heureux de retourner aux « cours » fantaisiste de mon autre tante.

Mon plus beau souvenir de la petite anse fut une pêche à laquelle mon père m'amena. Il ne s'agissait pas, cette fois, de la pêche à l'anguille, mais de la pêche aux multiples poissons, dans une sorte de grande rotonde qui se trouvait au bord du fleuve, et dans laquelle une longue série de perches élevées, s'avançant dans l'eau, conduisait à leur perte une grande variété de poissons.

À marée haute, les poissons s'aventuraient entre les

haies, et se trouvaient enfermés quand la marée baissait. On n'avait plus qu'à les recueillir avec des nasses. Nous revînmes à la maison avec de superbes aloses que mon père ne réussit pas à payer, étant donné que cette pêcherie avait autrefois appartenu à mon arrière-grand-père. Le propriétaire actuel, qui était aussi un petit fermier, était tout fier de faire ce cadeau à mon père, qui était devenu un homme d'affaires, un grand personnage, quoi !

Miscellanées infantiles

Il faut d'abord narrer comment, à l'âge de cinq ans, je sauvai probablement la vie à mon frère, qui était dans sa quatrième année. Depuis quelque temps, il se plaignait d'avoir un bouton dans le nez ; et, en effet, le nez lui suppurait plus que normalement. Ma mère avait beau utiliser pommades et désinfectants, le malaise persistait. Par bonheur, un jour, nous nous livrâmes à un combat homérique dans la cuisine. À court d'arguments, je m'emparai d'une grosse louche qui me tomba sous la main, et lui administrai un coup magistral en plein nez. Il se mit évidemment à hurler ; puis, devenu très calme, il poussa un rugissement de joie : « Mon bouton ! » Il s'était en effet fourré dans le nez un bouton de culotte qui eût pu, la rouille aidant, lui faire passer l'arme à gauche. J'évitai donc une fessée inévitable quand ma mère, accourue à la rescousse, s'aperçut qu'il ne s'agissait pas d'un « bouton-bobo », mais bien d'un bouton de métal que mon coup de louche avait expulsé. Un bon saignement de nez nettoya toutes les saletés, et, le lendemain, nous étions copains comme cochons.

Ma grand-mère maternelle était une Dionne. De cette famille, je me souviens surtout de l'oncle Dieudonné,

qui habitait Saint-Philippe-de-Néri, et exploitait à la moderne une ferme de peu d'étendue, mais d'un rendement prodigieux. Il avait même des vignes sur un coteau, et récoltait du fort bon vin, au dire de mon père. Dans cette famille, on parlait souvent des oncles jumeaux. Ces frères légendaires ne s'étaient jamais quittés, ni au cours de leurs études, ni au cours de leur carrière. Ils ne s'étaient évidemment jamais mariés, et avaient, à Ottawa habité la même maison, étant fonctionnaires dans le même ministère. Ils moururent, à quelques jours d'intervalle, de la même maladie. Dans la même famille, je me souviens d'avoir vu la photo ou le portrait d'un autre oncle en zouave pontifical. Ce jeune Canadien avait été se faire tuer en Italie pour défendre le pape contre Garibaldi.

Mon premier voyage en chemin de fer eut lieu, quand j'avais quatre ans, de Rivière-Ouelle à Sainte-Flavie. J'ai cru longtemps que c'était un fort long voyage. Ma tante, que j'accompagnais, m'acheta sur le train une énorme poire. Nous allions chez l'oncle Alphonse Landry, homme d'affaires assez important de la région, dont je devais par hasard, cinquante ans plus tard, rencontrer un petit-fils professeur de grec ou de philosophie, quelque part à Montréal. Le monde est bien petit.

J'allais peu souvent chez le grand-père Dubé, à Saint-André de Kamouraska. Cet autodidacte avait une femme aussi adorable qu'ignorante, et qui devait quitter ce monde à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans, après avoir enterré son mari et quelques-uns de ses enfants. Elle en avait eu une bonne dizaine, et, elle en adopta un autre, avec lequel elle vécut le reste de sa vie. La famille de mon père, beaucoup moins intellectuelle que celle de ma mère, me fut toujours assez étrangère.

Quant à l'oncle Charles, frère cadet de mon père, il vit

toujours à Westwood, au Manitoba. C'était l'anticlérical de la famille. Il fut longtemps instituteur en Saskatchewan, et se retira à l'occasion de la loi Anderson, antifrançaise. Il poussa le non-conformisme jusqu'à épouser une métisse ; ce qui choqua une partie de la famille, mais remplit de joie mon père, qui était aussi peu conformiste que lui. L'oncle Charles s'en va tout doucement sur ses cent ans.

La grippe espagnole, comme on l'appelait, rendit tout le monde plus ou moins malade. J'étais, à cette époque, en *éléments latins* à La Pocatière. Le collège fut évacué, évidemment. À la rentrée, six de mes condisciples étaient décédés. Dans notre famille de cinq enfants, personne ne fut le moindrement malade ; deux des enfants de notre voisin moururent. Dans ce gros bourg d'environ quinze cents personnes à cette époque, il y eut une bonne trentaine de décès. Le remède qu'utilisa ma mère pour nous immuniser fut le grand air. Nous passâmes tout l'automne dehors, voire à courir les champs avoisinants. Mon frère cadet et moi allâmes aider à arracher ses betteraves un paysan des environs, dont toute la famille était plus ou moins atteinte, et qui perdit un certain nombre de ses membres. Ce fut mon premier contact, combien dur ! avec le travail manuel.

En souvenir d'un bébé chevreuil

Je ne sais pas comment il était venu dans l'enclos où mon père parquait ses chevaux. Sans doute, grâce à la gentillesse d'un de ses amis chasseurs. Il était assez âgé pour boire son lait dans un seau et il s'essayait déjà à paître. Il était en bons termes avec les chevaux, et s'était fait une amie de la chatte, qui le suivait partout. Il y avait bien une quinzaine de jours qu'il demeurait sagement dans l'enclos, où on le gâtait à qui mieux mieux. Il

se laissait approcher et caresser. Je devais avoir alors cinq ou six ans, et mes frères et sœurs, encore des bébés pour moi, partageaient mon intérêt pour cette élégante petite bête, aux fines jambes et à la robe rousse. Un jour, mon père s'en vint au pré chercher son cheval favori. Celui-ci accourut aussitôt à son appel ; mais, au même moment, les autres chevaux, jaloux peut-être, se livrèrent à une sarabande de galop. Le pauvre petit chevreuil, pris de panique, fit un bond extraordinaire, franchit la haute clôture et disparut bientôt dans le bois voisin. Le soir de ce jour, tous les enfants furent inconsolables.

La chatte « garnie »

Nous l'appelions ainsi parce que, bâtarde qui se respectait, elle avait une robe multicolore. Toutes les couleurs s'y retrouvaient. Du rouge au blanc, au noir, etc. Un jour, elle accoucha d'une dizaine de petits, également multicolores. Comme elle avait accompli, en grand secret, sa parturition dans la vaste écurie, nous n'en revînmes pas quand, un jour, nous vîmes arriver à la maison, suivie d'une dizaine de chatons parfaitement constitués et qui, se croyant en toute sécurité, venaient à la suite de leur mère se régaler. Quand mon père élimina, loin de nos regards, toute cette magnifique portée, nous pleurâmes une fois de plus.

Les confessions de mon père

Mon père était profondément incroyant. Pourtant, il se confessa à ma connaissance deux fois dans sa vie. En bon mari, ces deux fois-là, ce fut pour faire plaisir à ma

mère. Il faut savoir que, vers la fin du XIXe siècle, il y eut, surtout à Québec, un fort courant d'anticléricalisme. Ce courant s'exprimait tout particulièrement dans *L'Électeur*, journal qui, après sa condamnation par l'évêque, devint *Le Soleil*. Un de mes oncles et mon père furent « contaminés » par la lecture de ce journal, et aussi par ce qu'on appelait alors des « mauvais livres ». De plus, mon père, en tant qu'un des principaux organisateurs du parti libéral, commettait à toutes les élections un « péché-réservé-à-l'évêque ». Il fallait aller à Québec se faire absoudre. Ce péché, mon père l'appelait ainsi : *Acheter des veaux*. Pour attirer au vote libéral des indécis ou des ignorants, on leur donnait quelques dollars pour voter « rouge ». Les « rouges », c'étaient les libéraux, très peu en faveur auprès des curés d'alors ; les « bleus », c'étaient les conservateurs. J'avais environ huit ans lorsque mon père revint de Québec « la conscience en paix ». Je me souviens comme d'hier de la manière dont il raconta à ma mère sa confession de complaisance.

— L'évêque me fait asseoir dans son bureau, je lui explique mon cas. Il me fait agenouiller pour l'absolution ; puis il me dit : « Pour votre pénitence, vous direz trois chapelets. » Alors je lui réponds : « Écoutez, Monseigneur, je ne sais plus réciter le chapelet. Si vous n'avez pas d'objections, j'aime mieux vous donner une vingtaine de dollars pour vos pauvres. » L'évêque accepta.

La seconde confession de mon père eut lieu quelque temps avant sa mort. Toujours pour faire plaisir à ma mère, il accepta de recevoir un franciscain particulièrement large d'esprit. Se confessa-t-il vraiment ? En tout cas, ma mère fut rassurée et la face fut sauvée.

Les dicts de ma grand-mère

Ma grand-mère maternelle était assez bavarde, et nous avions ensemble, quand j'avais six ou sept ans, de longues conversations. Elle s'exprimait beaucoup mieux que bien des grand-mères actuelles, quoiqu'elle n'eût reçu qu'une éducation primaire. Il n'était pas question, dans sa jeunesse, d'instruction secondaire pour les filles. Très peu de garçons, d'ailleurs, fréquentaient les collèges classiques ; pratiquement, seuls ceux qui se croyaient destinés à la prêtrise. J'appris aussi que mon arrière-grand-père avait été éduqué par un *frater*. C'étaient gens souvent fort instruits, mais mal insérés dans la société et qui s'étaient créés *magisters* ambulants, allant d'une paroisse à l'autre. Avec la domination britannique, les écoles françaises, privées de subsides, avaient périclité.

Mais revenons-en à ma grand-mère. Elle s'exprimait fort bien, mais utilisait souvent des mots qui *venoient* directement du vieux *françois*. J'ai cité quelque part, il me semble, cette jolie formule qu'elle utilisait pour me dire que je devrais agir d'une certaine manière : « Tu aurais plus d'acquêts de faire ça » (le mot vient des acquêts du contrat de mariage). Un large béret féminin s'appelait une *tourmaline* ; le robinet, le *champlure* (transposition de chantepleure). Lors d'une absence prolongée d'un de mes oncles, elle me dit : «Ça fait une bonne *escousse* qu'il est parti. »

C'est dans sa bouche que j'entendis pour la première fois le terme d'homme *engagé* (ouvrier agricole) et de fille *engagère* (servante).

Elle appelait *fardoches* les broussailles ; et leur destruction : le *défardochage*. Elle se moquait de moi lorsque je me prenais les pieds dans quelque obstacle : « Tu t'es encore *enfargé* », me disait-elle.

Un bonnet d'enfant, c'était une *capine*, et une poupée, une *catin*. Tous ces vieux mots ont d'ailleurs une authentique origine française, et quelques-uns sont encore utilisés dans certaines provinces de France. Exemple : un *bassin* pour une cuvette, la *brûnante* pour la tombée de la nuit, la *froidure* pour le froid. En revanche, je ne sais d'où avait pu provenir le *godendart*, sorte de longue scie à bois. Elle disait « manger de la misère », comme on l'entend encore de nos jours dans le Poitou. Mais je n'en finirais plus. D'autre part, elle se moquait volontiers de ses voisins qui parlaient un langage aussi primitif que celui-ci : « *Pollion, va m'cri l'jarnois qu'est amarré amont l'joungar !* » (Napoléon, va me chercher le harnais qui est pendu dans le hangar !)

Son vieux français à elle était plus délicat, surtout parce qu'elle avait beaucoup lu. Ses auteurs favoris étaient Zénaïde Fleuriot et Ponson du Terrail. Je crois que c'est dans un ouvrage de ce dernier qu'elle avait découvert le prénom de Varina dont elle avait affligé ma malheureuse tante.

C'est par ma grand-mère que j'appris ce que c'était qu'une *mitaine*, vers l'âge de huit ou neuf ans. Mon père, l'esprit fort, avait parlé de Chiniguy, ce prêtre catholique qui passa à une certaine forme de protestantisme avec une bonne partie de sa paroisse. Et il avait mentionné l'existence d'une *mitaine* à quelques lieues de Rivière-Ouelle. Ma grand-mère m'expliqua qu'une *mitaine* (déformation de l'anglais meeting), c'était un temple protestant.

Ma grand-mère ne parlait des villages qu'en termes de paroisses. Le reste de la paroisse, c'étaient les *rangs*. Voilà donc comment parlaient nos ancêtres. C'était pittoresque, et beaucoup plus français que le « joual ».

P.S. À noter que mon grand-père et ma grand-mère

maternels, qui n'étaient que des primaires, ne faisaient pratiquement jamais de fautes d'orthographe.

Mes premières lectures

J'ai déjà raconté quelque part comment, à la suite de l'enseignement d'une tante à moi, je sus tôt lire et écrire. Cette tante, qui portait le prénom de Varina, était au moins aussi romanesque que sa mère, ma grand-mère maternelle, qui lui avait assigné ce prénom insolite.

Ma tante me lisait *les Trois Mousquetaires*, quand j'avais bien su mes leçons ; mais elle me fit lire par moi-même bien des choses romanesques, dont j'ai oublié les titres. Mes premiers souvenirs de lectures personnelles sont ceux des romans de Jules Verne et de Paul Féval, père. J'ai lu *Un capitaine de quinze ans* à l'âge de six ans. Ma tante, qui voulait faire de moi un chien savant, a tout de même réussi ce tour de force de me donner une mémoire « d'éléphant ». Qu'on songe — je n'en tire aucune gloire, bien sûr — que je me souviens encore du nom du jeune capitaine, Dick Sand, de deux des principaux personnages du même ouvrage : Harris et Negoro. Il n'y a pas jusqu'au nom du chien que je n'ai pas oublié. Il s'appelait, je crois, Dingo. Ça se passait en partie en Angola, de sorte que je connus Saint-Paul de Loanda avant d'avoir entendu parler de Vienne ou de Madrid.

Un livre de Paul Féval m'a aussi profondément intéressé. Il s'intitulait *la Dame blanche* et je me souviens encore de cette statue de bronze, qui avait pour fonction de déchiqueter les ennemis qu'on y introduisait après leur capture. L'intérieur de cet engin était armé de couteaux. Quand le mécanisme de l'engin se mettait en branle, le malheureux qui se trouvait à l'intérieur était

littéralement charcuté, par la Dame blanche, nom attribué à la statue infernale.

Puis, il y eut les romans de Lamothe. Je connaissais l'histoire des *Camisards* beaucoup mieux que celle du Canada.

Ma tante avait, elle aussi, une passion pour Zénaïde Fleuriot, vieille fille comme elle, et qui écrivait des romans sentimentaux. C'était toujours la même histoire. Un jeune homme, le plus charmant du monde, rencontrait une jeune fille, la plus adorable de l'univers. Au premier aspect, ils ne s'entendaient pas, puis ça finissait toujours par un mariage d'amour. Ça, c'était franchement idiot, mais je m'y laissai prendre au début. J'ai aussi lu à cette époque du René Bazin et, beaucoup plus tard, du Barrès. Enfin, c'est tout jeune encore que je pris connaissance des *Originaux et détraqués* de Fréchette et de bon nombre d'autres conteurs canadiens. Je lus *le Chien d'Or* (*The Golden Dog*), de William Kirby, en traduction à six ans, et je rêvais, non sans épouvante, à la Corriveau et autres sorcières.

Beaucoup de temps perdu, me dira-t-on. Pas tellement. Peu à peu, mon sens critique s'éveillait ; je me détachai de l'eau de rose, mais demeurai longtemps fidèle à Verne, à Féval, au folklore canadien. Je me souviens avec émotions d'Archibald, *Cameron of Lockeil*, le héros malheureux des *Anciens Canadiens* de Philippe Aubert de Gaspé. Puis je découvris les *Contes* de Perrault et ceux de Daudet. Je crois que mon rêve d'alors, c'était d'avoir lu tous les livres. Cela augurait mal pour le jour où, dans une école organisée, j'aurais à faire ces sombres pensums qu'on appelait des devoirs. Ce qui fit que je fus, au cours des années du primaire et du secondaire, un grand liseur, mais un assez mauvais élève.

Souvenirs biscornus

Étant donné que ma mère n'avait allaité nul d'entre nous, je ne savais pas, à dix ans, ce que signifiait le verbe téter. Je le rencontrai pour la première fois dans une fable de La Fontaine : « Je tette encore ma mère. » À l'école des sœurs (Jardin de l'enfance), où j'étais à ce moment, et comme la bonne sœur avait « négligé » de nous expliquer ce terme, je fis se gausser de moi un copain qui me demanda ce que signifiait ce mot. Je lui répondis que je croyais que cela voulait dire « soupçonner ».

Après les élections d'autrefois, il y avait une cérémonie qu'on appelait le *triomphe*. Le parti vainqueur se livrait à une sorte de défilé qui comportait quelque chahut, étant donné qu'un triomphe, ça s'arrosait. Or, un jour de mon enfance où le parti libéral, dont mon père était un des principaux animateurs, avait gagné et triomphé, il se trouvait que ma mère et moi étions venus assister au spectacle chez des amis. À cette époque, nous habitions La Pocatière, et notre maison était un peu en retrait de la rue principale. Par malheur, les amis chez lesquels nous étions, étaient des conservateurs, voire des organisateurs de ce parti. Ça n'empêchait d'ailleurs pas nos familles d'être amies. Il se trouva ce jour-là — j'avais dix ans à peu près — qu'un excité eut la mauvaise idée de lancer sur le balcon où nous étions assis une bouteille remplie de « jus » de putois enrichi de vitriol.

Le flacon se répandit un peu partout, et, par bonheur, n'atteignit personne au visage. Le plus gros de l'arrosage se déversa d'ailleurs sur mon costume. Sur le moment, personne ne se rendit bien compte de ce qui se passait, sauf qu'une puanteur singulière envahissait l'atmosphère. Puis cela s'atténua. On s'habitue à tout. Ma mère et moi rentrâmes chez nous assez calmés. Toujours est-il

que, lorsque mon père arriva à la maison, lui qui n'était pas habitué, découvrit qu'une odeur suffocante régnait dans toutes les pièces. On crut exorciser le malheur en jetant au feu mon costume et en aérant. Je pris un bain et me couchai paisiblement. Le lendemain matin, mon odorat ne sentait plus rien d'anormal, et je me rendis au fameux Jardin de l'enfance, où je m'aperçus que tout le monde s'éloignait de moi. En effet, même mes chaussettes et mes chaussures avaient été contaminées. Je revins tout penaud le soir, et l'on procéda à une nouvelle désinfection, et à de nouvelles « mises au feu ».Toujours est-il que je mis une bonne semaine avant de retrouver une odeur normale. Quoique seul le costume eût comporté des brûlures de vitriol, toute mon anatomie avait été contaminée par l'urine de putois. La chose se termina fort mal pour le mauvais plaisant que mon père poursuivit en justice et qui fut condamné par un tribunal criminel à trois ans de prison ferme.

Le plus loin que remontent mes souvenirs, vers l'âge de quatre ans environ, je revois encore Victoria. Victoria, c'était la bonne à tout faire. Aussi laide que les sept péchés capitaux réunis, elle était la bonté même, et se gardait bien de raconter à ma mère les mauvais coups que j'avais perpétrés autour de ses fourneaux. Elle faisait assez bien la cuisine, ce qui soulageait fort ma mère, qui avait en horreur toute activité culinaire. Ma parole, je crois qu'à cette époque j'étais amoureux de Victoria, qui me permettait maintes fantaisies interdites.

La peur des chiens empoisonna une partie de mon enfance. N'en ayant jamais eu chez nous — ma mère ne les aimait pas — ces animaux, inoffensifs et affectueux, que j'adore maintenant, me créaient de telles terreurs que je traversais de l'autre côté de la rue dès que j'en apercevais un à l'horizon.

Voilà donc, encore une fois, les débuts de celui qui

devait devenir un mécréant notoire. À dix-huit ans, je me croyais incroyant, à vingt ans je me crus croyant, et j'entrai chez les Jésuites. Pour me consoler, je me dis qu'il vaut mieux avoir vécu des illusions que d'être né précocement blasé.

Folklore collégial

Le collège de La Pocatière, vers les années 1915, époque où j'y entrai, ne manquait pas de pittoresque. Les magnifiques édifices d'aujourd'hui n'existaient pas encore ; mais les vieux murs d'autrefois étaient fort sympathiques. Tous les élèves, même ceux de La Pocatière, devaient coucher au collège. Je couchai d'abord dans le dortoir « le Dôme ». Il y faisait, l'hiver, un froid de canard ; mais un autre dortoir, que nous avions baptisé « la Sibérie » était encore plus glacial. Il n'y avait pas la division des grands et celle des petits, mais ce qu'on appelait le cours « anglais », qui se terminait avec les éléments latins, et le cours « latin », qui débutait avec la classe de syntaxe. Toute communication était interdite et pratiquement impossible entre ces deux cours aux appellations qui paraissent bizarres aujourd'hui. Au cours anglais, on faisait beaucoup d'anglais, mais pas de conversation. C'est ainsi que je lus Milton dans le texte, avant de savoir dire *Good Morning*. Pourquoi appelait-on ainsi ce cours élémentaire (qui comportait surtout de l'enseignement du français et de l'arithmétique) ? Je ne l'ai jamais compris. Ça devait faire sérieux... Puis, dans le Bas-Saint-Laurent, où il n'y avait pas de gens de langue anglaise, on n'avait rien contre ceux que j'ai commencé à entendre appeler les *Anglais*, plus tard, à Trois-Rivières. On n'avait rien contre les Canadiens de langue anglaise. On ne les connaissait pas.

Puis, l'on considérait avec beaucoup de bon sens que c'était fort utile d'apprendre l'anglais.

Au nombre des éléments folkloriques du collège, il fallait compter ce que l'on appelait le bocage, un fort beau parc aux multiples allées qui circulaient dans la haute colline avoisinante. Ce bocage était absolument interdit aux écoliers ; mais les plus audacieux, dont je fus, se risquaient à y faire l'école buissonnière, au risque de se faire administrer une magistrale fessée. Pour ma part, j'en reçus un bon nombre. Le meilleur moyen de se protéger contre ce châtiment était de serrer les fesses et de hurler de fausse douleur.

La principale raison de l'éveil de notre curiosité vers le bocage, c'était ce que nous appelions la « cabane des fées ». Hors des sentiers battus et volontairement laissés ignorés par les autorités, il y avait, en effet, une sorte de gouffre très profond et une grotte fort mystérieuse. Je fus l'un des seuls de mon âge — vers les douze ans — à faire la découverte de cet endroit mirifique, que d'autres cherchèrent en vain. L'accès était difficile, et nul sentier visible n'y conduisait. Puis, ceux qui connaissaient le passage quasi secret se gardaient bien de révéler à d'autres qu'à des amis intimes cette connaissance qui faisait d'eux des sortes de héros. L'endroit était d'ailleurs enchanteur, mais on n'y rencontrait jamais de fées. De très beaux arbres, surtout des sapins, des mousses magnifiques s'accrochant aux rochers, le chant des pinsons et des chardonnerets qui abondaient là-haut, tout contribuait à créer une atmosphère hautement poétique. Quant au mystère, il provenait surtout de notre imagination.

La cour de récréation au-dessous du bocage était aussi fort pittoresque et comportait d'immenses jeux de paume. J'oubliais de dire que pour accéder au bocage, dans les grandes circonstances, on devait escalader un

assez long escalier de bois qui donnait sur une petite place où trônait une madone. C'est devant la madone que les « finissants » prenaient le ruban qui indiquait leur future profession. Le blanc pour les futurs « curés » les autres couleurs pour les professions moins « nobles ».

Je garde un bien doux souvenir de ces années ingrates. Dans ce collège, en effet s'il y avait beaucoup de sévérité, il y avait aussi une certaine atmosphère intellectuelle.

La maison de mes douze ans

De toutes les demeures que les migrations de ma famille me forcèrent à habiter, une d'entre elles se détache davantage. Vers la fin du village de La Pocatière, elle était peinte en jaune ocre et elle n'avait rien de remarquable. Un balcon couvert l'entourait de tous côtés, ce qui était bien commode pour jouer, les jours de pluie. La « galerie », comme on l'appelait, constituait une sorte de préau.

Ce devait être une ancienne maison de ferme, ou plutôt d'artisan. En effet, il y avait encore, au fond d'un assez grand jardin, une sorte de bâtisse qui avait dû être une écurie, ou plutôt une petite usine, et un autre édifice qui, peut-être, avait fait fonction de bergerie, ou de porcherie, ou de remise à outils.

Nous allions assez souvent jouer dans la grande bâtisse désaffectée, qui nous paraissait un endroit plein de mystère, et qui nous était formellement interdit par ma mère.

Le charme de la maison était dû non à son apparence extérieure, très quelconque, mais à son intérieur, et surtout à son jardin.

Construite probablement sans architecte, elle était

quand même bien agencée. Au rez-de-chaussée, une grande cuisine, la chambre de mes parents, une petite salle à manger et un salon. Le premier étage était réservé aux enfants. Trois chambres, dont une qui nous semblait immense : celle des garçons où tenaient à l'aise nos trois lits. Plus petite, la chambre des filles contenait les lits de mes deux sœurs. Puis, une chambre pour les visiteurs. Le tout séparé par un corridor que je me figurais fort long, mais qui devait être de dimensions assez moyennes.

La chambre des garçons, la nôtre, pouvait se transmer, à l'occasion, en salle de jeux. Nous nous offrions parfois ce luxe, au grand désespoir de ma mère. Parfois, elle n'en savait rien. Nous n'avions qu'à remettre en place lits et commodes.

Par malheur, cette chambre, nous ne l'occupions que pendant les vacances. Au collège de Sainte-Anne de La Pocatière, tous les écoliers, même ceux du village, devaient obligatoirement coucher au collège. C'était, paraît-il, pour nous préserver des dangers de la vie mondaine. Dans ce collège, comme dans tous les autres à cette époque, on songeait sérieusement à faire de nous des curés, mais on risquait aussi de créer un climat propice à l'homosexualité.

Pendant les vacances, mes deux frères et moi avions, chaque soir, dans la grande chambre, de longs conciliabules. Un de nos jeux préférés, les lumières éteintes, était les devinettes géographiques. « Quelle est la capitale de la Finlande ? » À cette époque, elle s'appelait Elsingfor ; et celle de la Russie, Saint-Petersbourg. Nous étions tous les trois fascinés par la géographie. C'est peut-être pour cette raison que deux d'entre nous ont pratiquement fait le tour du monde. D'ailleurs ces conciliabules se passaient à voix basse. Nous étions censés dormir en nous couchant.

Puis, il y avait le jardin. Une bonne partie demeurait en friche et servait à nos ébats. La partie cultivée l'était par nous. Comme c'était l'époque de la guerre de 1914 et que mon père était à ce moment au front (il s'était engagé un jour où il avait un peu trop bu, alors que, à titre d'agent recruteur, il eût pu éviter les tranchées, ayant dépassé la limite d'âge des conscrits), c'étaient nous, les enfants, qui cultivions, suivant les conseils d'un agriculteur voisin et sous le regard de notre mère qui ne prisait nullement le jardinage, mais qui tenait fort à voir pousser les légumes.

Outre le jardin proprement dit, avec un assez vaste espace pour les patates et des carrés plus petits pour d'autres légumes, chacun de nous avait son carré où il faisait pousser quelques fleurs et aussi certains légumes plus rares. C'était à qui arroserait le plus copieusement et sarclerait le mieux.

Durant l'année scolaire, nous, les garçons, ne vivions guère à la maison que les jours de congé, et une heure ou deux de plus que d'habitude, les dimanches. Les autres jours, nous venions déjeuner, dîner et souper. Si j'ai bonne mémoire, même le petit déjeuner se prenait à la maison. Une vingtaine de minute de marche, à jeun, du collège à la maison, été comme hiver, vers les sept heures, ce ne devait pas être très drôle ; mais on s'habitue à tout.

Au lieu, l'hiver, de coucher dans la chambre bien chaude des garçons, je m'étais vu, après le dortoir dit « le Dôme », assigner, au collège, le dortoir qu'on appelait « la Sibérie ». Plus d'un matin, l'eau était gelée dans la cuvette aux ablutions.

Cette vieille maison, peut-être disparue maintenant, m'est demeurée chère, parce que c'est à l'époque où j'y vécus que je commençai à écrire autre chose que des devoirs de collège et aussi à lire des livres un peu plus

sérieux que ceux d'auparavent. Mon grand pourvoyeur de livres était mon cousin, l'abbé Mercier, qui était beaucoup plus large d'esprit que les autres professeurs. J'en viendrai à lui dans un instant.

Enfin, et pour tout dire, la raison pour laquelle je garde un souvenir ému de cette maison, c'est peut-être que je l'ai encore moins habitée que je l'ai écrit. En effet, au cours des deux ou trois années pendant lesquelles ma famille résida dans la maison ocre, j'étais en pleine crise d'adolescence et parfaitement impossible à supporter pour une femme seule.

Dès que je devenais trop embarrassant, ma mère m'expédiait pour un mois, chez mon oncle, à Rivière-Ouelle, dans la maison du grand-père. À cet endroit, n'étant plus chez moi et étant fort gâté par deux tantes « gâteau », je devenais à peu près supportable. Toutefois, même si je disposais de la bibliothèque du grand-père et si je m'amusais assez à faire les foins et autres petits travaux sur la ferme de mon oncle, j'avais la nostalgie de ma famille.

Je n'étais d'ailleurs pas sans savoir que ma mère m'éloignait parce que trop turbulent et « casse-pied » pour qu'elle pût me garder deux mois à la maison.

Au fond, mon grand défaut était le même que celui de ma mère. Nous n'étions jamais d'accord à cette époque parce que, tous deux, nous enragions trop d'avoir raison. Plus tard, nous devînmes les meilleurs amis du monde. Pour ma part, je ne me corrigerai peut-être jamais complètement d'enrager d'avoir raison.

Enfin, j'ai habité plus tard et plus longtemps, avec mes parents migrateurs, dans d'autres maisons ; mais je n'en garde aucun souvenir. Pourquoi cet habitat, banal en somme, m'est-il demeuré présent ? Ce fut celui de l'âge ingrat et des premiers rêves précis. C'est à ce moment que je décidai de devenir un jour un écrivain.

De l'abbé Bethléem à l'abbé Mercier

L'abbé Bethléem, qu'on doit avoir bien oublié aujourd'hui, fut l'épouvantail de mon enfance de grand liseur. Ce codificateur des « mauvais » livres était plus sévère que l'*Index* lui-même. Presque tous les romanciers, sauf les romanciers à l'eau de rose, étaient condamnés par ce Torquemada de la littérature. Ayant épuisé tout ce qu'il y avait de romans chez moi, vers l'âge de douze ans, j'étais condamné à ne plus lire que du Jules Verne et du Paul Féval (que j'ai d'ailleurs beaucoup aimés). En effet, le bibliothécaire du collège de La Pocatière conservait précieusement dans « l'enfer » aussi bien Balzac et Zola qu'Anatole France et Maurice Barrès. C'est l'abbé Mercier qui me sauva en partie de l'abbé Bethléem. Ce grand humaniste, qui était professeur de rhétorique au collège se trouvait aussi être mon cousin. Dès que j'avais un moment de liberté, j'allais lire dans sa chambre. En effet, il n'osait pas me prêter des livres, jugés mauvais, que j'aurais pu lire à « l'étude » ; des rafles étant toujours possibles, surtout dans mon cas. Songez que j'avais apporté de chez moi *Vingt ans après*. Le surveillant, qui m'avait confisqué le livre n'en avait jamais lu une ligne ; mais Bethléem considérait Alexandre Dumas comme à l'index *opera omnia*. J'eus beau affirmer que ce livre n'était nullement scabreux, que c'était mon propre père qui me l'avait donné, j'eus une fessée magistrale et on ne me remit le livre qu'à la fin de l'année scolaire. Je n'évitai l'exclusion que parce que ma mère alla plaider coupable. Ce qu'il y avait d'étonnant, au fur et à mesure que plus tard je découvris ces « mauvais » auteurs, c'était que nul d'entre eux n'était condamné pour des raisons valables. Je conçois fort bien, encore maintenant, qu'on eût pu, dans un collège catholique, dissuader de lire *Lourdes* de

Zola, parce que ce livre était d'un incroyant notoire ; mais que l'on confondit dans le même anathème et pour des raisons dites « de mœurs » *Nana, le Rêve,* voire *l'Assommoir,* c'était proprement insensé. L'érotisme de Zola ? Laissez-moi rire !

Beaucoup plus tard, je découvris que les deux « pornographes » contre lesquels on nous mettait en garde, sans en connaître une ligne, étaient Victor Margueritte et Maurice Dekobra. Que de fois j'ai entendu des mises en garde contre *la Carçonne* et *la Madone des Sleepings !* Plus tard, je découvris que Margueritte, malgré certaines pages assez osées, était un romancier psychologue et Dekobra un homme d'esprit qui se permettait, de temps à autre, quelques petites fantaisies d'un érotisme très discret. Ce qui effrayait les maîtres et fascinait les élèves dans les deux ouvrages que je viens de mentionner, c'étaient les titres aguichants pour les seconds, effarants pour les premiers.

Pour en terminer avec mes deux abbés, je suis absolument sûr de la haute qualité morale, précisément à cause de sa largeur d'esprit, de mon cousin Mercier. Quant à Bethléem, ce devait être un obsédé pour découvrir du vice dans Paul Bourget, Pierre Benoît, Loti, Anatole France et autres.

Découverte de la machine

J'ai connu l'époque où la radio, l'automobile et l'avion n'existaient que d'une manière embryonnaire et où aucun de ces engins n'était connu dans mon village natal. Dans la maison de Rivière-Ouelle de mes parents, toute neuve, et qui avait été construite sans architecte, bien entendu, sous la direction de mon grand-père paternel, il y avait l'eau courante et le chauffage central,

mais pas encore l'électricité. L'éclairage provenait, vers ma cinquième année, de lampes *Aladin*, qui donnaient une lumière douce qui s'apparentait à la lumière électrique. Mon grand-père paternel, qui avait fini par devenir représentant de commerce, avait commencé par être terrien (« habitant ») comme tout le monde ; mais il s'était tôt converti en petit promoteur. Un moment il avait espéré faire fortune en construisant la *Sardinière* de Kamouraska ou de Saint-André ; mais l'édifice était à peine terminé que les sardines cessèrent de fréquenter cette région du fleuve.

Pour ce qui est de la maison où j'ai vécu mes neuf premières années, le grand-père, en constructeur ingénieux, avait eut l'idée d'installer un moulin à vent qui permettait d'obtenir sans effort, grâce à une pompe automatique, l'eau courante en provenance du puits. Ce qui permettait également d'installer une salle de bains, etc. L'électricité ne suivit qu'un peu plus tard. Le moulin à vent était relativement près de la maison, au-dessus d'une écurie, ce qui donnait lieu, même quand les pales étaient immobilisées, les jours de grand vent, à des concerts singulièrement cacophoniques.

Mon premier contact avec l'auto, rarissime vers les années 1910 dans les villes canadiennes, eut lieu à La Pocatière, alors que j'atteignais mes dix ans ; et encore, ce fut un contact purement occasionnel. Peu d'automobiles se risquaient à cette époque sur les routes souvent cahoteuses du Bas-Saint-Laurent.

Vers mes douze ans apparurent, à La Pocatière, les premiers postes à galène ; mais la vraie radio ne devait venir que plus tard. C'est vers les quinze ans, autour de 1920, que je vis de près, à Trois-Rivières, mon premier avion.

Je voudrais surtout insister sur un événement radiophonique qui m'avait beaucoup impressionné. Peu de

particuliers possédaient à cette époque, en 1921, des postes récepteurs d'une certaine puissance. C'est pourquoi le journal *Le Nouvelliste*, établi alors rue Notre-Dame, avait annoncé une grande première en provenance des U.S.A., celle du « match » du siècle : Carpentier-Dempsey. Un immense tableau avait été dressé, où l'on devait inscrire les grands moments de chaque reprise. Quant à la transmission, je crois qu'elle était plus téléphonique que réellement en direct. Je ne me souviens plus au juste. Une foule compacte, où les collégiens brillaient par leur présence (j'étais alors en Belles-Lettres), se pressait dans les endroits où l'on pouvait voir et entendre. Tout le monde était chaud partisan de Carpentier, qui avait démoli récemment ce géant qu'était Bombardier Wells. On s'était laissé dire que Dempsey — ce qui était totalement faux — n'était qu'une sorte de bûcheron mal dégrossi et qu'il ne saurait résister à la technique supérieure d'un Carpentier. Puis, ce dernier était français. En ce temps-là on n'avait pas encore découvert le mythe du « Kébeck » et on était fort pro-français à Trois-Rivières et ailleurs.

Carpentier attaqua d'entrée, et la première reprise lui fut largement créditée par le représentant du journal local. De même, à la deuxième reprise, le champion français fonça et toucha rudement un Dempsey un peu étourdi, mais demeuré calme. Puis, ce fut la stupeur à la troisième reprise où Carpentier fut K.O. On nous annonça peu après, en guise de consolation, qu'il avait si fortement frappé Dempsey qu'il s'était cassé ou foulé un poignet.

Voilà donc mon premier contact réel avec la T.S.F. d'alors, et avec une grande émotion sportive.

Mon enfance et ma jeunesse sportives

J'ai commencé très jeune à m'adonner aux sports et je

n'ai jamais complètement cessé ces bienfaisantes activités.

Au collège de La Pocatière, on n'était guère sportif. Toutefois, je ne tardai pas à pratiquer le jeu de paume. D'immenses frontons — tels que je me les figurais alors — et qui étaient en réalité moyens attiraient l'attention dès qu'on abordait les cours de récréation. Il y avait d'excellents joueurs ; pour ma part, je ne fus que moyen ; mais je m'y adonnai avec passion. Dès ce moment, je songeais à me perfectionner dans le seul sport dans lequel je devais exceller : le baseball. Comme on y jouait assez mal à Sainte-Anne de la Pocatière, j'étais presque novice quand j'arrivai à Trois-Rivières, où le collège était très sportif et particulièrement orienté vers le baseball. Au contact de joueurs valables, j'eus tôt repris le temps perdu et je devins un excellent arrêt-court et un frappeur à l'œil juste. On a même relaté certaines de mes prouesses dans *Le Nouvelliste* ou *Le Bien Public* des années 24. L'été, je jouais pour des équipes qui se risquaient même jusqu'à aller rencontrer des clubs de Montréal ; à l'époque, ce n'était pas un mince honneur.

Pour nous entraîner, nous les jeunes Trifluviens, nous avions le privilège d'aller parfois pratiquer avec les joueurs d'un club professionnel qui existait alors, vers 1922 ou 1923. J'envisageai même, à un certain moment, la possibilité de devenir moi-même professionnel. Ce ne fut pas du tout du goût de ma mère, et je renonçai tôt à ce projet. Entre-temps, j'appris à jouer au hockey ; je devins un patineur très rapide et un assez bon joueur. Les quilles — le bowling — me passionnèrent également ; et je commençai à m'initier au tennis. Je fis des efforts pour introduire le football au collège, mais ce ne fut pas un succès. Le ski naissait alors et je n'y vins que beaucoup plus tard, quand je devins jeune professeur. Il

paraît que j'étais d'une témérité sans égale. Connaissant assez mal la technique, je fonçais avec les jambes de fer d'un joueur de hockey. J'en vins même à pratiquer le saut, et là, ma témérité ne connut plus de bornes. Je me souviens qu'en compagnie de mon ami, le regretté Roger Vignault, nous sautions sur le mont Royal dans une sorte d'entonnoir naturel dont la piste d'arrivée se situait entre deux arbres.

Je ne fus jamais très féru de natation ; mais j'excellai dans le plongeon. Il m'arrive encore et de plonger et de jouer au tennis. En ce qui concerne ce dernier sport, je participai plusieurs années, à Paris, au tournoi des journalistes à Roland Garros, un des trois hauts lieux du tennis mondial.

Le sport, non seulement m'a donné une santé à toute épreuve, qui ne commence qu'à fléchir, mais il m'a préservé de bien des malentendus de l'enfance et de la jeunesse des pensionnats d'alors. Surtout, il a contribué à me donner confiance en mes possibilités ; ce dont je doutais beaucoup dans ma jeunesse inquiète.

Premiers poèmes

Mes premiers poèmes d'une certaine qualité datent de ma quinzième année. Ils eurent un sort assez malheureux, dont je parlerai plus loin. Le fait qu'ils furent perdus corps et biens ne prive pas, qu'on se rassure, l'humanité d'un vaste message.

C'est vers 1923, je crois, que je fus publié pour la première fois dans *Le Bien Public* de Trois-Rivières. C'était, si mes souvenirs sont exacts, un poème humoristique que je signai Jean Caisse. Il s'agissait de me moquer de certain de mes condisciples qui était un niais agaçant. Le personnage en question, ou un ami à lui,

ayant répondu, je répliquai sous le pseudonyme d'Isaac Jence, qui était l'anagramme du premier signataire.

Si je ne publiai pratiquement rien sous mon vrai nom, c'était sans doute par une certaine pudeur ou timidité. Puis, j'étais un assez mauvais élève, et j'étais peu soucieux de voir mes élucubrations lues sous mon nom par mes professeurs, alors que mes devoirs étaient souvent fort négligés.

Puis, je publiai aussi des poèmes d'amour. Et, quoiqu'ils fussent fort chastes, je craignais les foudres professorales. On était plus que prude à cette époque.

Je signai certains poèmes Coulon de Villiers ; puis je choisis définitivement François Hertel. J'ai des amis en Europe auxquels je n'ai même pas pensé à dire que mon vrai nom était autre. Il m'est aussi arrivé de signer des textes, dans lesquels je me prenais moi-même à partie, grâce à cet anagramme : Henri Fracostel.

Toujours est-il que, de l'âge de quinze à vingt ans, je « pondis » force poèmes. J'écrivis même un drame en trois actes et en vers sur Dollard des Ormeaux. Ce « chef-d'œuvre » est heureusement perdu lui aussi.

Mes moins mauvais poèmes de cette époque étaient, en général, fort romantiques, et souvent descriptifs. C'est peut-être la raison pour laquelle je ne décris plus rien. Je me saturai du style descriptif vers la quarantaine et me tournai vers une poésie philosophique qui se voulut aussi cosmique, et dans laquelle les aspects purement descriptifs sont remplacés par des allusions plus que par des descriptions proprement dites.

Enfin, il faut que je raconte la mort de la plupart de mes poèmes inédits des années 20 à 25.

Quelque temps après mon entrée chez les Jésuites, le Père maître des novices apprit, sans doute de la part d'un pieux mouchard, que j'avais écrit des poèmes « légers ». Le brave père, qui n'avait pas le moindre

respect pour la poésie autre que religieuse, me demanda si j'avais toujours ces poèmes. Je lui répondis que ma mère en avait sans doute gardé une bonne quantité. Le bon père me demanda de les lui réclamer. Il voulait sans doute les lire ?

Je les avais à peine reçus qu'il me convoqua. Comme il avait ouvert la lettre de ma mère, il en avait peut-être lu quelques-uns. Toujours est-il qu'il me dit sèchement :

— Vous allez jeter tout ça au panier.

— Mais, lui dis-je, ces poèmes appartiennent à ma mère. Je les lui ai donnés.

— Qu'à cela ne tienne ! Vous allez me détruire tout ça !

Je le fis le cœur un peu serré et je me gardai bien de raconter la scène à ma pauvre mère, qui croyait mon aventure poétique terminée, et qui tenait à ces souvenirs.

Les silences de mon père

Mon père était un homme de peu de paroles. Il ne parlait que lorsqu'il avait quelque chose à dire ; mais, dans ces cas-là, il parlait toujours juste. Je ne l'avais guère connu, enfant. J'avais à peine dix ans quand il partit pour la guerre, d'où il revint quand je ne devais en avoir que treize ou quatorze. C'est à partir de ce moment que je le connus vraiment, jusqu'à ma vingtième année, époque à laquelle j'entrai dans un autre monde.

Au cours de ces six années, je me souviens de quelques-unes de ses paroles. J'avais plus de quinze ans et me disputais sans cesse avec ma mère. Il ne prenait parti ni pour l'un, ni pour l'autre. Un jour toutefois, il me dit :

— As-tu remarqué que je ne discute jamais avec ta mère ?

— Oui, répondis-je.

— Elle est comme toi, elle enrage toujours d'avoir raison. Pourquoi la contredire ? Elle a ses idées, moi, les miennes, toi, les tiennes. Gardons-les pour nous et taison-nous ?

C'est à partir de ce jour que je devins très ami avec ma mère, et que nous cessâmes d'avoir des malentendus qui duraient depuis une dizaine d'années.

Un autre jour, il me surprit à lutiner un peu plus que de raison une amie d'une de mes sœurs. Il se contenta de me dire :

— J'ai cinq enfants à faire vivre. J'y arrive à peine. Si tu en fais un autre, je te flanque à la porte. T'as compris ?

— Merci, lui répondis-je.

Il se contenta de sourire.

Mon père, très non conformiste, se plaisait assez à scandaliser ma mère, qui, grâce à lui, devint plus tard inscandalisable. C'est ainsi que, lorsqu'il avait des insomnies, ce qui lui arrivait quelquefois, il se promenait tout nu à travers la maison, passant, la nuit, de chambre en chambre. Un soir, j'entendis ma mère s'écrier :

— Allons, Joseph, sois raisonnable ! Pense aux enfants !

— Quoi ! repondit-il impertubable, ce que je leur montre, c'est de la peau. Il faut qu'ils s'y accoutument. Je suis né nu, je vivrai nu et je crèverai nu. Eux aussi et toi aussi.

Le désespoir éducatif de ma mère atteignit sa limite le jour où mon père, qui avait horreur des courants d'air, s'écria à mon endroit :

— Ferme la porte ! Une porte, ce n'est pas comme un « trou de balle », ça ne se ferme pas tout seul.

Il aimait aussi les facéties assez blasphématoires. C'est ainsi qu'il disait de mon oncle Émile, qui était fort maigre : « On n'aurait qu'à le faire sécher un peu plus pour en faire un crucifix. »

Un jour, il me confia :

— Ta mère a été trop bien élevée. Je n'ai jamais pu lui apprendre à faire l'amour. Quand tu connaîtras les petites filles de Paris, tu comprendras tout ça.

Inutile de dire que je gardais pour moi seul ces rares confidences.

Un beau jour, il me dit :

— Je suis d'accord pour que tu me voles quelques cigarettes ; mais ne le dis pas à ta mère. Quant à mon vin qui diminue parfois dans la cave, j'aime moins ça. Celui de vous autres que je prendrai aura droit à mon pied au cul.

Mon père, qui avait fait deux années de tranchées dans la Somme, n'avait peur de rien. Un jour de 1921 (?), il y eut un tremblement de terre assez violent à Trois-Rivières.

— Qu'est-ce qui se passe ? lui demandâmes-nous.

— C'est un tremblement de terre. Sortez de la maison.

Quant à lui, il resta tout bonnement assis dans la salle à manger, à lire son journal. Quand nous rentrâmes, après l'alerte, il riait aux éclats.

— Imaginez-vous que la grosse pendule est tombée à un pouce de mon nez.

— Tu n'as pas eu peur ? dit ma mère.

— Non. Mais il va falloir acheter une autre pendule. Ça, ça m'emmerde.

Le jour où, m'étant « converti », je lui annonçai que j'allais entrer chez les Jésuites, qu'il détestait, il ne fit pas de scène. Il haussa les épaules, puis me dit :

— Je te croyais plus intelligent que ça. Je me suis encore trompé. Tant pis pour toi. Ta mère sans doute boit du petit lait ; moi, je vais m'envoyer deux ou trois bouteilles de bière.

C'est la dernière fois que je le vis boire un peu trop. Le « gars » sur lequel il comptait l'avait lâché. J'en ai chialé une partie de ma dernière nuit à la maison. Puis, j'ai cru qu'il fallait prier pour lui. Or, il était plus sain que je ne l'ai jamais été. Les ondes bénéfiques de mes oraisons n'ont pas manqué de l'atteindre dans l'éther sidéral, mais ne l'ont ni perturbé ni converti. C'était un roc de résistance à toutes influences. C'est peut-être un des hommes les plus libres que j'aie connus.

Dommage qu'il se soit néantisé encore jeune ! Il méritait d'assister longtemps au spectacle.

Travaux de vacances

N'allez pas vous imaginer que j'entends, sous ce titre, narrer des travaux qui eussent porté sur le thème latin ou la version grecque. Vers l'âge de seize ans, après la fin de la classe de Belles-Lettres, j'étais rien moins que passionné pour les langues mortes et pour la littérature telles que nous les avaient enseignées des professeurs braves, mais sans culture. Il s'agit donc de travaux manuels. À cette époque, quand on n'était pas fils de riche, il fallait se débrouiller tout seul si on voulait avoir un peu d'argent de poche. Puis, comme rien n'était gratuit en matière d'enseignement, il fallait aussi songer à s'habiller et à payer les manuels scolaires, sans compter les autres livres qu'on voulait acquérir.

Sur un peu plus de deux mois de grandes vacances, j'en passais au moins un à l'usine. Une première expérience

malheureuse me poussait irrésistiblement vers l'usine, étant donné qu'elle avait été une expérience d'ouvrier agricole. J'y appris à traire les vaches. Il y en avait une douzaine. Au début, j'avais les doigts en sang. Puis, la nourriture abondante et grasse ne me réussissait pas. Quant à la compagnie du brave cultivateur et de sa femme, elle m'ennuyait sérieusement. Au bout de trois semaines, je rentrai chez moi avec un rhume des foins et une plaie à la jambe, à la suite d'un coup de hache que je m'étais infligé en fendant du bois.

Je débutai alors en usine à la Wayagamak, sur une île entre Trois-Rivières et Cap-de-la-Madeleine. Je travaillais, au début, sur la chaîne d'une très importante scierie. Il s'agissait d'agripper au passage les planches marquées pour telle ou telle voiture. Chaque ouvrier avait la sienne des deux côtés d'une assez longue chaîne courante. C'était très fatigant. Surtout on était sans cesse exposé aux échardes de ce bois brut. Une paire de gants de travail ne durait qu'une semaine. Après quelque temps, le contremaître eut pitié de moi et me transforma en homme de cour. Nous étions une quarantaine. Un jour, nous transportions du sable ; le lendemain, nous creusions une fosse, ou nous en emplissions une autre, etc. C'était monotone, mais bien payé. En effet, les papeteries, du moins à cette époque, donnaient les meilleurs salaires. Je passai deux vacances consécutives, au moins six semaines, à ces rudes occupations. Le travail, sans me plaire, était supportable. Ce qui l'était moins, c'était l'extraordinaire grossièreté de la plupart de mes compagnons de travail. Il y en avait un en particulier qui, entre cent mille jurons, se masturbait au moins deux fois par jour, sans se gêner, devant tout le monde.

Le pinacle de mes expériences de travail manuel, je le touchai durant les vacances qui suivirent ma dix-huitième

année. Cette fois, j'étais à l'*International Paper*, à Trois-Rivières même.

On me mit d'abord à décharger des bûches qui arrivaient par bateau, tout imprégnées d'eau. C'était du travail de nuit. Au début, je fis l'admiration des autres ouvriers. Nous travaillions à deux. Pour ma part, à chaque bûche soulevée, je me sentais à bout de forces. Comme j'étais assez frêle d'apparence, mon compagnon n'en revenait pas de mon courage et de mon endurance. Habitué aux durs efforts sportifs, je tenais bon, avec l'énergie d'un enragé ; mais c'était autrement dur qu'une partie de hockey.

Un jour que nous étions pratiquement rendus à fond de cale, je me reposais un moment sur une poutrelle, le dos à la coque du cargo, lorsque soudain je m'endormis et tombai d'une dizaine de pieds. J'« atterris » par chance sur une espèce de colosse que je culbutai et qui se releva furieux. Il se calma lorsqu'on lui dit qu'il m'avait sauvé la vie et que j'étais tombé de là-haut. Légèrement blessé, je fus conduit à l'infirmerie où on me pansa, et où le médecin ou l'infirmier avertit le « boss » que je n'étais pas en état de faire ce métier trop dur. On me confia une autre tâche qui faillit, elle aussi, m'expédier *ad patres*. Il s'agissait, au sommet des énormes piles de bois qui attendaient leur tour de passer à la pulperie, de se tenir à l'arrivée de la chaîne, muni d'une sorte de pic. Cela pour éviter que telle ou telle bûche ne se coinçât dans le sommet de la chaîne. Je passai ainsi quinze nuits, avec une vue panoramique des lumières de la ville, à surveiller la chaîne infernale qui ne s'arrêtait pratiquement pas. Les bûches provenaient des bateaux amarrés aux quais. Je n'avais que très rarement à intervenir, mais il fallait parfois déblayer le sommet et surveiller sans cesse la tête du monstre. Tout allait encore à peu près sur ce perchoir quand il faisait beau ; mais les jours

de pluie, ce n'était pas seulement monotone comme les autres jours, c'était accablant. Un jour, un violent orage éclata avec tonnerre et éclairs. Je faillis mourir de peur sur cet insolite monticule. Enfin, la catastrophe se produisit. Un jour de pluie précisément, aveuglé par l'eau qui me dégoulinait sur la tête, j'entendis un bruit sec, et l'énorme chenille se dressa, la chaîne cassa et tout l'échafaudage s'écroula sur la gauche. Heureusement pour moi, j'étais à droite.

Cette année-là, j'eus, au même endroit, une autre aventure qui aurait pu être tragique. À minuit, nous avions une heure pour manger. Après un lunch d'un quart d'heure, quelques étourdis de mon âge et moi allions nous promener sur les « baumes ». On appelait ainsi les plates-formes de bois qui contenaient les bûches dans un vaste bassin qui était, en fait, une partie entourée du Saint-Maurice. Un bon soir, je mets le pied à côté de la passerelle, et me voici, tout habillé, en pleine rivière. Comme je ne savais guère nager à ce moment, je risquais de me noyer si un de mes compagnons de fugue ne m'avait aussitôt tendu la main.

Quand je songe, bien longtemps après, à ces expériences auxquelles rien ne semblait me préparer, je suis très heureux de les avoir vécues. Elles m'ont apporté une résistance physique et une endurance morale qui me furent précieuses par la suite.

Mon premier discours

Pour situer la catastrophe que fut mon premier discours, il faut le placer dans le contexte de la classe de Rhétorique au séminaire de Trois-Rivières. Tous les samedis, notre professeur nous conviait, à tour de rôle, à des efforts oratoires. Il faut d'abord que je présente mon

professeur de Rhétorique. Nous avions tous pour lui un grand respect et une certaine crainte. Ce n'est pas qu'il fût bien sévère. Mais son extérieur austère en imposait. C'était certes un saint prêtre et un homme instruit, mais il avait une petite manie qui me choqua assez au début. Il était férocement anti-Anglais. Comme dans le Bas-Saint-Laurent, à Sainte-Anne de La Pocatière, où j'avais commencé mes études secondaires, on n'était pas nationaliste pour deux sous, cette attitude me déconcerta d'abord. Qu'on fût anti-impérialiste, j'étais prêt à l'admettre, mais je n'avais rien contre les Anglais eux-mêmes. Ceux d'entre eux que je connaissais étaient plutôt amicaux. Puis, ce n'étaient pas des Anglais, mais des Canadiens de langue anglaise ; même ceux qui avaient émigré plutôt récemment.

Or monsieur Gélinas, disciple de Mgr Laflèche — qui avait eu maille à partir avec les anglophones — lisait *Le Devoir*, admirait Henri Bourassa et l'abbé Groulx. Ces préoccupations d'ordre politique étaient nouvelles pour le pur littéraire impénitent que j'étais. À La Pocatière, les séances littéraires comportaient, par exemple, des discussions où l'un des champions prétendait que Scipion était un plus grand capitaine qu'Annibal, tandis que son adversaire plaidait mordicus pour ce dernier guerrier. Le collège de Sainte-Anne — comme on l'appelait alors — était beaucoup plus académique que ne l'était celui de Trois-Rivières. Puis, en milieu rural, on était beaucoup plus éloigné des injustices qui ne manquaient pas de sévir contre nos congénères en milieu urbain. C'est ainsi que Lafontaine et Cartier remplaçaient dans les préoccupations des rhétoriciens de Trois-Rivières les héros de l'Antiquité grecque, romaine et carthaginoise. Peu à peu, toutefois, je devins un admirateur de l'abbé Gélinas. C'est même à cause de lui que je commencai d'écrire sous le nom de François Hertel. Il signait Jacques

Hertel des articles sur des problèmes d'histoire du Canada, qu'il publiait parfois dans des journaux locaux. Le considérant un peu comme le père de mon esprit — c'était le premier professeur vraiment compétent que je rencontrais — j'avais choisi de porter, en littérature, le prénom du fils du célèbre coureur des bois de Trois-Rivières au temps de Laviolette. Plus tard, je découvris que, par ma mère, je descendais des Hertel, mais ce ne fut qu'une confirmation.

Je n'en suis pas encore arrivé à mon premier discours, mais je n'y arriverai que trop tôt. Je ne sais pas si c'est cette répulsion pour l'éloquence officielle qui m'avait fait choisir, lors d'une composition française (d'un discours, pardon !) l'éloquence de la conversation, alors que mes condisciples avaient tous choisi l'éloquence politique, judiciaire, religieuse, etc... J'étais déjà un assez bon causeur, mais j'avais une peur bleue de parler en public. Surtout, il fallait parler sans texte. Plusieurs de mes condisciples s'en tirèrent en mémorisant leur discours écrit d'avance. Comme j'étais trop paresseux pour m'astreindre à cette discipline, je me jurai d'improviser. Le discours devait durer un quart d'heure. Je ne me souviens plus du sujet que j'avais à traiter. En tout cas, je m'étais tracé un bon schéma et, malgré mon trac, j'espérais m'en tirer. Mon exposé — rempli de bafouilles — dura exactement deux minutes. Je ne retrouvai, dans mon affolement, que les grandes lignes du schéma.

Une fois de plus, mes nouveaux condisciples me jugèrent perdu autant pour l'éloquence que pour bien d'autres performances. En effet, j'avais horreur de la scolarité, et ne cherchais qu'à me cultiver ; eux, ils ne s'intéressaient guère qu'à réussir aux examens. Il faut dire que mes condisciples de Trois-Rivières étaient loin d'être des intellectuels. Sauf deux ou trois, ils faisaient

des études en vue d'une profession libérale ou parce qu'ils étaient « condamnés » par leur famille ou leur curé à devenir prêtres. Ils étaient forcés d'accomplir ce pénible pensum que, pour eux, était le cours classique. Je lisais à moi seul plus de livres en un an qu'ils n'en lisaient à eux tous.

De la créativité et de mes ennuis scolaires

On ne parle plus que de créativité. Dans plusieurs pays du monde, il n'est question à l'heure actuelle que d'éviter aux enfants les ennuis de la grammaire, de la dictée, etc. On les fait parler, et il paraît qu'ils ont tous des idées géniales. C'est en somme un retour aux sources lointaines de la civilisation. On en revient au style oral. Ce qu'il y a de plus fort, c'est qu'on prend cette régression pour une découverte géniale, pour un signe certain d'avancement culturel.

Cette aberration, d'origine américaine, qui ne naquit aux U.S.A. que de la naïveté d'un peuple grand enfant, a une autre résonance en Europe. Elle commence tout de même à se manifester en France. Oh ! Il ne s'agit encore que d'une dizaine de classes expérimentales. N'empêche que les instituteurs sérieux, et surtout les universitaires non engagés, s'émeuvent fort de cette innovation infantile, qui risque de créer une génération de bavards sans aucune structure logique. Ne parlons plus surtout d'analyse logique, ni même grammaticale. Ce serait du temps perdu pour les créateurs. La sournoise intention politique qui gît au fond de cette flagornerie est le nivellement des esprits qui favoriserait un certain gauchisme anarchisant. En effet, ceux qui prônent cette révolution scolaire sont presque tous des gauchistes ou des otages des gauchistes.

Donc, plus de grammaire, le moins possible de dictées, des mathématiques symboliques, une étude de l'histoire qui commence avec l'avènement du socialisme, et patati et patata.

Il faudra tout de même qu'un jour ces enfants cessent de « créer » pour « apprendre » quelque chose. C'est alors qu'ils seront désemparés. Au secondaire et à l'université, même si maints professeurs sont gauchisants, ils ne pourront s'empêcher d'exiger — ne serait-ce que pour comprendre eux-mêmes les textes « créateurs » qu'on leur remettra — qu'il y ait un minimum de correction dans les dissertations et de logique dans les raisonnements.

Au « Kébec », on est en pleine créativité, et on en est très fier. Les dialogues entre élèves et instituteurs — dont la plupart ne parlent qu'un français approximatif — doivent être quelque chose de mirobolant.

La meilleure justification de ces propos, c'est mon expérience personnelle. Je fus, en effet, une victime de la créativité. Bien entendu, vers les années 1909, où commença mon expérience, ce mot n'était nullement à la mode ; mais j'ai vécu la chose et, dans la suite, j'ai mis des années à m'adapter au cycle scolaire normal, du moins à celui qu'on croyait normal à l'époque.

Dès l'âge de quatre ans — comme je l'ai écrit plus haut — j'étais si insupportable que ma mère se débarrassait de moi tous les jours au profit de mon grand-père qui habitait à quelques pas. Chez le grand-père, il y avait cette tante célibataire, ennemie intime de ma mère, qui me prit en affection et décida de faire de moi un chien savant.

Ma tante était une femme instruite à la manière de l'époque. Elle avait fait ses études chez les sœurs de la Congrégation, qui étaient alors le *nec plus ultra* des enseignantes. Sans être très cultivée, elle avait beaucoup

lu et pas mal retenu. Toujours est-il qu'à quatre ans et demi, à peu près, je savais lire au point de dévorer un roman en quelques heures et j'écrivais aussi facilement qu'un enfant d'une dizaine d'années. Je connaissais pas mal l'histoire et la géographie. J'avais même appris par cœur le psautier, en latin s'il vous plaît, auquel d'ailleurs ni ma tante ni moi ne comprenions un mot. Par malheur, ma tante ne s'intéressait en rien à l'arithmétique et ne me disait jamais pourquoi grammaticalement on mettait ici un *e*, là un *s*, là un *x*. Tout cela, je le devinais, à peu près, spontanément. Son orthographe était impeccable, la mienne médiocre car devant un cas nouveau ou imprévu, je réagissais au hasard.

Quand j'avais bien su les leçons, toutes improvisées, qu'elle me donnait, elle me lisait *les Trois Mousquetaires*. Je connus Athos et Aramis bien avant de savoir additionner. Elle me donna quand même quelques notions de ce qu'on appelait jadis les quatre règles simples et qu'on doit nommer maintenant « structure » basique des chiffres.

Bref, j'étais devenu le chien savant désiré. J'avais de la conversation comme pas un, et, à l'âge de huit ans, j'éprouvais pour mon frère de sept, qui commençait à peine à lire, un mépris tout olympien.

Vint un jour où mes parents déménagèrent et où je tombai dans cette sorte de « Jardin de l'enfance » que j'ai déjà mentionné. C'était un couvent de bonnes sœurs, où l'on enseignait surtout à des filles, mais où les garçons impubères suivaient aussi les cours. Du coup, rien n'alla plus. J'avais appris le français sans grammaire, spontanément. Quand j'aperçus ce livre gris, plein de remarques et de notes au bas des pages, j'eus froid dans le dos.

J'avais neuf ans, et je ne savais absolument pas ce que pouvait être la promiscuité constante d'une école. Puis

je savais à peine compter, alors que les autres faisaient de savantes divisions. Je m'installai d'emblée à la dernière place en arithmétique et, au début, à la première en français. Pour ce qui est des compositions officielles, je devins cependant, peu à peu, minable. La bonne sœur nous donnait un sujet : j'en traitais un autre, tout en étant convaincu que je traitais le bon. Ma tante m'avait toujours enseigné qu'il fallait avoir des idées personnelles et ne jamais penser comme tout le monde. Sur mes bulletins, la plupart du temps médiocres, on pouvait lire : paresseux, pourrait mieux faire. Poutant, je continuais à lire, et commençais à écrire des choses qui n'avaient évidemment aucun rapport avec ce que m'enseignaient les bonnes sœurs.

À onze ans, j'entrai donc au collège classique, à Sainte-Anne de La Pocatière. Là, ça ne s'arrangea guère. Toujours dernier en arithmétique ; assez bon en orthographe. J'avais fini par me résigner à lire une grammaire. J'allais souvent en retenue, parce que je ne pouvais me résigner à apprendre des leçons qui m'ennuyaient.

Le plus grave, c'était qu'en histoire et en géographie j'avais plusieurs leçons d'avance sur mes maîtres, qui n'en menaient pas large, les « pôvres ». À tout moment, sans réelle fanfaronnade, mais par une sorte de rage d'avoir raison, je les prenais en flagrant délit d'inexactitude et le leur disais en toute candeur. Cela me valut plusieurs maîtresses fessées. Quant à l'examen d'histoire et de géographie lui-même, où il fallait tout apprendre par cœur, je réussissais médiocrement.

Je m'adaptai un peu mieux dès qu'on commença à apprendre le latin. Mais quel mal j'eus à assimiler l'analyse logique que je connaissais spontanément !

Autre déménagement de mes parents. Me voici donc au séminaire de Trois-Rivières. Là, ce fut la catastrophe

pure et simple. À Sainte-Anne, je me maintenais quand même, dans les meilleurs mois, dans les cinq ou six premiers.

À Trois-Rivières, où j'arrivai en Troisième, je cessai d'être bon en français. C'est à cette époque que, réconcilié avec ma mère, je lui confiai le soin d'écrire mes compositions françaises. Comme elle avait écrit avant son mariage et que, sa progéniture élevée, elle allait faire du journalisme, elle s'amusa beaucoup à composer à ma place. Mais elle, qui écrivait beaucoup mieux que mon professeur, n'obtint que des succès médiocres, étant donné que ma réputation de paresseux invétéré m'empêchait d'accéder à une note honorable. La « bonne conduite » jouait un rôle considérable dans les résultats. Or, j'avais une mauvaise conduite, répudiant toutes les idées reçues. Puis j'avais tort d'étaler une sorte d'érudition — ô bien modeste ! — devant un professeur brave homme, mais qui n'avait aucune culture. Je faillis être mis à la porte de l'institution pour avoir lu du Bourget et du Barrès.

Le jour où un condisciple malveillant dit à mon professeur que j'avais aussi lu *les Trois Mousquetaires* et *Vingt ans après*, à cinq ans, il me fit venir et me demanda si j'avais encore la foi. Je demeurai interloqué et lui demandai s'il avait lu ces ouvrages.

— Mais non, ils sont à l'index, me répondit-il. Lire ces choses est un péché grave.

Ma parole, je fus atterré. J'allai me confesser, et j'en attrapai une crise de scrupules qui dura deux ou trois ans.

Je me lançai dans la lecture de Louis Veuillot, un converti, qui ne m'apporta pas grand-chose comme idées, mais dont la prose excellente contribua à affermir la mienne, encore défaillante.

En Première, j'eus enfin, dans la personne de l'abbé Gélinas, un professeur instruit, qui comprit que ma soi-disant paresse n'était qu'une forme d'horreur de la scolarité. Je fus, même avec lui, loin d'arriver dans les premiers, mais il savait que j'écrivais depuis l'âge de dix ans un journal, des poèmes, des contes, etc. Je n'osai pas les lui montrer. D'ailleurs, tout cela ne valait pas cher.

Où la spontanéité de ma formation à base de créativité enfantine faillit devenir catastrophique, ce fut en première année de philosophie (on en faisait deux à cette époque). Il y avait une liste de « philo » où, malgré mon horreur du mémorisé, je me classais vaille que vaille dans la moitié d'une classe de trente-cinq ; mais il y avait aussi une liste de mathématiques. Le premier mois, je fus bon dernier, avec 1 sur 100. À cette époque, en effet, pendant les années dites de littérature, on ne faisait point de mathématiques. Comme je ne les avais guère apprises à l'école primaire, je savais à peine faire une règle de trois.

Ici, il faut noter que la plupart de mes condisciples n'avaient pas été à l'école de leur tante, ni même au « Jardin de l'enfance », mais à l'école primaire normale, où on apprenait l'arithmétique. Or, en « philo », on recommençait à zéro, par l'arithmétique élémentaire, que j'ignorais profondément. J'eus donc droit à une semonce publique de la part du professeur, un homme d'une grande droiture, mais d'une non moins grande sévérité.

Voici à peu près ce qu'il me dit :

— Voilà. On vous reconnaît une certaine aptitude pour les lettres. Vous êtes un des meilleurs sportifs du Collège — il détestait le sport — mais vous êtes irrémédiablement « bouché » en mathématiques et vous n'aurez

jamais votre baccalauréat. Vous feriez mieux d'aller dans une autre école.

À la profonde stupéfaction de mes condisciples — vu la rigueur du bonhomme — je levai la main, et lui demandai la permission de dire un mot.

— Allez-y, s'écria-t-il avec un air furieux.

— Bien, monsieur l'abbé, je ne sais rien en arithmétique : mais nous commençons l'algèbre la semaine prochaine. Je vous parie qu'en algèbre je serai dans les premiers.

Je crus qu'il allait éclater de fureur ; mais il sourit et me dit :

— Nous verrons bien ; mais gare à vous ; c'est votre dernière chance.

Je me mis donc à l'algèbre avec l'énergie du désespoir. Au prix d'efforts surhumains — c'était la première fois que je m'adonnais à la scolarité — je réussis tellement bien à gagner mon pari qu'à la fin de l'année c'était moi qui faisais les devoirs de presque tous les copains.

Vint le bachot. Bigre ! Le premier problème était un problème d'arithmétique. Notre professeur passait dans les rangs en lisant son bréviaire, mais avec son air féroce habituel. Arrivé à ma hauteur, il me regarda toutefois avec une certaine bienveillance. Je m'enhardis, et lui demandai à peu près ceci :

— Vous savez que je ne sais rien en arithmétique. Pensez-vous qu'on accepterait ma solution si je faisais ce problème par l'algèbre ?

Il me regarda avec stupeur et finit par me dire :

— Faites comme vous voudrez.

Comme je ne savais toujours pas additionner ni multiplier sans faire des tas d'erreurs, je posai une équation

algébrique et résolus le tout grâce à la table des logarithmes. La réponse était $80. J'arrivai à $79.99.

Après l'examen, je lui montrai mon brouillon de solution. Il ne put s'empêcher de s'écrier :

— Ma foi, je n'aurais jamais pensé à ça. Peu importe l'erreur d'un cent, vous avez trouvé une solution épatante.

J'avoue que je n'en suis pas revenu moi-même.

Plus tard — autre parenthèse — j'enseignai les mathématiques avancées, jusqu'à l'intégral, sans avoir jamais possédé les quatre règles simples. Je me sens à l'aise avec les lettres, les chiffres m'embrouillent. N'empêche que si ma tante m'avait offert moins de créativité enfantine, j'aurais sauvé bien du temps.

Quand j'étais éditeur et que mon collaborateur — comptable né — était absent, je ne pouvais établir sans erreur la moindre facture.

Conclusion : Je ne devins un excellent étudiant qu'au stade universitaire et j'avoue que si j'avais eu moins de talent que je n'en ai, je n'aurais jamais pu sortir de ce cloaque de haute fantaisie pédagogique que ma tante m'infligea, enfant. Que j'eus du plaisir à apprendre toutes sortes de choses au hasard dans ma prime jeunesse n'enlève rien à la somme d'ennuis que me causa dans la suite la conquête d'une discipline.

Si j'avais été moins cartésien que je le suis devenu, j'aurais certes eu une tête bien pleine, mais horriblement mal faite.

Souvenirs à taire

Je passe sans transition de ma vie d'écolier à celle d'éducateur. Il y a une raison à cela. Les souvenirs de mes six premières années chez les Jésuites sont demeurés

pour moi enterrés dans l'enfer du souvenir. J'y ai connu tant de brimades, de malentendus, de difficultés de toutes sortes, que je préfère n'y plus jamais songer. Il serait d'ailleurs injuste de faire ici de l'antijésuitisme, étant donné que j'ai compté et que je compte encore parmi les Jésuites d'excellents amis.

Ce qu'il y avait de grave dans mon cas, c'est qu'ayant une conduite irréprochable, sur les points essentiels de la règle, on ne pouvait m'expulser, tout en constatant que je ne pouvais pas entrer dans le moule jésuitique. Je fus toujours un ennemi des restrictions mentales, et j'ai toujours cru, à tort peut-être, que toute vérité est bonne à dire. Je me louais des professeurs excellents, mais je ne cachais pas mon irrespect pour ceux qui étaient médiocres. Quand on me disait que Barrès, Balzac et Flaubert étaient des auteurs licencieux ou dangereux, je ne pouvais m'empêcher de m'écrier : « Vous ne pouvez pas en parler, vous ne les avez pas lus. Quant à moi qui les ai lus, je n'y ai jamais vu quoi que ce soit de malsain. »

Ces propos et bien d'autres me valurent des mercuriales d'envergure et de fréquentes menaces d'expulsion. Je n'ai jamais bien compris pourquoi je suis resté ; peut-être parce que je me sentais malgré tout en sécurité. J'ai toujours beaucoup douté de moi-même.

Toutefois, c'est au cours de ces six années que je transformai ma culture hétéroclite en une véritable culture générale. Je devins un très studieux étudiant du latin, du grec, de la philosophie et des mathématiques. Ce qui est le plus curieux, si je parvins à briller à ces matières et plus tard en théologie, je fus toujours considéré par mes maîtres comme un assez médiocre « compositeur » en français. Je ne pouvais pas m'astreindre à des sujets imposés.

D'autre part, malgré mon travail évident et constant, on me taxait volontiers d'être un esprit superficiel. J'ai

longtemps cherché la cause de cette attitude à mon égard, et j'ai fini par découvrir qu'ayant plus lu que la majorité de mes confrères, j'avais une facilité d'expression et un vocabulaire beaucoup plus riche que les leurs. À cette époque, on disait volontiers : « Je crains l'homme d'un seul livre. » Pour ma part, j'ai toujours cru que l'homme d'un seul livre était un ignorant. Puis, après tout, *les Exercices spirituels* de saint-Ignace, malgré leurs mérites réels, sont moins poétiques et moins exaltants que *la Divine Comédie.*

Ma vie, durant ces six années, fut à la fois studieuse et sportive. Je me reposais de ces deux activités l'une par l'autre. Le sport me rendait aussi le grand service de me fatiguer au point de me permettre de pratiquer, avec difficulté sans doute, la plus rigoureuse chasteté. Dans le domaine de l'oraison, qui était obligatoire, j'étais tellement pourri de distractions que je n'arrivai jamais à de bons résultats. J'avais horreur de la prière ; mais je l'accomplissais de mon mieux. Je le répète : je me croyais croyant, mais je ne l'ai jamais été véritablement. Chaque fois que je me présentais au confessionnal, c'était pour m'accuser de mes doutes. Or, on me disait que c'était un indice d'une véritable vocation à la foi. Pendant longtemps, j'ai cru croire à des choses qui me semblent maintenant impensables.

Toutefois, comme je suis un optimiste impénitent, je ne garde pas un mauvais souvenir de ces années d'ascèse et de formation du caractère.

Mon premier cours

Ceci n'est déjà plus un souvenir d'enfance, mais une réminiscence de ma jeunesse professorale. J'avais, en effet, vingt-six ans lorsque je donnai mon premier cours.

J'ai toujours été « traqueux », pour utiliser ce néologisme amusant, que j'ai trouvé dans la bouche de maints acteurs. C'est ainsi qu'après des milliers de cours et de conférences, je sens toujours un malaise sourd, le trac, quoi ! dans la dizaine de minutes qui précède mon entrée en contact avec le public.

Lors de mon premier cours, le trac était total. Je venais d'être nommé professeur de Belles-Lettres au collège Brébeuf. C'était la première fois qu'un aussi jeune professeur de Seconde était intronisé dans un collège de Jésuite. On n'avait pas manqué de me faire remarquer que c'était presque « indécent ». Un vieux professeur m'avait même fait sentir que cette place lui revenait de droit, et que je ne saurais m'imposer à des élèves qui n'avaient que dix ans de moins que moi. On m'avait surtout conseillé une rigueur implacable, et une attitude lointaine et réservée. Sans cela, m'avait-on dit, je serais irrémédiablement « coulé » au bout de deux semaines. Inutile de dire que je ne tins aucun compte de ces directives ; j'avais déjà choisi ma manière d'être avec les écoliers : forcer l'attention en donnant des cours intéressants et prodiguer plus d'amitié souriante que de sévérité bougonne. Quoi qu'il en soit, on m'avait tellement prédit des catastrophes de toutes sortes que je mourais d'un trac total avant d'entrer en Belles-Lettres B, devant mes trente élèves, qui étaient devenus, deux mois plus tard, trente amis.

J'avais soigneusement préparé mon premier cours. Comme j'ai toujours eu horreur des textes lus, je m'étais fait un plan très détaillé, qui devait, dans ma pensée, durer un bon trois quarts d'heure. J'étais tellement contracté qu'au bout d'un quart d'heure je m'aperçus que je n'avais fait que réciter vaille que vaille mon schéma. Je surmontai mon malaise, qui n'était pas trop visible,

en prenant une décision dont on m'avait bien indiqué l'imprudence : être familier.

Je dis donc à peu près ceci : « Voici les grandes lignes des cours que je vous donnerai. Pour le moment, vous pouvez vous entretenir entre vous. Je vais passer dans les rangs pour faire la connaissance de chacun. » Je lus la stupéfaction sur bien des visages. Le professeur de Troisième — très sévère et, au fond, fort couard — n'avait jamais accompli rien de semblable. Malgré une certaine confiance dans la politique des bons procédés que je me proposais d'appliquer, j'avoue que je me sentais fort mal à l'aise. Or, rien de fâcheux ne se produisit, bien au contraire. Je sentis bientôt que, du premier coup, j'avais gagné la confiance de toute la classe. Même ceux qu'on m'avait décrits comme des cancres notoires et des esprits mal tournés s'aperçurent que je n'avais nul préjugé contre qui que ce soit. Enfin, mon premier cours, quoique raté, fut un succès. Dans la suite, évidemment, je n'eus plus le trac et me donnai corps et âme à mon enseignement. C'est d'ailleurs cette passion pour l'enseignement qui conditionna à mon insu le fait de demeurer dans les ordres.

Après quatre ans

Après avoir été quatre ans professeur de Seconde, avec une joie et un enthousiasme constants, je dus rentrer au bercail théologique, au scolasticat. Au début, ce fut assez pénible. La liberté relative d'un jeune professeur faisait de nouveau place à la rigidité d'un règlement de monastère.

Pourtant, je n'y fus pas trop malheureux. À la stupeur, et, disons-le, à la jalousie étonnée de maints de mes confrères, je me réjouissais de recevoir toutes les semaines, et même plusieurs fois la semaine, mes fidèles anciens élèves. J'avais été pour eux une sorte de second père. Ils s'en sont souvenus. Ils venaient en groupe, ou un à un, au parloir, me rendre visite et me consulter. Plusieurs étaient déjà rendus à l'université. Je m'efforçais de les orienter. Mais il n'y avait pas que mes anciens. Il y avait aussi leurs amis, qui me faisaient confiance. C'est ainsi que j'ai lancé dans la vie le maire Drapeau — s'en souvient-il ? — et maints autres personnages voués plus tard à la notoriété. Je trouvais, par mes relations, des situations à ceux qui n'avaient pas les moyens de continuer leurs études. Je conseillais, à ceux qui étaient trop pressés de se marier, de réfléchir avant de franchir le grand pas. Bref, j'étais devenu une sorte de conseiller à la fois spirituel et même économique. C'est moi qui lançai dans la finance, avec quelques succès, bon nombre des hommes d'affaires importants de Montréal. Je n'en suis pas peu fier.

Quant aux hommes politiques : Pierre Trudeau, Gérard Pelletier, François Cloutier et autres, ce furen toujours de mes « clients » privilégiés.

À partir de ce moment, il ne s'agissait plus pour moi d'orientation religieuse, ni même culturelle, mais d'orientation professionnelle. Quelques mystiques, tel mon cher Guy Dufresne, venaient me consulter sur des problèmes religieux, mais la plupart, même ceux qui étaient très croyants, recherchaient plus mes lumières d'orientation que celles de mon ancien ascèse personnelle. Ce fut d'ailleurs un des moments les plus exaltants et les plus féconds de ma vie. Puis, je me mis à l'étude de l'hébreu et aux subtilités de l'exégèse, qui devaient me conduire à la perte de toute croyance à l'égard des Écritures, vaste poème sans valeur historique. Ce fut mon drame, calme et serein, mais réel. Au moment même où je ne cessais pas d'orienter mes anciens élèves vers une vie spi-

rituelle ancrée dans le réel, je me prenais à douter de la valeur de la spiritualité conventionnelle. Je mis pourtant bien des années à me décider à ne plus croire. J'ai toujours douté de moi-même.

Puis je me souvins de ce mot terrible de mon professeur d'hébreu et d'Écriture sainte, le père Théothyme Couture, qui me dit un jour : « Mon vieux, tu es trop intelligent pour être croyant ! » Cette affirmation me plongea dans une mer d'incertitude. Il faut ajouter qu'il s'écria : « Moi, je ne suis qu'une vieille bête, et je crois. » Cet homme reste pour moi le plus vaste modèle d'humilité que j'aie jamais rencontré. « Nous te perdrons », ajouta-t-il. Ce jour-là, je ne me sentis plus rassuré. Je ne savais plus. La veille de mon ordination, je me précipitai chez mon supérieur, et lui avouai que je ne croyais plus croire. Il s'écria : « Mon cher, c'est très beau de se sentir indigne. Vous êtes un être privilégié. » Je franchis le pas.

Derniers efforts

Un jour vint — c'était fatal — où un supérieur des Jésuites, qui me détestait cordialement, me força à quitter l'ordre. Jaloux et inquiet de mon influence grandissante sur les étudiants, il me proposa d'aller faire du ministère au Nebraska. Je trouvai cela trop « fort de café », et je demandai à me retirer de l'ordre. Ce que j'obtins sur-le-champ. Grâce à Monseigneur Charbonneau, je devins professeur de lettres et de philosophie au collège Grasset. Je l'avais été au collège Brébeuf, quelques années auparavant, et l'on avait jugé que j'étais vraiment par trop large d'esprit, allant jusqu'à conseiller à mes étudiants de fréquenter des jeunes filles. Je n'ai rien contre l'homosexualité, mais je croyais utile à des jeunes gens d'avoir des amitiés féminines.

Bref, cette attitude et bien d'autres avaient même été jusqu'à me faire écrire par un provincial, plus brave homme que psychologue, que j'avais une influence diabolique sur mes élèves. J'ai trouvé cela assez drôle, mais fort injuste. Il est inutile d'ajouter que, à cette époque, il y avait belle lurette que je ne croyais plus à cet antagoniste : le défunt Lucifer. Le collège Grasset ne me garda pas fort longtemps. Les malentendus furent plus feutrés ; mais on me fit comprendre, un jour, que j'avais intérêt à aller me faire pendre ailleurs.

C'est alors que je m'établis dans mes meubles et continuai à exercer mon influence « néfaste »... Éloigné définitivement du métier que j'aimais par dessus tout, celui de l'enseignement, je tentai de fonder une sorte d'université libre. Je donnai moi-même, dans une assez grande salle, des cours d'histoire de la philosophie, que suivirent en particulier Pierre Trudeau, Camille Lorrain, Charles Lussier, et autres. Mon ami Roger Rolland y donna son premier cours de littérature. Peu à peu cependant, faute de moyens, cette tentative avorta.

Il me restait de tenter de gagner ma vie. Mes livres me rapportaient de moins en moins. Tous mes éditeurs, avec un bel ensemble, faisaient faillite. Je me résignai à publier aux Éditions Fides, qui me furent néfastes, mais qui ne firent point faillite ; bien au contraire. Je travaillai pendant deux ans à la rédaction d'une encyclopédie qui s'appelait Grolier. J'y amassai un petit pécule qui me permettrait, à l'occasion, de m'évader vers l'Europe. Je ne me sentais plus *persona grata* auprès des « élites » québécoises de l'époque. Par malheur, ce pécule fut en partie grugé par la déplorable aventure de la revue *Amérique française* que je tentai, sans grand succès, de sauver. J'avoue que c'est à ce moment de ma vie que j'écrivis les moins bonnes choses. La direction, l'administration de cette revue et le travail de « nègre » à

l'encyclopédie me paralysèrent pendant les dernières années de mon séjour au Canada. Je publiai quand même à cette époque *Journal d'Anatole Laplante* et *Cosmos*, qui annonçaient, malgré ma prudence, de nouvelles orientations littéraires et philosophiques.

Puis, ce fut la France, en 1947, une partie de l'Europe en 1948, et le départ, que je croyais définitif, en 1949. Je fus dix-sept ans sans remettre les pieds dans mon pays et je n'y serais jamais rentré si l'Université *Queens* de Kingston ne m'avait invité en 1966. Je n'avais de rancune, ni de rancœur, pour qui que ce soit ; mais je me sentais en France, surtout à Paris, parfaitement ajusté à ma véritable longueur d'ondes.

Enfin, j'ai beaucoup voyagé à travers le monde, et je ne regrette pas plus les derniers efforts que j'ai accomplis pour m'adapter à mon pays, que l'extrême facilité avec laquelle je me suis acclimaté dans la patrie de mon esprit et de mon cœur, la France.

Mon grenier

Dans les dernières années de ma vie au Canada, j'habitais un fort pittoresque grenier, rue Sherbrooke, est. Depuis, on a démoli la vieille demeure dont j'occupais le toit. C'était un ancien atelier de peintre.

Ce grenier était devenu le rendez-vous nocturne, et parfois diurne, de nombreux étudiants de l'Université de Montréal ; pour la plupart, d'anciens élèves à moi. On y rencontrait Pierre Trudeau (à tout seigneur, tout honneur), Charles et André Lussier, Jean-Marc Léger, le juge Amédée Monette qui n'était pas, à cette époque, le bourreau de travail qu'il est devenu par la suite.

Tous ceux-ci, et bien d'autres, venaient assez souvent chez moi avec leurs petites amies, presque toutes étudiantes elles-mêmes ; c'est pourquoi — j'ai appris cette nouvelle étonnante beaucoup plus tard — les « âmes charitables » s'imaginaient que j'organisais des partouses à cet endroit.

Je crois que, parmi les calomnies qui circulèrent à cette époque à mon sujet, c'est vraiment la plus stupide. Il se trouve qu'à ce moment de mon existence, où j'étais encore indécis sur ma future orientation, j'étais d'une extrême prudence avec les jeunes filles, que je ne recevais pas volontiers seul à seule. Ce n'est pas, comme on l'a aussi raconté, que je m'adonnais aux garçons — que je ne considérai jamais comme dangereux pour la vertu que je croyais devoir sauvegarder de mon mieux — c'est que j'avais une peur « bleue » des filles, avec lesquelles il est trop facile de passer du spirituel au charnel.

Au cours de mon premier voyage en Europe, en 1947, le gardien de mon grenier fut Jean Tétreau, qui avait aussi le « terrible » privilège de faire marcher pendant mon absence la revue *Amérique française*, que je dirigeais, vaille que vaille alors, et qui agonisait tout doucement faute de fonds, et aussi de lecteurs.

L'année suivante, en 1948, second voyage en Europe. Cette fois, le gardien des lieux fut un dénommé Jerry, dont j'ai complètement oublié, si je l'ai jamais su, le nom de famille. C'était un très brave garçon, qui travaillait comme « nègre », chez un architecte habitant le même édifice que moi. Un jour, il était monté à mon grenier et m'avait avoué carrément qu'on l'avait mis à la porte de chez lui ; il devait alors avoir dix-neuf ans et ne gagnait presque rien dans son métier de gratte-papier.

— Je me demande où je vais aller coucher, ce soir, me dit-il.

— Mais, ici, lui répondis-je. La chambre, qui me sert de bibliothèque, comporte un petit lit.

Comme il se trouvait bien chez moi et qu'il se comportait avec beaucoup de gentillesse, je le gardai plus d'un an ; jusqu'à mon second départ pour l'Europe en 1949.

Or, il se trouve que Jerry fut la cause, bien involontaire, d'un des plus jolis scandales qu'on m'attribue. Les faits eurent lieu pendant mon absence de 1948.

Jerry aimait les femmes jusqu'à la folie ; mais jamais, en ma présence, il ne se fût permis de m'arriver un soir avec une fille. Or, en mon absence, qui dura plus de six mois, il dut reprendre le temps perdu. Toujours est-il qu'à mon retour, je commençai à recevoir des coups de téléphone, auxquels, au début, je ne compris rien. Il faut dire que mon grenier comportait une terrasse, où l'on pouvait prendre des bains de soleil, ce dont je ne me privais d'ailleurs pas moi-même, en été.

Mais ces bains de soleil, je les prenais seul et dans un recoin ou j'étais à l'abri des regards indiscrets des « âmes charitables » du voisinage.

Les coups de téléphone faisaient allusion à des scènes d'amour en commun qui m'étaient bien étrangères et qui auraient eu lieu sur la terrasse.

Tout à coup, j'eus une illumination. Je songeai à Jerry.

— Je crois, mon cher, que vous avez commis quelques imprudences sur la terrasse, en mon absence.

Il m'avoua qu'il avait, en effet, goûté assez souvent les joies de l'amour en compagnie de partenaires charmantes, dont une fort jolie négresse. Je compris pourquoi les « âmes charitables » me parlaient de négresses ; mais je pardonnai volontiers à Jerry ces fredaines auxquelles je n'ai jamais accordé une grande importance.

Sans avoir la nostalgie de ce grenier défunt, j'en garde un excellent souvenir. Beaucoup d'amis qui le fréquentaient sont maintenant des hommes d'importance et me conservent, malgré les racontars, toute leur estime.

Aussi longtemps que j'ai *cru croire*, je me suis efforcé d'être fidèle aux engagements auxquels mon état d'alors m'obligeait. Dans la suite, évidemment, ce fut autre chose.

De toute manière, les légendes — toujours elles — qu'on s'est plu à tisser autour de ma vie, m'amusent beaucoup ; et c'est avec une profonde hilarité et euphorie que je m'en réjouis de plus en plus. Serait-ce que, si on m'en a prêté beaucoup, c'est parce qu'on ne prête qu'aux riches ? *Amen*.

Mon procès

Je suis de ceux qui considèrent que le plus mauvais règlement vaut mieux que le meilleur procès. Pourtant, je dus un jour poursuivre en justice une des plus grandes compagnies maritimes du monde. J'ai voyagé souvent sur les navires de la Cunard-White Starr, et je n'en ai gardé qu'un assez bon souvenir malgré sa cuisine détestable. Ce n'est donc pas pour des raisons gastronomiques que j'estai contre la Cunard.

La scène se passe vers les années 50. Je ne sais trop pourquoi Madame Vanier, femme de l'ambassadeur d'alors et personne fort charitable, fit appel à ma générosité pour « financer » un voyage au Canada. Il s'agissait d'ailleurs, lui avait-on dit, d'un simple prêt, qui serait remboursé par une communauté religieuse canadienne au retour dudit voyage.

Le voyage était organisé par un ecclésiastique qui se faisait appeler Durand d'Arreau. J'avoue que, lorsque je vis la tête de ce bonhomme, qui ressemblait beaucoup plus à un vicaire de campagne qu'à un révérend père à

particule, je sentis ma confiance émoussée. Toutefois, m'étant engagé pour 300 000 francs — c'était une somme, à l'époque des francs d'après-guerre — je me résignai à verser le montant. Cependant, je ne sais à quelle prémonition obscure j'obéis en déposant la somme, non entre les mains de l'organisateur, mais bien au bureau de Paris de la Cunard. Je déclinai à ces messieurs mon nom et mon adresse, et insistai pour que le montant soit versé sur un compte qui s'intitulait Voyage de jeunes au Canada, et sur lequel toutefois figurait le nom de Durand d'Arreau.

Quelques jours se passèrent. Un beau matin, un copain à moi, qui était mêlé à cette aventure généreuse, m'arrive tout énervé. Durand n'était qu'un simple ecclésiastique en difficulté avec plusieurs évêchés. Il ne s'appelait nullement d'Arreau, et venait d'être arrêté pour détournement de mineur. En effet, cet homme charitable, qui voulait faire connaître le Canada à quelques jeunes garçonnets, était une « tapette » notoire, un pédéraste confirmé. Le jeune garçon qui le suivait partout n'était nullement son neveu, mais une de ses victimes.

Par bonheur, il n'avait pas encore touché le montant que j'avais déposé à la Cunard. C'est alors que le Monsieur, fort courtois, qui me reçut au bureau de la société, me déclara que je ne perdrais rien, mais que je devais, pour être remboursé, poursuivre la Compagnie. Je crois que, du fait que la somme déposée par moi ne se trouvait pas à mon nom, il fallait un jugement de la Cour pour me la remettre.

Je m'en allai donc chez Me Dupuis — alors jeune avocat et maintenant un des « ténors » du barreau, comme on dit volontiers — et nous poursuivîmes la Cunard, qui se laissa faire gentiment, et me restitua capital et intérêts au bout de quelques mois.

Voilà donc comment, pour une fois, ce fut le pot de terre qui triompha du pot de fer.

Quant à ceux qui avaient versé leurs oboles à l'escroc en soutane, ils perdirent totalement leur mise.

Pour ma part, je ne suis pas peu fier d'avoir traîner devant les tribunaux de fort honnêtes gens, auxquels je n'ai jamais reproché autre chose que de m'avoir fait manger du gigot à la menthe.

Aventures au jeu d'échecs

En ce temps-là, ce devait être dans les années 50, j'habitais temporairement à Issy-les-Moulineaux. Je fis bientôt la connaissance de mon voisin de palier, qui était d'origine arménienne et s'appelait Smerdjeian. Dans la suite, il devait devenir un peintre très connu sous le pseudonyme de Jansem.

Un jour, il me demande si je joue aux échecs.

— Un tout petit peu, lui répondis-je.

— Pourquoi ne venez-vous pas jouer un soir à notre club, dans un café tout près de la mairie ? Je vous trouverai un bon partenaire.

Le jour dit, je me rends au café où, après les présentations d'usage, un grand jeune homme m'offre de jouer. Je m'empresse de lui dire que je ne suis pas un grand joueur, et la partie commence. Au bout d'une demi-heure, je m'aperçois que presque tous les autres joueurs ont quitté leur échiquier et observent notre partie. Je me défends de mon mieux. À vrai dire, j'attaque avec l'énergie du désespoir, contre quelqu'un que je sens plus fort que moi. La partie dure depuis une heure. Soudain, j'entends un des spectateurs dire, à voix basse, à son voisin, en parlant de moi : « Il est en train de lui faire le

coup de Tartacover n° 13. » J'avais bien entendu parler du célèbre Tartacover ; mais inutile de vous dire que je ne connaissais aucun de ses coups.

Toujours est-il qu'après une heure et demie, mon adversaire me dit : « Je joue la dame en A6 ; vous êtes mat en quatre coups. » Inutile de dire que je ne comprends rien de précis à tout celà ; sauf que je me sens en grande difficulté. Je réponds, avec un air inspiré : « D'accord. »

Tous les joueurs me félicitent chaleureusement. Je venais, sans le savoir, de jouer contre leur champion, un des meilleurs joueurs de France, et je l'avais mis en difficulté. J'eus beau, la partie terminée, leur jurer que je n'étais pas un véritable joueur, que j'avais eu de la chance, rien n'y fit. Ils voulaient absolument que je les accompagne à Lyon, où un important tournoi interclubs avait lieu la semaine suivante. Je ne réussis à m'en tirer qu'en jouant le lendemain contre deux autres de leurs adhérents, qui me battirent sans grande difficulté. J'attribue ma demi-réussite insolente contre un champion à mon ami Jansem, qui avait dit à tout le monde que j'étais un écrivain, un philosophe venu de loin, etc. Puis, mes attaques virulentes contribuèrent sans doute à faire croire à mon jeune adversaire qu'il s'agissait de haute tactique, alors qu'il n'y avait que témérité.

Ma seconde aventure aux échecs est beaucoup plus curieuse que la première. Je connaissais une ravissante jeune fille qui tenait à apprendre ce jeu, et qui était, en effet, extraordinairement douée. Après une dizaine de parties, où je gagnai, un jour, elle me dit : « J'ai compris. C'est moi qui vous battrai dorénavant. » Ce qui fut dit fut fait.

Comme, par nature, je suis beau joueur et bon perdant, je me résignai facilement à perdre quatre fois sur cinq.

Là où le problème se compliqua et risqua de devenir passionnant, ce fut le jour où, après m'avoir dit : « Échec au roi », elle ajouta, comme en se parlant à elle-même :

— À propos, j'ai décidé de perdre mon pucelage !

— C'est votre droit, lui répondis-je tout en m'employant à éliminer un danger réel sur l'échiquier ; après tout, vous êtes majeure depuis deux mois.

— Mais, c'est que je ne veux pas le perdre avec n'importe qui.

— Certes, lui répondis-je.

— J'avais pensé de le perdre avec vous.

— Mais, mon petit, ce n'est pas possible. Je suis un ami de votre mère. Si elle venait à le savoir. Remarquez bien que je ne demanderais pas mieux, mais il ne faut pas y penser.

Il faut ajouter que nous nous voyions presque tous les jours à cette époque, et qu'il y avait entre nous, de mon côté du moins, une amitié amoureuse certaine, mais sans espoir. Puis elle avait un gros « défaut », plus grave encore que sa jeunesse : elle était immensément riche et je ne voulais pas passer pour un coureur de dot. Le pire c'est que le coureur en question survint dans les semaines qui suivirent. Pour moi, histoire d'éviter les tentations, je m'étais peu à peu éloigné. Voici qu'un mois plus tard, à peu près, elle me présente un bellâtre, sans vergogne, qu'elle épouse bientôt. Évidemment, elle a divorcé depuis longtemps. Je ne l'ai plus jamais revue. Quand je pense maintenant à ce gracieux épisode de ma vie, je suis tenté de me traiter d'idiot.

Pour finir avec les échecs, étant donné ma déformation de professeur, j'ai formé au moins deux autres joueurs qui ont tous deux fini par me battre. Je crois que je suis bon pédagogue en cette matière ; mais il

m'arrive de me déconcentrer au mauvais moment. Je ne parle évidemment pas des échecs cuisants que me fait subir, à Montréal, quand j'y suis de passage, mon ami Henri Tranquille, qui est presque aussi fort aux échecs qu'il l'est aux dames, c'est-à-dire un des meilleurs joueurs du Canada.

Mon restaurant

De grands amis à moi, lui Français, elle Canadienne, ont eu récemment l'idée «bizarroïde » de se marier. Ils sont jeunes, c'est leur excuse. Ils ont même poussé la bizarrerie jusqu'à aller se marier au Canada. Là, ils ont rencontré un vieux copain à moi, qui a beaucoup d'imagination, énormément de mémoire et un goût assez vif pour les ragots.

Il leur a servi toutes les légendes dont on a embelli mon destin outre-mer, c'est-à-dire, en ce qui me concerne, en France.

Avant d'en venir à celle du restaurant, faisons justice de deux autres, qu'il leur a narrées avec la plus grande conviction.

Je me serais marié deux fois. Or, je défie qui que ce soit de découvrir la moindre trace de ces mariages dans les mairies du monde entier. Ma première épouse, vers les années cinquante, aurait été une fort jeune femme belle comme le jour. Mon second mariage aurait été plus grave. On le situe, en général, vers 1953. De ce mariage, j'aurais eu, selon une des formes de la légende, plusieurs enfants que j'aurais lâchement abandonnés ainsi que leur mère. La vérité est plus simple. À cette époque, en effet, j'avais une amie intime, avec laquelle je n'ai jamais cohabité régulièrement. Cette amie, veuve de guerre, a des enfants qui avaient aux environs de vingt ans quand

je les ai connus. Je n'ai jamais abandonné ni la mère ni les enfants, puisque je vais dîner chez l'un d'eux aussi souvent que possible. Quant à la mère, je la vois toujours. À une certaine époque, nous avons songé au mariage ; puis, nous nous sommes rendu compte que nous n'étions ni l'un ni l'autre faits pour cette contrainte.

Une autre légende est celle de ma grande richesse et, son contraire, celle de mon extrême pauvreté. Je suis plutôt pauvre que riche ; mais j'ai beaucoup plus aidé les autres que je n'ai demandé d'aide.

Mais venons-en au restaurant. De 1949 à 1953, j'allais souvent dîner dans un petit restaurant de la rue de Médicis, qui était aussi un salon de thé et donnait sur le jardin du Luxembourg. Il était tenu par une vieille dame fort charmante qui connaissait beaucoup de Canadiens. En effet, Marcel Dugas, un critique littéraire canadien qui eut son heure de célébrité, y avait sa table à longueur d'année, vers 1937.

Quant à moi, j'y entraînai Paul Toupin, à cette époque secrétaire (parmi d'autres) de Duplessis ; ce qui lui donnait l'opportunité de faire maintes apparitions à Paris. Jean Ethier-Blais était étudiant à l'École normale supérieure et venait volontiers dîner avec nous. Je m'étais fait, à cet endroit, un ami d'un vieux professeur de français de l'Université de Chicago. Nous nous rencontions plusieurs fois le mois au petit restaurant. Il savait admirablement le français, avait même composé une grammaire à l'usage de ses élèves et avait écrit sa thèse de doctorat sur Estaunié. Comme j'ai toujours estimé cet écrivain important, injustement oublié, cela créait un lien entre le retraité de l'Université de Chicago et le retraité de nulle part que j'étais devenu.

Un bon nombre d'étudiants, français et canadiens,

fréquentaient le même lieu ; et une certaine atmosphère s'était créée.

Un soir, la vieille dame, s'adressant à moi, nous annonce que, vu son âge, elle songe à se retirer, et elle ajoute:

— Vous savez créer une atmosphère. Pourquoi ne prenez-vous pas ma succession ?

Les amis avec lesquels je dînais ce soir-là m'assurent que ce serait une excellente idée, etc. Enfin, je ne dis pas non. Je promis d'y réfléchir. L'offre de la vieille dame avait été faite avec un sourire, ma réponse fut également souriante ; mais je n'avais nulle envie de me lancer dans une semblable aventure. « La plus grande immoralité, disait Bonaparte, est d'exercer un métier qu'on ne sait pas. »

Ma réponse définitive, qui ne se fit guère attendre, fut négative, et le petit restaurant disparut.

Je n'ai donc jamais été « bistrotier ». Je n'ai jamais été davantage ivrogne — une autre légende qui dure encore. J'aime bien le vin, mais j'en use avec modération.

Tout cela m'amuse beaucoup dorénavant. Ayant toujours vécu un vie aussi peu compliquée que possible, je m'étonne toujours un peu de la multitude de légendes qu'on raconte à mon sujet.

Si, d'ailleurs, je me plais à répudier la légende du restaurant et bien d'autres, j'admets que certaines aventures et mésaventures, que je me permets de garder par devers moi, furent plus étranges encore que celles que l'on me prête au hasard.

La vente chez Bado

J'ai eu pendant une vingtaine d'années une habitation

à Vézelay. Dès les premiers temps de mes séjours dans ce beau village, j'entendis parler de Badovici. Cet architecte roumain, établi en France depuis des années, était surtout célèbre dans le village par ses prouesses amoureuses ; mais il avait une autre qualité : il avait reçu chez lui à peu près tous les artistes importants de son époque. Il mourut dans un âge assez avancé, quelques années avant mon arrivée à Vézelay.

Comme il n'avait pas de descendance, et qu'il avait négligé de tester, son héritier fut la République populaire de Roumanie.

Les procédures étant lentes, dans une affaire de ce genre, ce n'est que quatre ans environ après sa mort qu'on ouvrit les portes de ses maisons, et qu'on mit en vente, à l'encan, leur contenu.

Badovici, en architecte ingénieux, s'était amusé à transformer de vieilles habitations, presque en ruine, en demeures habitables. Il s'était permis un certain modernisme dans ses restaurations ; mais le résultat, qui est toujours là, ne manque pas de charme.

Le jour de la vente arrivé, les acheteurs éventuels et les curieux eurent droit à une visite des lieux. Les murs étaient couverts de fresques de Le Corbusier. Bon nombre de toiles de Lacerna et d'autres peintres intéressants, une superbe gouache de Léger, deux statues de Czaki (sculpteur d'origine hongroise), des dessins attribués à Braque, à Picasso, etc.

Mais le bouquet, c'était en plein air, sur le mur d'un jardin, une immense et fort intéressante fresque de Léger. Cette pièce n'avait nullement besoin d'identification ; pourtant, elle en avait une. Une photo de Léger, vu de dos, complètement à poil, et dévoilant ses bonnes grosses fesses, alors qu'il était en train de peindre ladite fresque, traînant dans un coin. Je m'en emparai discrètement.

Une vente à l'encan, dans les bonnes traditions villageoises françaises, c'est presque une kermesse. Je me suis amusé ce jour-là ; mais ça m'a coûté cher.

Dire tout le bric-à-brac et toutes les richesses que contenaient les deux maisons est impossible. Tout cela fut vendu, évidemment, à des prix souvent dérisoires. Je garde précieusement plusieurs objets achetés ce jour-là.

La bibliothèque d'architecture était particulièrement remarquable. J'en ai acheté une grande partie pour le compte de mon ami André Bloch, qui dirigeait alors la revue *Architecture d'aujourd'hui*. Celui-ci m'avait donné un chèque en blanc pour acquérir, si possible, la plus belle des deux maisons. Nous n'avons pas donné suite. On nous annonça qu'elle serait vendue après que, par décalcomanie, on aurait retiré les fresques.

Ce jour-là, d'ailleurs, si j'eus de la chance dans les lots petits et moyens, je manquai le coche pour la gouache de Fernand Léger.

J'eus beau essayer de casser les reins à un jeune professeur des environs, je ne parvins pas à la lui arracher. On avait, hypocritement, introduit la gouache originale dans un livre sur Léger, mais j'avais eu le temps de la voir. Mise à prix : vingt francs. J'eus l'imprudence, quand on fut rendu à cent francs, de dire « mille ». C'est alors que le jeune professeur s'approcha et vit, lui aussi, la gouache dans le livre. Il dit « mille cent ». Croyant bien faire et le mettre hors de course, je m'écriai « deux mille cinq cents ». Il surenchérit et, comme j'avais fait pas mal de folies, je la laissai partir à trois mille. Le meneur de jeu, dans cet encan fabuleux, dont on parle encore, était l'ami Brosseron (ancien chauffeur d'autobus parisien), qui est devenu, depuis sa retraite, l'homme le plus occupé de Vézelay. Quand il ne savait pas au juste le nom des objets mis en vente, il disait : « Voilà un paquet de bidules ; mise à prix, un franc ! »

En tout cas, cette journée qui m'a coûté fort cher, je le répète, fut une des plus drôles de ma vie à Vézelay. Chose singulière, cet encan (en France, on dit plutôt vente) m'en rappelle un autre, dans mon enfance, à Sainte-Anne de La Pocatière. L'encanteur, un simple paysan du cru, avait une verve remarquable et le don du verbe. C'est ainsi que, présentant un pot de chambre, il le décrivit ainsi : « Voici maintenant, mesdames et messieurs, un vase pour mettre les confitures qui ont déjà été mangées une fois. » Dommage que les Québécois d'aujourd'hui aient perdu le sens du langage, qu'ils remplacent par des jurons onomatopiques.

Pour en revenir à la vente chez le défunt Bado, il faut noter que de nombreux antiquaires et libraires de Paris avaient fait le déplacement à Vézelay ; ce qui me fit payer certains lots plus cher que je ne prévoyais.

Ces gens-là ont un système fort curieux et assez compliqué d'acheter. L'un ou l'autre acquiert tel ou tel lot ; puis ils procèdent ensuite à une répartition. Comme, le deuxième jour de la vente, j'acceptai de « travailler » avec eux, j'y laissai quelques plumes.

Mais, comme le chantait la Piaf : « Je ne regrette rien. »

Mon appartement

Je fus propriétaire d'un appartement à Paris. L'affaire débuta en 1951 ou 1952. Un ami à moi, récemment promu médecin, s'était rangé, installé et marié. Il me céda sa garçonnière, dont je fus d'abord locataire. J'habitais donc un petit studio, rue de la Croix-Nivert. Certains éléments de confort manquaient, mais le logis était fort habitable. À cette époque, d'autre part, j'y

vivais assez peu. C'était ma période de conférencier ambulant à travers la France.

Un jour, on m'offrit d'acheter ledit studio. La maison était vendue en copropriété. Je payai un prix fort modique et je fus chez moi. Toutefois, je rêvais de changer de quartier et de trouver quelque chose de plus confortable.

Lorsque j'obtins un bail « ancien » à mon nom à la rue Blanche, je quittai la rue de la Croix-Nivert, et je devins loueur du petit appartement. C'est là qu'une série d'événements, parfois loufoques, souvent gênants, rarement agréables, se produisirent.

Mon premier locataire fut un jeune étudiant canadien, d'allure assez efféminée, mais intelligent et honnête. Par malheur, au bout d'un mois de séjour, il tomba malade, décida de rentrer au Canada et me pria de lui remettre les deux mois de loyer qu'il m'avait versés.

— Je veux bien, lui dis-je, si vous me trouvez un remplaçant.

— Rien de plus simple, me dit-il, je passerai ce soir à la centrale.

J'avoue que je n'avais nulle idée de quelle centrale il s'agissait. Toujours est-il que le lendemain, un fort beau jeune homme se présenta à mon bureau — j'étais alors éditeur et directeur de revues, etc. — Il avait une bonne situation à la R.A.T.P., me payait régulièrement et demeura plusieurs années. Un jour, il m'annonce qu'il a trouvé quelque chose de plus grand, tout près de son travail. Il ajoute que je n'ai rien à craindre et qu'il connaît quelqu'un de très bien qui prendra sa place et dont l'honorabilité sera garantie par la centrale.

J'admets volontiers qu'au vu des chemises roses ou bleu clair de celui qui me quittait je commençais à me douter de quelle centrale il s'agissait ; mais, comme je

n'ai rien contre les homosexuels — on est comme on est — je n'y vis aucun inconvénient.

Un jeune italien, qui se disait tailleur, devint mon nouveau locataire. Je ne tardai toutefois pas à avoir des doutes sur sa solvabilité et aussi sur son métier. De fait, il était putain pour hommes. Il me payait très irrégulièrement, et il m'arriva un jour de le trouver chez lui — j'étais obligé d'aller réclamer mon dû — en compagnie de jeunes gens qui avaient l'air singulièrement gênés de mon arrivée sur les lieux. Il finit par ne plus me payer du tout. J'eus recours à un huissier audiencier, qui me coûta fort cher, fit un « sermon » sévère, en ma présence, au coupable, mais m'avoua que le jugement qu'il avait rendu n'était pas exécutoire, etc. C'est alors que je consultai le commissaire de police du quartier, qui m'avoua n'avoir aucun pouvoir et insinua qu'on n'est jamais si bien servi que par soi-même. Le lendemain, je fus sur les lieux, réussis à forcer la porte. L'oiseau s'était envolé, emportant tout ce qui lui appartenait. Il n'avait oublié sous le lit qu'une magnifique paire de souliers italiens, qui se trouvèrent juste de ma pointure. Entre-temps, j'avais parfaitement compris ce qu'était la centrale — où l'on publiait la revue *Arcadie* — et j'y avais été faire une telle scène au « vénérable » directeur, que celui-ci avait sans doute conseillé à mon locataire de prendre la poudre d'escampette.

Je décidai de me passer des services de cette honorable institution et je louai à un copain étudiant, qui était, hélas ! un ex « pied noir ». L'appartement, qu'il occupa plusieurs années, devint fort crasseux.

C'est alors que j'eus la seule consolation de ma vie de loueur. Ayant fait comprendre à mon soi-disant étudiant, qui était devenu une sorte de professeur suppléant, que je ne voulais plus que des étudiants, j'eus le plaisir d'héberger pendant, plus d'un an, mon ami Raymond

Fafard, qui était alors dans une période de recyclage et qui est maintenant un des meilleurs réalisateurs de Radio-Canada.

Avec lui, pas de problèmes. Je décidai, après quelques mois, de diminuer son loyer. Il n'en est pas encore revenu.

Par malheur, c'est Radio-Canada qui me l'enleva, en lui offrant la situation qu'il occupe actuellement.

Après son départ, je tombai vraiment en *Scylla*. N'ayant pas le temps de lui chercher un remplaçant, j'aperçus un jour au bureau de poste, où je me rendais tous les jours, une note sur le comptoir d'une jeune buraliste martiniquaise fort gentille : «Cherche appartement. »

— J'en ai un pour vous, lui dis-je.

— J'ai un enfant ; ça ne vous gêne pas ?

— Pas du tout.

— Alors, j'irai à cet endroit, cet après-midi, avec mon fiancé.

L'après-midi, elle est fidèle au rendez-vous, mais m'avoue que l'appartement ne serait pas pour elle, mais pour son fiancé.

— D'accord pour le fiancé.

Une heure plus tard, descend d'un taxi, fort bien vêtu et portant beau, un Camerounais dans la trentaine, qui me montre sa carte « d'étudiant » (j'appris plus tard qu'elle datait de dix ans), me paie comptant le premier mois. Je le quitte enchanté et lui dis, vu mon départ imminent pour Kingston, au Canada, qu'à l'avenir, pour régler sa location, il devrait s'adresser à mon ami Lointier, qui s'occuperait de mes affaires d'édition en mon absence. J'étais particulièrement heureux de louer à un Camerounais, dont je connaissais le pays et appréciais la gentillesse des habitants. Un mois après mon

départ, j'apprends que mon pseudo-étudiant ne peut plus me payer, parce qu'il est en prison. C'était un escroc. Malgré tous les efforts de mon remplaçant, nous ne parvenons pas à récupérer la clef ; et ce n'est qu'un an, ou presque, plus tard que, grâce à un ami japonais, très astucieux, nous réussîmes à nous introduire dans l'appartement, avec le minimum d'infraction.

Mais il me faut parler un peu plus longuement du Camerounais, dorénavant interdit de séjour en France. Ce garçon, qui était fort intelligent et de mine agréable, faisait des commandes, ici et là, dans divers magasins et, se présentant comme attaché culturel, demandait qu'on adressât la facture à l'ambassade. Puis il vendait au rabais ce qu'il avait eu pour rien. Par malheur pour lui, il fut démasqué par un commerçant plus soupçonneux que d'autres.

Ces mésaventures m'avaient guéri du besoin de louer. J'eus encore deux ou trois locataires, qui demeurèrent un mois ou deux ; mais j'étais décidé à vendre. Un de mes derniers locataires avait dû se « mouiller » dans des histoires de terrorisme au Canada. Fils de famille, assez bourgeois pour un révolutionnaire, il occupa peu l'appartement ; il trouvait la rue trop bruyante, la nuit.

Une agence sérieuse me débarrassa définitivement de cet appartement de malheur. Je le vendis un bon prix et m'empressai d'investir l'argent à la Bourse. Ce fut à ce moment que je commençai à jouer à terme. L'appartement aura été maléfique, même après sa disparition. Je perdis tout son produit en quelques mois.

À l'avenir, je suis disposé à faire bien des métiers, sauf celui de loueur.

Cagliostro

Cette histoire, vraie, repose sur l'état de santé mentale

de mon ami Michel Moine, actuellement directeur des programmes à Radio-Montecarle. Étant donné que Michel me paraît doué d'un robuste bon sens et d'une énorme dose de sens critique, je ne puis me permettre de mettre en doute ce qu'il m'a maintes fois raconté.

Il était, à cette époque, vers 1945, propriétaire d'une petite librairie à prépondérance ésotérique, à Nice.

Un matin, un homme, tout à fait comme les autres, se présente à ladite librairie et achète une biographie de Cagliostro, parue récemment.

L'homme met le livre sous son bras et s'en va flânant par les rues de la ville. Tout à coup, il est abordé par une personne d'allure absolument normale, qui lui dit, en montrant le livre qu'il tient :

— Vous lisez ma vie !

— Je n'ai pas encore lu cet ouvrage, mais c'est la vie de Cagliostro.

— Précisément. C'est la mienne. Je suis Cagliostro.

— Mais, monsieur, Cagliostro a vécu au XVIII^{e} siècle et il est mort.

— C'est ce qui vous trompe. Jamais sa mort n'a été démontrée. En tout cas, Cagliostro, c'est moi et, comme vous pouvez vous en rendre compte, je me porte très bien.

— Mais enfin ...

— Tenez, monsieur, je vous donnerai, cet après-midi même, une telle preuve que je suis Cagliostro, que vous n'en douterez plus jamais. Adieu, monsieur.

Sur ce, le mystérieux inconnu disparaît à grandes enjambées.

Le client de Moine, absolument éberlué, ne sait que penser. Il déjeune et, dans le courant de l'après-midi, se rend à la librairie. Il faut ajouter que, le matin, il n'avait

pas vu le libraire et qu'il avait acheté le livre de la jeune fille qui lui tenait lieu d'assistante.

Il narre sa rencontre à Moine, qui lui dit en riant :

— Il ne manque pas de loustics à Nice, mais celui-ci va un peu fort, En tout cas, conclut-il, vous allez pouvoir juger vous-même. J'ai dans mon bureau des reproductions de portraits de tous les pseudo-initiés. Il y a celui de Cagliostro. Jugez-en, ajoute-t-il en entrant dans une sorte de réduit qui tenait lieu de bureau directorial.

À sa grande stupéfaction, mon ami constate alors que si tous les autres portraits sont bien en place, celui de Cagliostro a disparu. L'emplacement est vacant, et le clou où la gravure était pendue est bien visible.

— Mademoiselle, s'écrie Moine en revenant dans le magasin, avez-vous déplacé le portrait de Cagliostro ?

— Non, Monsieur.

— Ça, c'est un peu fort, réplique Moine. Je n'y comprends rien. Il reconduit son client et le rassure de son mieux ; puis il n'y pense plus.

Or le lendemain, en entrant dans son bureau, son regard se tourne machinalement vers l'endroit d'où le portrait a disparu et il s'aperçoit, à sa complète stupéfaction, que le portrait est revenu. Il interroge de nouveau sa jeune assistante, qui paraît aussi abasourdie que lui.

« Dans la suite — c'est toujours l'ami Moine qui parle — j'ai déménagé maintes fois, ces portraits ont été pendus à plusieurs murs différents. Jamais un seul d'entre eux n'a bougé ; sauf celui de Cagliostro qui (je cite) se « cassait la gueule régulièrement, tous les deux ou trois mois ». J'avais beau le fixer, remplacer le fil, rien n'y faisait, mon Cagliostro finissait toujours par chuter... »

Explique qui pourra ...

Note explicative. À moins que la jeune serveuse ait prêté à un autre libraire ledit portrait et qu'elle l'ait ramené le lendemain... mais comment expliquer, dans la suite, les chutes du tableau ? Mystère. Il est bien entendu que, pour ma part, je ne crois nullement au pseudo-Cagliostro de la rue ; mais le tout demeure troublant. N'oublions pas toutefois que lorsque l'on se croit en pleine magie noire, on est souvent dupe d'une magie blanche, qui se connaît ou qui s'ignore.

Le Yougoslave

Il y a bien des années déjà, un samedi matin, au moment où je me préparais à m'en aller passer deux jours à Vézelay, je reçois un coup de téléphone, et la conversation s'engage ainsi :

— Mister Hertel. Parlez-vous français ?

— Bien sûr. C'est à quel sujet ?

Je croyais que cela pouvait concerner mes affaires de revues ou d'édition.

— Je suis des Caraïbes, me dit la voix, et je veux vous voir pour une affaire très importante et très urgente.

— Bien. Venez lundi matin à onze heures.

Le lundi matin, au lieu du Martiniquais ou du Guadeloupéen que j'attendais, je me trouve devant un homme grisonnant, au teint clair, qui commence par me dire qu'il est Yougoslave.

Voici en gros le début de son récit :

— J'ai fait mes études au Polytechnicon, de Belgrade. Je suis ingénieur. J'ai été aviateur. J'ai été Titiste. Puis je n'ai plus cru à ce mouvement. Je me suis enfui en Turquie. De là, je suis passé en Espagne et j'ai finalement gagné Cuba où j'ai fondé une usine de chaudronnerie.

« Au début du castrisme, on ne m'a pas inquiété ; mais j'ai pris mes précautions. Depuis longtemps, je déposais en des mains sûres, à la Havane, mes capitaux en billets de banque américains. J'ai trois cent mille dollars. Je viens vous voir pour vous en offrir la moitié si vous voulez faire le voyage de Cuba. Je vous donnerai le nom et l'adresse du détenteur de mon argent. C'est un homme en qui j'ai la plus grande confiance. Vous n'aurez qu'à lui dire le mot de passe que je vous indiquerai. »

« J'oublie d'ailleurs de vous dire que j'ai été arrêté un matin à Cuba, sans cérémonies, et embarqué sur-le-champ pour Miami, avec, pour tout avoir, ma montre en or et une chevalière. Mais, comme je viens de vous le dire, j'avais pris mes précautions. »

— Mais enfin, me connaissez-vous ? Pourquoi m'avoir parlé d'abord en anglais au téléphone ?

— J'ai lu la liste des journalistes dans l'annuaire téléphonique. Votre nom m'a rappelé celui d'un journaliste américain qui s'appelait Hertel ou Hartel et que j'ai un peu connu. J'ai cru qu'un journaliste, voyageant beaucoup, serait un bon passeur.

— Je vous dis tout de suite que je ne suis pas votre homme. Je suis incapable de faire une démarche de ce genre. Ça se verrait dans mon comportement. Tout serait fichu. Puis, n'est-ce pas imprudent de proposer à quelqu'un une affaire de ce genre ? Si le passeur gardait tout.

— Je n'ai pas le choix. C'est ma seule chance. Si seulement je trouvais un médecin français qui va à l'actuel congrès à Cuba.

— J'en connais bien un. Je vais lui téléphoner, mais je ne crois pas qu'il marchera.

J'appelle un médecin de mes connaissances qui devait

aller à ce congrès annoncé dans la presse. Sa femme me répond qu'il est déjà parti.

— Mais comment êtes-vous ici, en France ?

— À Miami, on m'a fait entendre que le quota d'émigrants d'origine yougoslave étant atteint, on ne pouvait me garder aux U.S.A. On m'expédie d'office en France, pays d'accueil. Mais me voici sans papiers d'aucune sorte, apatride. Je connais plusieurs langues. Je pourrais être interprète ; mais je n'ai pas de contrat ferme. Je ne connais personne ici. Donc, pas de permis de travail.

— De quoi vivez-vous, alors ?

— J'ai eu une avance du Centre d'assistance yougoslave de Chicago. Je viens de leur en demander une autre. Mais je n'ai plus rien. Je n'ai pas mangé depuis trois jours. Je dois une semaine de chambre à l'hôtel.

— Voilà cinquante francs. Vous ne me demandez rien. Je vous l'offre. Je ne veux pas vous voir mourir de faim.

Le bonhomme, d'allure fort distinguée, posé, parlant parfaitement le français, me plaît et m'intrigue à la fois. Je me mets en devoir de lui faire passer un examen de culture générale, tout en ayant l'air de converser à bâtons rompus. Il connaît parfaitement l'histoire de son pays, si tant est qu'il est yougoslave. Je parle de philosophie, de littérature. Il est très au courant. Il m'arrive tout à coup, à propos des mouvements révolutionnaires de l'ancien empire austro-hongrois, de mentionner un nom pour le moins peu connu en Europe de l'Ouest et ailleurs, celui de Svatopuc Tcheck (orthographe douteuse). Il me dit, à ma grande surprise : « Ah oui ! L'auteur du *Chant d'un esclave tchèque*. »

Je voudrais bien savoir combien de mes lecteurs connaissent ce nom et ce texte, que ma manie de tout lire,

quand j'étais plus jeune, m'a fait découvrir.

Puis, l'examen réussi, je lui demande:

— Que comptez-vous faire ?

— Ah, si seulement je pouvais passer en Espagne. Les pilotes des lignes aériennes y sont mal payés. Je demanderais à l'un d'eux d'aller me chercher $10,000. Je lui en donnerais la moitié, et je pourrais payer une passeur sûr pour le reste.

— Je vous donnerai l'adresse de deux personnes que je connais en Espagne. L'une ou l'autre acceptera je crois.

— Oui ; mais comment aller en Espagne ?

— C'est tout simple. Je vous offre le voyage. Vous devez 100 F de chambre d'hôtel — il m'avait montré la facture — le voyage vous coûtera 150 F. Je me permets d'ajouter 100 F pour que vous puissiez vous retourner au début. Je vais à la banque demain matin. Vous me devrez en tout 400 F que vous me rembourserez quand vous le pourrez. Voici mon numéro de compte, à la Banque Royale du Canada, à Paris.

Je sens ou je crois sentir mon homme au bord des larmes.

— Vous feriez ça, me dit-il.

— Si vous m'aviez demandé quelque chose, je ne l'aurais pas fait. Je vous l'offre. La même mésaventure eût pu m'arriver, à moi. J'eus été bien aise qu'on m'aidât. À demain, même heure.

Le lendemain, il fut fidèle au rendez-vous. L'argent lui fut remis, et, sans nulle obséquiosité, avec beaucoup de dignité, il me remercia, aussi ému que la veille, et me dit en partant :

— Si je réussis, je vous rembourserai au-delà de vos espérances.

— Bonne chance, mon vieux. Adieu.

Il y a de cela au moins dix ans. Je n'ai jamais reçu la moindre nouvelle, pas un mot, pas une carte.

Des amis à moi prétendent que cet homme était un escroc d'une habileté supérieure. Je ne crois pas. Il ne m'avait sans doute pas tout dit. A-t-il été récupéré par les services secrets yougoslaves ou même cubains ?

Est-il encore vivant ? Je ne le crois pas. Autre hypothèse : il n'a peut-être pas pu entrer en Espagne. Honteux, il végète quelque part en France ou ailleurs, et il ne peut me rembourser.

Un jour, dans le métro, il y a trois ou quatre ans, j'ai eu un choc. J'ai cru reconnaître mon bonhomme. Je l'ai regardé avec attention. Comme je suis peu physionomiste et que je ne l'avais vu que deux fois dans ma vie, j'ai dû me tromper. Quant à l'homme du métro, il n'a pas eu l'air de me connaître ni de me reconnaître.

Le catafalque

J'ai connu, dans une sorte de dîner d'artistes, une femme peintre très douée. J'ai acquis quelques-unes de ses toiles et c'est ce qui m'a embarqué dans une affaire abracadabrante.

Comme elle était complètement démunie de toutes ressources, j'avais donc décidé de lui acheter (à un prix assez modique, selon mes moyens, quoi), tous les deux mois, un tableau ; ce qui lui permettait de subsister vaille que vaille.

Cette générosité durait depuis près d'un an et rien ne se passait que d'amical entre nous, lorsqu'un soir, l'ayant rencontré par hasard et ayant dû lui avouer que je n'étais pas en état de lui faire un achat, je l'invitai tout de même à dîner.

Nous allâmes au Coq d'Or, au Quartier Latin. Mais il importe que je vous parle plus longuement d'Arda. Elle est morte depuis, la pauvre ; et personne ne se soucie d'elle. À cette époque, c'était une fort belle femme, d'une quarantaine d'années, au visage assez marqué par certains abus, probablement de drogues et certainement d'alcool. Elle n'était pas française et elle avait vécu dans plusieurs pays du monde, dont le Brésil, d'où elle avait rapporté ses plus belles toiles. Elle avait été la femme d'un homosexuel ; ce qui pourrait expliquer un peu son étrange comportement en amour, comme nous le verrons plus loin.

Le dîner se déroulait gentiment. Après le café, je lui offris une liqueur. Elle demanda un double *calva*. Après ce généreux breuvage, elle se fit tendre ; et, ma foi, je me sentis moi-même « attendri ». Elle finit par me faire une déclaration d'amour, à laquelle je répondis vaguement. Je ne demandais pas mieux, après tout, que de faire l'amour avec elle.

Elle n'avait pas quitté Paris depuis des mois, et elle rêvait d'aller faire un tour à la campagne. Je lui proposai une petite auberge très accueillante en forêt de Fontainebleau, où j'avais d'agréables souvenirs. Il fut convenu que, le lendemain matin, nous prendrions le train de neuf heures à cette destination.

Je la reconduisis à sa demeure, mais négligeai de grimper les six étages de l'édifice de la rue Monge où elle habitait.

Le lendemain matin, vers les huit heures trente, j'accomplis l'ascension en question et je découvris, épinglé sur la porte, un billet, qui me causa quelque inquiétude : « Rendez-vous au jardin du Luxembourg, devant la statue de Musset. » Ça y était. J'étais Musset ; elle était George Sand. Fort peu rassuré, je me présentai au rendez-vous. Elle arborait un très joli costume et tenait

à la main un bouquet de violettes, qu'elle m'offrit avec grâce.

Ce qui me surprit, alors que nous partions pour trois jours et que je n'apportais qu'un léger « baise-en-ville », c'est qu'elle avait une énorme valise noire, que je dus transporter jusqu'à l'autobus, qui nous acheminait vers la gare de Lyon.

Tout le long du voyage, en nouveaux amoureux que nous étions, nous nous fîmes mille cajoleries. Je me sentais rassuré.

Arrivés à l'hôtel, après une bonne demi-heure de marche, je l'entendis me dire :

— Retiens deux chambres.

— Pourquoi ?

— Pour rien. C'est une surprise. Prends une grande chambre pour nous deux et une toute petite pour toi, en attendant que j'aie fait mes préparatifs.

— Bon, dis-je.

Comme j'étais un peu familier du lieu et que je ne voulais pas mesquiner, je dis à la petite soubrette, qui me connaissait :

— Faites monter un déjeuner au champagne dans la chambre de madame et venez m'avertir quand elle sera prête à me recevoir.

Il était près de midi et je n'attendis guère qu'une demi-heure. Un frappement discret m'avertit que je pouvais aller chez madame. La jeune servante avait, me sembla-t-il, un drôle d'air quand elle vint me chercher.

Nous étions en plein été et je ne fus pas peu surpris, lorsque j'entrai dans la chambre des amours, de voir les fenêtres closes et munies de rideaux noirs. Pas de lumière autre que celles de plusieurs bougies. Arda était nue dans un très beau peignoir transparent, également

noir. Quant au lit, c'était une sorte de catafalque. Ma parole, j'en étais soufflé. C'était donc ça que contenait la valise. Pour moi — qui suis aussi simple que possible dans les affaires d'amour — c'était une révélation, ma foi, assez déplaisante.

Nous dînâmes fort bien, tout en nous caressant gentiment. Nous bûmes au moins deux bouteilles de champagne. J'avais besoin de boire pour chasser tout ce noir qui m'entourait. Ce n'est pas que je sois ni poltron ni superstitieux, mais je n'avais jamais pensé qu'on eût besoin de tout ça pour accomplir les gestes les plus simples de la vie.

Le déjeuner terminé, cette femme demi-nue devant moi, beaucoup plus belle de corps que je ne croyais, ne tarda pas à m'inspirer au plus haut point. Elle se dénuda complètement avec une entière bonne grâce, et c'est là que commença le drame. Habituée qu'elle était à la sodomie — vers laquelle je ne me sentais nullement attiré — j'avais toutes les peines du monde à lui faire comprendre que le recto m'inspirait plus que le verso. Enfin, après maintes effusions, nous croulâmes dans un abîme de jouissance et nous nous endormîmes dans les bras l'un de l'autre.

Au fond, je ne dormis des deux yeux que peu de temps. J'eus bientôt fait de me dire que cette femme était complètement détraquée et je me mis à songer de quelle manière je pourrais me tirer de ce pétrin sans la blesser.

Il devait être vers les cinq heures du soir. Je sortis à pas de loup de la chambre, me précipitai à la réception de l'hôtel et suppliai le patron de me libeller un pseudo-télégramme ainsi conçu :

« Frère très gravement malade. Rentrez sur-le-champ à Paris. » Puis, je lui dis de faire déposer ce billet à mon nom à la chambre, et j'allai prendre l'air de la forêt.

Quand je rentrai, trois quarts d'heure plus tard, Arda, pitoyable, me montra le papier et me dit :

— Que vas-tu faire ?

— Que veux-tu que je fasse ? Je n'ai qu'un frère. Je le savais malade. Quand je m'absente, je laisse toujours une adresse à sa femme. Il faut que je rentre à Paris ! Quant à toi, ne t'inquiète pas. Je vais tout régler d'avance pour une semaine et je te laisserai un peu d'argent pour ton retour. À bientôt, à Paris.

Je l'embrassai avec une effusion qu'elle prit pour de l'amour mais qui était la joie de la délivrance. Dans la suite, je la revis quelquefois, mais je me gardai bien de lui parler de notre défunt amour.

Pauvre Arda ! Paix à ses cendres !

L'Ambassade de Bourgogne

À cette époque, j'étais fauché comme les blés, mais j'ai eu l'occasion de faire le riche pendant trois semaines. Il y a bien une vingtaine d'années, je me vis donc installé, grâce à un ami très riche et très généreux, dans un superbe appartement de Super-Cannes, avec voiture de luxe et chauffeur. Le tout, gratuitement, avec défense de donner un pourboire au chauffeur. Tout ce qui m'était permis était de lui offrir un verre à l'occasion.

Quant à l'ami en question, M. M..., il était parti en avion pour les Baléares, si j'ai bonne mémoire, et il avait amené avec lui celle qu'il appelait la baronne, une jolie fille rousse peu farouche.

Un soir, le soir même de mon arrivée, je descends à Cannes, en voiture bien entendu, et je me pointe dans un dancing fort élégant. Mon chauffeur, qui savait jouer le jeu, descendit d'abord, m'ouvrit la portière.

— Revenez vers les minuit, lui dis-je.

Et j'entrai. La première personne que je reconnus fut un ancien copain qui avait fait fortune dans les dessous féminins et que je n'avais pas vu depuis dix ans.

— C'est à toi, cette bagnole, me dit-il.

— Pourquoi pas ?

— Qu'est-ce que tu fais maintenant ?

— Je suis sculpteur.

— La sculpture, alors ça paie ?

— Pas mal.

Ne désirant pas m'appesantir sur ma « réussite » matérielle, j'eus tôt fait de lorgner l'une ou l'autre des jolies entraîneuses. Nous en prîmes chacun une, et nous dansâmes. Lui avec une grosse brune, moi avec une blonde platinée, fort élégante ma foi. Comme je n'avais à ma charge pour toutes dépenses que des folies somptuaires — je n'avais qu'à faire venir les repas d'un restaurant, aux frais de mon ami — je me montrai généreux sur le champagne.

Après la seconde danse, ma partenaire me laissa entendre que si je ne voulais que danser, elle devrait, à regret, m'abandonner pour un monsieur (bedonnant et essoufflé) qui lui voulait plus de bien. Avec la même courtoisie qu'elle avait mise à me répudier, je lui avouai que je ne venais que pour danser, je la trouvais charmante, mais que je n'avais pas pensé à autre chose qu'à une simple soirée dansante.

Puis je bavardai avec le camarade, qui me laissa vite pour la grosse brune, dont il était visiblement toqué.

Tout à coup, j'aperçus, assise au bar, une toute petite fille blonde, plutôt jolie, avec un nez retroussé mais mignon et qui avait l'air de s'ennuyer ferme. Je m'approchai d'elle et lui demandai :

— Vous dansez ?

— Volontiers, dit-elle en sautant sur ses pieds et en découvrant un petit corps de fée, admirablement mince et proportionné.

— Vous, vous avez du goût, me dit-elle, Eux, ils n'aiment que ces grosses juments méridionales.

— Vous êtes parisienne ?

— Oui. Vous aussi ?

— Certes.

— Alors nous allons bien nous amuser ensemble. J'adore danser. Je n'aime pas pousser les clients à la consommation. Puis, je ne suis pas une poule, moi. Je suis une entraîneuse. Je ne couche qu'au béguin.

Nous dansâmes toute la soirée et je dois dire que nous nous amusâmes beaucoup. Simone, c'était son nom, était un mélange de titi parisien et de femme d'esprit.

Lorsque mon chauffeur, en livrée s'il vous plaît, s'approcha de moi, un peu après minuit, pour me dire qu'il était à ma disposition, elle faillit s'évanouir.

— C'est ton chauffeur ? me dit-elle.

— Oui. Il ne te plaît pas ?

— Ah ça alors, tu es un milliardaire, et c'est à moi que tu t'intéresses.

— Tu m'intéresses parce que tu es amusante. J'ai horreur de m'ennuyer avec une femme.

— Alors, tu m'amènes avec toi. Où crèches-tu ?

— Ici, à Cannes, sur les hauteurs.

— Rien que ça. Mais c'est entendu ; je te suis, pour le plaisir. Pas pour de l'argent. Je te suis, au béguin. Toi aussi, tu m'amuses. Ah, ce qu'on va se bidonner ! Combien de temps me garderas-tu ?

— Une semaine, si tu veux. Après...

— Je comprends. Tu as sans doute une autre femme. Des enfants peut-être. En tout cas, ça colle. Une semaine de vacances. Je vais avertir le bistrotier que je ne rentrerai à la boîte que plus tard.

— Il va peut-être te congédier.

— Je m'en f....

Et nous voilà partis pour l'appartement. Le chauffeur, un Parisien lui aussi, multiplie à notre égard les attentions. Ma parole, la petite me prend pour le roi de Suède ou pour quelque grosse légume de la haute finance.

Comme il est bientôt deux heures du matin, nous ne tardons pas à nous mettre au lit. Entre-temps, elle a pu admirer le superbe appartement de mon ami.

— Que tu en as de la chance ! Moi, je n'ai qu'un petit deux pièces à Paris. Je néglige de lui dire que je n'ai qu'un studio.

Puis la rigolade continue. Je lui offre un dernier verre. Elle ne boit d'ailleurs que très modérément.

Le moment psychologique venu, je ne puis m'empêcher de pouffer de rire quand elle me dit, avec un sourire amusé :

— Spécialité : très étroite !

Pour ce qui suit, censuré !

En tout cas, tout se passe pour le mieux dans le meilleur des mondes. Nous nous rendons allègrement à la fin de notre bail d'une semaine. J'ai le temps de découvrir qu'elle a son bachot, qu'elle n'est pas sotte du tout, qu'elle est exempte de vices et de détours. Sa franchise est totale. Elle ne me dit pas tout. Je ne lui demande rien. Elle croit que je suis sculpteur. Elle ne croyait pas qu'un sculpteur pût être si riche.

— Tu as sans doute de l'argent de famille.

Je me garde bien de répondre. En tout cas, tous les jours nous faisons une longue randonnée en auto, nous nous baignons sur les plages. Nous faisons la grande vie. Elle est une amoureuse simple et ardente.

Le dernier jour, je l'amène dans une parfumerie. Elle choisit un parfum et une eau de toilette.

— Ça suffit, me dit-elle.

— Je vais te reconduire à ton hôtel.

— Non. Laisse-moi ici. C'est tout près. Puis ce ne serait pas prudent.

Je ne lui demande aucune explication.

— Quand tu seras à Paris, me dit-elle, et si tu as envie de me revoir, vien à l'Ambassade de Bourgogne. C'est un bistrot tout près de la gare de Lyon. Tu demandes Simone. On me préviendra. Je leur parlerai de toi. Adieu, mon doux milliardaire !

— Au revoir, peut-être.

Quelques semaines plus tard, un soir de désœuvrement, je me rends vers les six heures, à l'Ambassade de Bourgogne — cet établissement n'existe plus — et je demande discrètement à la patronne si elle connaît Simone.

— Simone. Je ne connais qu'elle. Quelle adorable fille ! Celle-là, elle n'est pas comme les autres. Tiens, vous êtes Monsieur Gombauld ! C'est sous ce nom que je m'étais fait connaître à Simone.

— En effet.

— Ce qu'elle va être contente ! Je l'appelle tout de suite.

Au coup de téléphone :

— C'est Monsieur Gombauld.

J'entends un seul mot : « Je viens.»

Cinq minutes plus tard, elle est là. Elle me saute au cou, sans aucune gêne. Elle est si légère que je la soulève au-dessus de ma tête et que je revois non sans émoi ses jolies cuisses fermes et blanches comme de l'albâtre.

— Nous buvons un verre ici. Puis je t'amène chez moi.

Je la suis chez elle. Un deux pièces fort coquet, dans sa simplicité. Nul luxe, mais du bon goût.

— Vois-tu, ici, c'est chez moi, c'est-à-dire chez mon mari. Il n'est pas jaloux, mais il n'a pas d'heure. Il rentre quand ça lui plaît. Pas question de faire l'amour ; mais on peut causer. S'il arrive, ça ne le gênera pas de te voir là.

— Je ne savais pas que tu étais mariée.

— Mariée, c'est un grand mot. Enfin...

— Je comprends.

— Je suis si contente de te voir. J'ai même une affaire à te proposer. Mon mari, enfin, l'autre, il n'est pas bon à grand-chose. Je le laisserai un jour ou l'autre. En attendant l'Ambassade de Bourgogne est à vendre. Ils sont gentils, mais vieux. Ils se retirent. Tiens, mon chou, tu devrais m'acheter ça.

Je suis sur le point d'avouer que je n'ai pas les moyens d'acquérir une affaire de ce genre. Je me contente de lui dire :

— Mais, que ferais-je là-dedans ?

— Je m'occuperai de tout. Tu n'auras qu'à passer, un jour ou l'autre, quand ça te plaîrait. Tu peux te fier à moi. Je ne te volerai pas un centime.

— J'ai confiance en toi, mon petit, mais c'est impossible. Dans ma situation, si l'on venait à savoir, ça flanquerait tout par terre. Puis, tout mon argent est placé.

— Si tu m'achetais ça, je changerais de vie. Il n'y en aurait que pour toi. On s'amuse tant ensemble.

— Écoute-moi, mon petit, j'y songerai. Nous nous verrons plus tard. Je ne tiens pas à rencontrer l'autre. Tu comprends.

Elle émit un petit « oui » plaintif, elle se jeta dans mes bras et pleura un peu, puis elle se ressaisit.

— À plus tard, peut-être.

— C'est ça, à plus tard.

Je ne suis jamais retourné à l'Ambassade de Bourgogne. Dommage !

Le voyage du Père Laurendeau

Que le Père Laurendeau ait fait un assez long voyage en Europe ne présente, en soi, rien d'insolite. Il le méritait bien, le cher homme. Ce sont les circonstances de ce voyage qui sont dignes de mention.

Le Père Laurendeau, S.J., maintenant décédé, avait enseigné ce qu'on appelait alors les Éléments Latins, à mon ami Roger Maillet. Cet ami, également disparu, était non seulement un original, mais surtout un homme d'une générosité sans bornes.

À cette époque, il habitait Cannes et ne manquait jamais de me faire signe chaque fois qu'il venait à Paris.

Un jour, il me dit : « Je n'ai eu, dans toutes mes études, qu'un professeur qui fût un vrai maître, le Père Laurendeau. Il n'est jamais venu en Europe. J'ai une idée formidable pour le faire venir, mais j'ai besoin de ton secours. Je vais jouer la comédie de la conversion. »

Il m'explique alors ce qu'il attend de moi. Il s'agit d'écrire, dans mon meilleur latin, une lettre au Général des Jésuites, à Rome. Cette lettre, il la signera lui-même,

évidemment. Et c'est ici que commence le surréalisme de l'entreprise. Voici en gros la lettre qu'il me dicta en français et que je n'eus plus qu'à traduire. Il faut ajouter dès maintenant que Maillet, athée convaincu, n'avait nulle envie de se convertir et que, si je me mêlai à cette petite fumisterie, c'est que j'étais persuadé moi aussi qu'un esthète comme le Père Laurendeau ne pouvait mourir sans avoir vu Rome et Paris.

La lettre commençait ainsi : *Reverendissime Pater*, P.C. (Pax Christi). En effet, tout ancien élève des Jésuites qui se respecte doit mettre, en tête d'une lettre à un révérend père, ce sigle éminemment jésuistique. Quant au contenu de l'épître, je le résume ainsi. N'oublions pas que c'est Roger Maillet qui est censé écrire.

« Ayant mené une existence, disons assez fantaisiste, et m'étant éloigné à maintes reprises de la voie du salut, je sens le besoin, mon âge avançant, d'avoir auprès de moi pendant quelques mois une présence spirituelle qui m'aiderait à rentrer dans le droit chemin. Je suis une sorte de diable qui veut se faire ermite. Or, parmi mes anciens professeurs au collège Sainte-Marie de Montréal, il en est un en qui j'ai toujours eu une confiance absolue. C'est un homme de bon conseil et d'une haute valeur spirituelle. Par malheur, j'habite dorénavant à Cannes et je ne me sens pas disposé à rentrer au Canada de sitôt. Si la chose était possible, dans le respect des règles ecclésiastiques, bien entendu, je serais disposé à payer toutes ses dépenses de voyage et à le garder près de moi quelques temps. Je suis certain que sa présence me ferait beaucoup de bien.

Le Père Général des années 55 avait sans doute le sens de l'humour (surtout s'il avait pris des renseignements sur le repentir de Roger Maillet), toujours est-il qu'un beau jour, le Père Laurendeau, flanqué d'un Maillet

particulièrement réjoui, m'arriva comme une fleur à Paris.

Il rit de tout son cœur quand je lui fis lire le contenu de « notre » lettre. Il fut très reconnaissant à l'égard de son ancien élève ; mais je ne suis pas sûr, étant donné le tact qui était le sien, qu'il tenta de convertir celui qui demeura jusqu'à la fin l'enfant terrible du collège Sainte-Marie et du Québec d'alors.

En tout cas, cette anecdote illustre une fois de plus le bon cœur de mon ami Maillet, qui se serait senti malheureux de passer un jour sans faire plaisir à quelqu'un.

L'homme d'Auvelais — Mon vieux copain — Mon chien Blague

Il y a une bonne trentaine d'années, je reçus un jour la visite d'un ingénieur belge. Il venait me demander je ne sais trop quel conseil. Dès que j'aperçus cet homme, d'une bonne dizaine d'années plus jeune que moi, je ne pus m'empêcher de lui dire :

— Mais, ma parole, nous nous ressemblons comme des frères.

— En effet, c'est assez curieux, me répondit-il.

Après que nous eûmes réglé l'affaire qui l'amenait, je me permis de lui demander de quel endroit il était en Belgique. Quand il m'eut répondu qu'il était né à Auvelais, je me souvins tout à coup que mon père m'avait jadis parlé d'Auvelais comme d'une ville dont il gardait un souvenir particulier. En effet, il n'était revenu au Canada qu'un an, à peu près, après l'armistice, et avait fait partie des troupes d'occupation en Allemagne, d'où il avait aussi fait maintes excusions en Belgique.

Je ne pus m'empêcher de narrer ce souvenir à mon

interlocuteur, en lui disant que, quoi qu'il en soit, je ne voyais ni mon père ni sa mère déshonorés pour autant. Il ne pouvait évidemment avoir aucun souvenir personnel. Quant à moi, j'avais onze ou douze ans à l'époque où mon père se rendait à Auvelais.

Il était donc possible que nous fussions, en effet, demi-frères. De toutes manières, si cette ressemblance n'était due qu'au hasard, elle ne fut pas sans nous intriguer et nous amuser.

Il y a une vingtaine d'années, j'allai donner une conférence à Liège. Tout à coup, je sursaute. Nous étions en gare d'Auvelais. Je ressentis une singulière émotion.

J'en viens à mon vieux copain X. Depuis 1947, date à laquelle je l'ai connu, il continue d'exercer l'agréable métier de bouquiniste sur les quais... Je l'avais perdu de vue depuis une bonne quinzaine d'années lorsque, il y a un peu plus d'un an, j'eus l'idée de le revoir. En effet, quittant Vézelay où j'avais plus de cinq mille volumes, je ne pouvais placer tous ces bouquins dans mon appartement de Paris. Je lui en offris quelques caisses à des prix plus qu'amicaux et nous reprîmes contact. Depuis, nous nous voyons constamment.

Je connaissais vaguement son histoire ; mais c'est un homme d'une grande discrétion et nos rencontres d'autrefois n'avaient pas créé assez d'intimité pour qu'il en vînt à des confidences. J'appris donc récemment qu'il était bouquiniste depuis les années 35 environ ; mais qu'il avait auparavant liquidé une fort jolie fortune que lui avaient léguée ses parents. Il appartenait à cette catégorie, pratiquement inconnue en Amérique, de fils de famille dotés de rentes à leur majorité et qui pouvaient leur permettre de vivre oisifs, de jouir de la belle vie, pourvu qu'ils ne dilapidassent que le revenu sans toucher au capital.

Prodigue de nature, amoureux de la Côte d'Azur, il dépensa, au jeu, en particulier, tout son avoir en cinq ou six ans. Quand il n'eut plus rien, il rentra à Paris, où il fut même gardien de nuit pendant quelque temps. Un jour, comme il était fort instruit et grand amateur de livres, il trouva par hasard une personne, une dame âgée, je crois, qui lui céda son éventaire de livres d'occasion sur un des quais de la rive droite. Il avait trouvé sa vocation. Depuis, sans le moindre regret pour sa splendeur passée, il est devenu un sage, celui qui sait se contenter de peu. Il n'a pas de besoins. Comme moi, il est satisfait d'avoir tout juste ce qu'il faut pour vivre à son goût. La seule chose qui nous sépare, c'est qu'il avoue être paresseux, et que, pour ma part, j'ai conservé la manie du travail.

Quant à mon chien Blague, je l'eus à l'époque lointaine où j'avais une maison de campagne dans le Berry. C'était un corniaud bien entendu, un chien berger gris. J'avais assisté à sa naissance, et avais trouvé si mignonne cette petite boule grisonnante que je l'adoptai. Quand je le mis en pension à l'automne, chez le paysan qui me l'avait donné, il commençait tout juste à grandir, et me suivait partout. Il était fort mal dressé. Je lui passais toutes ses fantaisies.

L'été suivant, c'était une grosse bête. À ma grande surprise, il était enchaîné lorsque j'arrivai à la campagne. Monsieur avait pris l'habitude de courir après les poulets et autres bêtes des basses-cours. Ce qui m'étonna encore plus, c'est qu'il me reconnut sur-le-champ, me fit mille amitiés. Comme il me sautait au visage pour me lécher les oreilles, je sortis tout crotté de cette rencontre. La pauvre bête était aussi sale que les autres chiens de ce « lieu dit ».

Je le remis en liberté, promettant à mes voisins de le surveiller, et au besoin de payer les pots cassés. Dès que

je fus là, il continua à me suivre et oublia la volaille.

Malheureusement, cette campagne était trop lointaine. Je décidai de vendre la maison et de donner mon chien au forgeron du village. Finie pour lui la ripaille. En effet, chaque fois que des fruits nouveaux arrivaient à maturité, un de mes voisins — celui même auquel je vendis la maison — m'apportait d'énormes tartes. Comme nous n'étions que deux personnes chez moi, Blague, outre autre nourriture, se voyait confier la charge de déguster une bonne moitié des tartes aux cerises, aux prunes, aux abricots, etc.

Pauvre Blague, il avait mangé son pain blanc le premier ! *Requiescat in pace !*

Souvenirs de la mer

Je suis un fils de la mer. En effet, dans le Bas-Saint-Laurent, où j'ai passé les quatorze premières années de ma vie, le fleuve est une mer, avec ses odeurs de varech et son goût d'eau salée. Plus tard, à Trois-Rivières ou à Montréal, le même fleuve n'était plus pour moi qu'une sorte de grande rivière fort aimable, mais sans la sauvagerie et la fragrance des bords de la mer.

Si j'aime tant les bons romanciers de la mer, Loti, Farrère, voire Roger Vercel, c'est non seulement dû à ma passion de jeunesse pour les vastes espaces de mer salée, c'est aussi que j'ai beaucup voyagé sur mer. J'ai connu le Pacifique, l'Atlantique, la mer du Nord, la Baltique, la Méditerranée, la mer du Japon et quelques autres de moindre importance.

De tous mes voyages en mer, je crois que le plus impressionnant fut celui de Kobé à Portland (Oregon). Le Pacifique est plus imposant et plus austère que l'Atlantique. C'est peut-être aussi que, au cours de ce voya-

ge, nous passâmes plus de dix jours sans voir même une île. Puis, il y avait ce spectacle, toujours nouveau pour moi, des albatros qui traversaient l'océan à notre remorque. Ils dorment, paraît-il, sur les flots, ne pouvant se poser sur le navire à cause de l'envergure de leurs ailes. Il leur faut pour s'envoler une sorte de piste assez longue, un peu comme celle des avions. Le seul mauvais souvenir que je garde de ce voyage, c'est la cuisine américaine.

De mes nombreux voyages en Atlantique, je garde un excellent souvenir du *De Grasse*, vers les années 48, et surtout du *France*, en 66 et 68. Comme je ne suis pas très gourmand, ce n'est pas tant la cuisine — excellente — qui me séduisit que la sobre élégance du décor et la qualité de l'accueil des paquebots français.

Je connus aussi, au départ de New York, le *Rafaello*, navire italien fort confortable, sur lequel je fis une des plus belles croisières de mon existence. Escale à Madère, séjour à Palerme, puis à Naples, où je visitai Herculanum et Pompéi, et, évidemment, Capri. Retour vers Cannes après une brève escale à Gênes. Ce qui me gâta un peu le voyage qui dura quinze jours, ce fut la vulgarité de la majorité du personnel italien.

Mon plus long voyage en mer fut celui qui me conduisit de Marseille à Douala au Cameroun. Une vingtaine de jours en mer, mais avec de multiples escales : celles de Casablanca, de Dakar et d'Abidjan furent les plus agréables. L'aller s'accomplit sur le *Banfora* et le retour sur le *Foch*. Ambiance particulièrement amicale. Je passai une grande partie de mon temps en compagnie du capitaine et des commissaires. Puis, par des nuits claires, j'aperçus pour la première fois dans le ciel, après l'équateur, la fameuse constellation de la Croix du Sud. Comme nous voguions assez près des côtes, on n'éprou-

vait pas la même impression de solitude absolue que dans le Pacifique.

Je voyageai sur des bateaux grecs, en Adriatique et à travers les îles, jusqu'en Crète. Ces navires, qui sont des sortes d'omnibus, transportaient les plus invraisemblables passagers que j'aie connus. De vieilles femmes, en compagnie de deux ou trois poules, etc... Sur l'*Angelica* en particulier, où il y avait quatre classes et des troupeaux de moutons à fond de cale, j'eus la surprise de découvrir dans le salon, une sorte de carte géographique murale qui représentait l'Alaska. En effet, ce vieux rafiot était un ancien navire américain qui reliait autrefois Portland ou Seattle à cet État nordique des U.S.A.

La ligne allemande de l'Atlantique n'était pas tellement attrayante, même sur le *Bismarck*, un robuste et confortable navire. Quant à la ligne hollandaise, la première ligne transatlantique que je connus, en 1947, elle s'est bien améliorée depuis le vieux *Veendam* (1947) jusqu'au *Maasdam*, une vingtaine d'années plus tard. Pour les gourmands, c'est la seconde ligne « culinaire », après la ligne française.

J'ai voyagé sur trois bateaux russes, l'un en mer Baltique, le second en mer du Japon, le troisième de Montréal au Havre. Une constante : nourriture aussi mauvaise que sur mon cargo américain. D'autre part, une certaine monotonie et une absence fréquente de gentillesse dans le personnel tant navigant qu'hôtelier.

Enfin, j'ai fait quelques voyages sur la Cunard. Le *Queen Mary* était un fort beau et rapide navire. Je crois que c'est en 49 qu'à son bord je vécus la tempête la plus importante que j'aie jamais connue. Il y eut une dizaine de jambes cassées, et moi, qui tiens la mer comme un gabier, je faillis avoir le mal de mer.

Ce que j'aime sur mer, c'est d'abord son silence sonore, son mystère, son immensité mouvante. Que d'heures

j'ai passées à la regarder, tout simplement. Puis, quelle matière noble que l'eau de mer, quel véhicule souple que le paquebot. Rien de la rigidité ou de la froideur du train ou de l'avion.

Un autre souvenir marin, d'Atlantique sud surtout, les bonds de requins et des poissons volants tout autour du navire.

J'espère bien ne pas avoir dit un adieu définitif à la mer, que j'ai aussi, bien souvent, retrouvée au cours de nombreuses villégiatures sur ses bords.

Lectures de jadis et de naguère

J'ai toujours été un grand liseur de romans ; c'est peut-être pourquoi je n'ai jamais écrit moi-même un véritable roman. Autant j'aimais autrefois décrire dans un poème, autant faire des descriptions de lieux et même de personnages, dans un roman, me paraît fastidieux. C'est donc pourquoi je n'ai guère écrit que de longues nouvelles ou d'assez courtes narrations reliées souvent entre elles. J'avoue que, même dans Balzac, jadis et naguère, je sautais maints paragraphes descriptifs. Je fus toujours passionné par l'intrigue. C'est pourquoi je me plais à évoquer aujourd'hui deux romanciers qui ont enchanté ma jeunesse, et dont je relis, voire je lis pour la première fois, toujours avec le même plaisir, les œuvres romanesques. Il s'agit de Pierre Loti et de Pierre Benoît.

L'idée de ce topo me vient au moment où je retrouve dans ma bibliothèque un exemplaire « fatigué » de *l'Atlantide*, que je viens de commencer à relire. Je ne me souviens que vaguement de l'intrigue de ce livre, que j'ai lu il y a au moins cinquante ans.

Pourtant, ces deux écrivains, injustement négligés aujourd'hui, ont fait beaucoup plus que d'écrire des

romans d'aventure. Dans presque tous leurs ouvrages on sent l'authenticité d'une connaissance parfaite des lieux, sobrement décrits, et aussi des réminiscences historiques où une vaste érudition s'affirme.

Ces romanciers du début du siècle étaient des gens d'une vaste culture historique et géographique. Parmi eux, il faudrait citer Claude Farrère qui a aussi écrit, parfois en collaboration avec Benoît, certains ouvrages de qualité. Qu'on songe par exemple à son admirable *la Onzième heure* !

Le Japon, que je connais un peu, a été admirablement évoqué dans certains ouvrages de Loti. Quant à la Turquie, au Liban et au territoire d'Aden, et à bien d'autres pays exotiques, avec quel bonheur ne les a-t-il suscités à travers d'ingénieuses et intéressantes intrigues ! Et que dire de ses études des marins tant civils que militaires ! Peu d'écrivains ont senti la mer avec une telle intensité.

Quant à Pierre Benoît, il a situé la plupart de ses ouvrages dans un contexte semi-historique, semi-romanesque. De l'Irlande de *la Chaussée des Géants*, à Salt Lake City du *Lac Salé*, en passant par *le Puits de Jacob* des débuts d'Israël, il a su intégrer dans un contexte d'histoire et de géographie authentiques d'admirables et souvent tragiques aventures d'amour.

Dans ce domaine, Loti, Benoît, Farrère et quelques autres de la même époque ont été les continuateurs du Hugo des grands romans et de l'extraordinaire érudit que fut Balzac

Combien pâles, à côté des admirables conteurs des années 1910 à 1940 — je n'oublie pas Jules Romains — combien falots les Butor, les Robbe-Grillet, voire les Drouon et les Troyat !

Si je m'enthousiasme pour les romanciers de cette époque, surtout pour ceux que je viens de citer, ce n'est

pas pour me révéler *laudator temporis acti*, c'est parce qu'ils sont toujours vivants et actuels, tandis que bien des gens, qu'on a montés en épingle vers 1960, sont déjà démodés. Ils sont morts avant d'être nés. Une fois de plus, je suis fier d'aller à contre-courant. La plupart des écrivains auxquels je viens de faire allusion sont aussi d'excellents stylistes à la langue souple et simple. Je termine en donnant au passage un coup de chapeau à l'excellent Georges Duhamel. Voilà des auteurs qui ont enchanté ma jeunesse et que j'aime toujours !

Les cafés de Paris

Je suis loin d'être un pilier de café. Ne s'y retrouvent guère que des gens qui ne savent pas s'occuper, qui s'ennuient ou qui cherchent vaguement l'aventure. Comme je demeure tout près d'une place où il y a plusieurs grands cafés, j'ai souvent l'occasion, au cours de mes nombreuses promenades, de remarquer les habitués de l'apéritif du midi et de celui du soir. Puis, en allant acheter mon tabac, je tends volontiers l'oreille aux propos des buveurs qui se tiennent au bar. Presque toujours les mêmes types d'hommes — peu de femmes — commentent l'actualité surtout sportive ou politique. Bon nombre de ces Parisiens moyens se croient de grands sportifs parce qu'ils jouent le dimanche au tiercé (des courses) ou vont de temps à autre à une partie de football. Quant à eux, ils marchent le moins possible et se gardent bien de pratiquer un sport. Leurs propos en matière de sport, et quels propos la plupart du temps ! sont souvent d'une niaiserie et d'une incrédibilité totales. La plupart prétendent avoir des « tuyaux » infaillibles, de la part d'entraîneurs ou de jockeys qu'ils n'ont jamais rencontrés. Cela pour les courses. En matière de football

ou de cyclisme, ils ont également des opinions bien arrêtées et fortement affirmées. Mais le plus beau, c'est la politique. Il y a toujours des attaquants et des défenseurs du gouvernement en place. À les entendre, on croirait qu'ils sont dans les secrets du Premier ministre ou du chef de l'opposition de gauche. Ceci pour la politique nationale. Quant à l'internationale, on entend également des âneries de grand style. Contrairement aux Canadiens, qui vont à la taverne pour boire le plus possible et parler le moins possible, nos Parisiens moyens (petits employés, instituteurs, ouvriers plus ou moins spécialistes) boivent sans doute, mais ils vont surtout au café pour « déconner ». Qu'on excuse ce terme d'argot, mais ce mot décrit fort bien la chose.

Le nombre de généralisations hâtives, de fausses vérités qu'on peut entendre dans ces colloques dépasse l'imagination : « Tous les Grecs sont homosexuels, tous les Juifs sont riches, tous les Italiens sont voleurs », etc. J'en passe, et des meilleures.

De six heures à huit heures, dans les « bistrots » de mon quartier, comme dans ceux de tous les arrondissements de Paris, les mêmes hommes se racontent à peu près les mêmes histoires, entament les mêmes discussions. C'est une habitude prise que d'aller bavarder autour d'un verre, avant le repas du soir en particulier. Cette manie a pour cause le désœuvrement. Comme à Paris il y a quantité de célibataires et des milliers de divorcés, ces gens-là ont besoin de compagnie avant de rentrer dans une solitude qu'ils ne savent pas meubler.

Jusqu'ici, il s'agit surtout des piliers de bistrots qui consomment debout au bar. Les autres catégories sont assez différentes. Chaque fois que je passe devant certains cafés, je remarque, toujours à la même heure, c'est-à-dire de trois heures à cinq heures, des hommes et des femmes, seuls ou accompagnés, et en général d'un cer-

tain âge. Ces désœuvrés s'ennuient chez eux et cherchent de la compagnie, même muette, mais ne demandent pas mieux, assez souvent, qu'on entre en relations avec eux ou elles. Chez les assis, en effet, il y a autant de femmes que d'hommes. Il en est certes qui sont à la recherche de l'âme sœur.

Les plus curieux des assis sont les vieux couples, qui abondent dans mon quartier. Ils se disputent même au café, ou bien ils se taisent pratiquement pendant une heure ou deux devant une tasse de café ou thé. Ils se détestent cordialement la plupart du temps. Peut-être viennent-ils au café parce que, dans leur appartement, ils craignent d'en venir aux mains.

Vive les bistrots de Paris !

Mes voitures et autres folies

Je n'ai jamais pu apprendre à conduire une automobile, et pourtant, j'en ai eu deux.

Ma première acquisition doit dater des années 44 ou 45. J'étais allé passer quelques semaines tout près de La Malbaie, dans un petit village dont j'oublie le nom, mais qui vient de me revenir : Cap à l'Aigle.

Je rentrais à Montréal en compagnie de mon ami l'architecte Parent. Un bonhomme du pays nous avait conduits avec ce qui avait été une Packard, mais qui n'était plus qu'un vieux tacot. Le bonhomme en question faisait, à l'occasion, du taxi. Je ne sais quel diable me poussant, je dis soudain au chauffeur que sa voiture, quoique ancienne, avait encore beaucoup d'allure.

— Voulez-vous l'acheter ? me dit-il.

— Pourquoi pas ? m'écriai-je.

Or, je ne savais pas conduire, et n'avais absolument

pas besoin d'une voiture. Comme le brave homme ne me la vendait que $200, et que, par malheur, j'avais mon carnet de chèques sur moi, j'eus l'insigne imprudence de faire la bêtise de l'acheter.

Tout ce que me demanda le vendeur, ce fut de retourner chez lui y porter des outils, qu'il me montra, et dont il avait besoin. J'y consentis, et lui promis de lui remettre le chèque à son retour. Il faut dire que le tacot nous avait amenés de Cap à l'Aigle jusqu'au navire le *Richelieu* qui nous attendait à La Malbaie, et qui ne partait que dans une heure ou deux pour Montréal.

Comme il fallait s'y attendre, le vieux paysan, improvisé chauffeur de taxi, revint assez tôt pour que je puisse faire monter ma nouvelle acquisition sur le navire.

Tout semblait normal. L'ami Parent avait examiné, avant le départ du vieux, les pneus et le reste du tacot. Tout semblait en bon état.

La surprise nous vint à l'arrivée à Montréal. Parent m'avait promis de m'amener chez moi avec ma nouvelle acquisition, et de prendre un taxi pour rentrer chez lui. Nous n'allâmes pas si loin. Dès que nous nous approchâmes du véhicule, au moment du débarquement, nous découvrîmes que deux des pneus étaient complètement dégonflés, et par suite crevés. Nous ne pûmes que nous traîner jusque chez un garagiste tout près du port, que je connaissais un peu, et qui m'offrit, par bonheur, $200 pour la voiture, qu'il se chargeait de retaper, de garnir de pneus nouveaux, et de revendre à son profit une centaine de dollars de plus. Le vieux filou de Cap à l'Aigle avait tout simplement été chez lui pour remplacer les bons pneus par des pneumatiques usés qui pouvaient faire illusion pendant quelques heures. Je ne gardai donc ma première voiture que l'espace d'une journée.

Ma seconde acquisition de voiture ne fut pas moins excentrique que la première. Cette fois, il s'agissaitd'une

superbe Plymouth, en plein état de marche, que j'avais acquise à Paris, vers les années 55, dans des circonstances également baroques. Un professeur américain de mes amis — il était d'ailleurs d'origine canadienne — avait acquis cette voiture à très bon prix à Paris, où il était en stage de perfectionnement. Au moment de partir, il s'aperçut qu'il avait acheté des volumes pour l'équivalent de $200 (décidément, ce montant est mon maximum pour les voitures !), mais qu'il n'avait plus un sou pour les payer. Il m'offrait la voiture si je payais la note.

C'était une affaire ; et, ô bonheur ! j'avais à cette époque un chauffeur tout trouvé : le fils d'une amie à moi qui était encore étudiant et conduisait admirablement. Je fis donc un jour une entrée triomphale à Vézelay dans cette énorme voiture. À partir de ce jour, on me prit longtemps pour un milliardaire. Inutile de dire que je n'étais pas au volant. Deux ans plus tard, à la suite du départ de mon chauffeur pour le service militaire, je tentai d'apprendre à conduire. Rien n'y fit. Je fus « recalé » trois fois à l'examen du permis, et je donnai l'infernale voiture, qui me ruinait en essence et en assurances, à un jeune professeur de mes amis, qui finit par la vendre à la « casse » pour l'équivalent d'une centaine de dollars. Tout fut bien qui finit bien.

Ne parlons pas de la troisième voiture que je faillis avoir gratuitement ou presque. Mon excellent ami, feu le comte Charles du Rivau, possédait une superbe Delahaye qu'il utilisait de préférence en joyeuse compagnie. Je ne suis même pas sûr que sa femme connût l'existence de cette somptueuse décapotable. Toujours est-il que, se sentant déjà malade, il voulut se « ranger des voitures », et me l'offrit un jour pour un prix dérisoire. Une voiture de ce genre avait coûté à l'époque,

c'est-à-dire il y a près de vingt ans, l'équivalent de $15,000.

Cette fois, malgré la générosité du donateur, je refusai sans regret. J'avais peut-être, hélas ! perdu quelque peu le goût des fantaisies coûteuses.

Puisque j'en suis au chapitre des folies, songez qu'à une certaine époque, où j'avais quelque argent, je faillis acheter à Cambremert, en Normandie, le château de Crèvecœur. Il m'eût été assez agréable de me faire appeler Hertel de Crèvecœur. Étant donné que je n'ai toujours eu qu'un succès, disons moyen, avec les femmes, c'eût été une compensation, voire une consolation toute donjuanesque.

Je fus donc assez fou, à l'époque de la fin du deuxième âge, et j'avoue que, même dans les débuts du troisième âge, je commis encore quelques folies de haut vol que je ne raconterai peut-être jamais.

Au temps où j'étais châtelain

Vers la fin du deuxième âge, et jusqu'à un troisième âge bien affirmé, je fus, en effet, presque châtelain. J'eus, en location, pendant plus de quinze ans, deux vieilles et nobles demeures qui communiquaient par les jardins. C'était toujours à Vézelay, ce haut lieu de l'esprit. Ma capacité de réception allait, à une certaine époque, quand j'avais les deux maisons, d'une quinzaine de personnes à la fois.

J'y reçus certains hôtes assez illustres, tels mon cher ami Louis Rougier, pour la France, et Pierre Trudeau, pour le Canada. Léo Ayotte, ce peintre admirable et méconnu de la jeunesse actuelle, y séjourna plusieurs mois avec moi. Toutefois, mes hôtes étaient, pour la plupart du temps, des jeunes, surtout des étudiants.

Non seulement il y eut beaucoup de Français et de Canadiens, des deux langues, mais j'y accueillis des Suisses, des Belges, des Italiens, un Yougoslave, un Australien, voire un Japonais, etc.

La table était bonne, parce que ce n'était jamais moi qui faisais la cuisine, mais les femmes ou les amies de mes invités. Ma cave était réputée, et j'avoue qu'elle me coûta assez cher ; la plupart de mes amis savaient user modérément, mais abondamment, du jus de la vigne. Je faisais venir de Lézignan, en fûts, mon *Corbières*, que j'embouteillais moi-même, avec l'aide des copains et parfois des copines.

J'étais donc devenu cette sorte de châtelain sans fortune qui, parfois, passait des semaines entières à la campagne. Peu à peu, je me contentai des fins de semaine, pour m'apercevoir, un jour, que je n'avais plus ni les moyens ni le goût de tenir table et chambres ouvertes, pour tous les amis ou soi-disant amis.

À l'époque de ma plus grande splendeur de châtelain improvisé, vers les années 60, il y eut vraiment une animation presque constante, qui s'accompagna de discussions épiques *de omni re scibili*. Une renaissance non négligeable s'affirma aussi après mon retour de Kingston et à la suite de mes derniers voyages au Canada. À partir de 71, ce fut la décadence.

La plupart de mes commensaux d'autrefois, mariés, ou devenus riches, avaient leur propre campagne, et la vie cessa peu à peu de s'animer dans les vieux murs. Elle sombra presque complètement lorsque l'une des deux maisons, la plus grande, fut vendue. Ma marge d'hospitalité se restreignit, et je perdis peu à peu la foi en cet accueil bénévole de nombreux visiteurs qui, à la longue, se révélèrent loin d'être les amis fidèles que ma naïveté coutumière avait considérés comme tels.

Puis ma santé chancela. J'attrapai un coup de vieux, comme on dit vulgairement, mais justement.

Je ne me sentis plus du tout la vocation, ni de mécène, ni d'hôte infatigable. Comme je n'ai jamais été attaché aux choses, la perte de ma campagne me laisse non seulement parfaitement indifférent, mais, j'ose le dire, soulagé. J'ai bazardé à vil prix maintes œuvres d'art, des centaines de volumes, et de fort beaux meubles rustiques. Je n'ai plus rien à moi, hors de mon studio de Paris, où j'ai gardé certains ouvrages qui me sont chers, et bon nombre, qui ne m'intéressent pas, ont une grande valeur, mais sont invendables.

Malgré ce sec récit, à la Stendhal, si l'on veut, je n'oublie nullement les mille et une flambées de chaleur humaine que m'octroya ma vie de campagnard occasionnel. J'y connus deux ou trois amours que je crus valables, beaucoup d'amitiés, dont quelques-unes sont certaines. Dans mes vastes pièces, nous organisions maints jeux et divertissements, voire des tournois amicaux de ping-pong. Il y eut des concerts et des séances de chants et de danses. Comme L.F. Céline, j'avoue avoir toujours eu un faible pour les danseuses.

Puis, j'avais un petit jardin, un « jardin de curé », que j'entretenais de mon mieux. Les glycines me parfumaient en mai, et les lys en juin. J'avais des roses toute l'année. J'aimais mes plantes, comme on aime des êtres humains. Mes fleurs en allées, voilà mon seul regret !

Des centaines d'amis que j'ai reçus, bien peu se sont dérangés pour me rendre visite lors d'une récente et pénible hospitalisation d'un mois. J'ai senti que je n'étais plus nécessaire à grand monde, et que je ne retrouvais de la reconnaissance que chez quelques-uns. J'écris cela sans amertume. En effet, si j'ai conservé mon dynamisme de surface, on sent, sans doute, que mon enthousiasme de fond est émoussé. Il faudrait ne jamais vieillir.

Pourtant, malgré une mauvaise santé singulière et inexpliquée, je ne me sens ni vieux ni, à proprement parler, malade. Je suis dévoré par une fatigue indescriptible qui s'épanouit parfois en angoisses étranges localisées dans le ventre. Je crois que je finirai par « crever par le milieu du ventre », comme le veut le *Martyrologe* romain en ce qui concerne ceux qu'on appelle les apostats.

Si je refuse d'être un vieil homme, je ne peux plus m'offrir les mêmes joies que celles de jadis, celles du temps où, châtelain bénévole, j'étais sans cesse entouré de nombre de jeunes gens et de jeunes filles, qui hélas ! sont en train de vieillir à leur tour. La plupart d'entre eux vieillissent plus vite que je ne vieillis moi-même. Tant que je garderai une certaine clarté de regard sur les choses et les êtres, je me sentirai encore un peu le même que celui qui a reçu maintes confidences et présidé à de si nombreux beaux rêves, tant dans un passé lointain que dans la période relativement récente où je recevais sous mon toit des centaines de visiteurs chaque année.

Si je ne regrette rien, je garde un souvenir ému et de ma maison, et de mes hôtes, même de ceux qui me négligent désormais, un peu parce que j'ai pris de l'âge, et peut-être aussi parce je suis à peu près ruiné. Je n'ai jamais été riche, mais, au temps de ma vie de châtelain occasionnel, on me croyait bien pourvu de munitions, alors que je brûlais mes dernières cartouches.

Mon ami le sorcier

J'ai, depuis une bonne quinzaine d'années, un ami qui est sorcier. Toutefois, la sorcellerie n'est pas sa seule occupation, et il exerce un métier honorable. Comme il appartient un peu au milieu de la radiesthésie et qu'il connaît bon nombre de voyantes plus ou moins extralucides, on lui adresse souvent des cas désespérés.

La première fois que je le pris en flagrant délit de sorcellerie — ce que je soupçonnais un peu sans trop y croire — me concerne directement. Un jour, à l'époque désastreuse et amusante de ma vie où je fus éditeur et directeur de revues, je me vis obligé, pour équilibrer une fin de mois particulièrement désastreuse, de vendre la dernière gouache de Fernand Léger qui me restait. Je m'en fus dans une galerie dont je connaissais vaguement la propriétaire et, lui apportant l'objet, je lui demandai la somme fort raisonnable, de 6 000 frs. Elle accepta, mais n'ayant pas son chéquier sous la main, elle me promit de me mettre le chèque à la poste le soir même. Le lendemain matin, je reçus en effet un chèque; mais il était de 5 000 frs. N'ayant pas de recours immédiat contre elle et sachant, comme elle me l'avait dit, qu'elle partait pour un voyage d'un mois le soir même, j'encaissai le chèque, dont j'avais un besoin urgent. Il était d'ailleurs valable et je rencontrai mon échéance. Entretemps, j'allai, rongeant mon frein, rendre une visite de pure amitié à mon copain, et, au cours de la conversation, je lui mentionnai l'escroquerie dont je venais d'être victime. Il me questionna alors sur la bonne femme, me demanda son nom et son adresse, etc. Je ne me doutais de rien, et j'écrivis au mari de la voleuse une lettre sans aménité. Il me répondit n'être au courant de rien. Comme il s'agissait d'une homme réputé intègre, je le crus volontiers, et j'attendis le retour de sa femme. Par malheur, tout s'étais passé sans témoins, et je savais que je n'avais aucune chance de récupérer mes mille francs. Le délai d'un mois écoulé, je me présentai à la galerie, sise dans une petite rue du V^{e} arrondissement et j'aperçus avec stupeur une affiche ainsi conçue : *Fermé pour cause de maladie.* Je me précipitai chez mon sorcier et lui demandai s'il avait fait quelque chose à ce sujet. Il me répondit énigmatiquement:

— Je n'aime pas qu'on fasse des vacheries à mes amis.

Toujours est-il que la galerie changea de mains et que je n'entendis plus parler de la garce qui m'avait volé. Que s'était-il passé ? Je ne l'ai jamais su, et je n'ai jamais voulu le savoir. Je finis par comprendre qu'elle s'était retirée de la circulation à la suite d'une sorte de paralysie assez bénigne.

À partir de ce jour, je me gardai bien de raconter mes malheurs à mon jeteur de sorts. Ce n'est que beaucoup plus tard, et cette affaire apparemment oubliée, qu'il me raconta certains de ses exploits. Dois-je n'y voir que de la magie blanche ? Il l'utilise souvent ; mais certains faits qu'il me narra me firent penser à de la véritable magie noire. J'en cite quelques-uns, au hasard.

Commençons par le magie blanche, c'est-à-dire par des trucs qui relèvent de la prestidigitation ou de l'imagination. Un jour, la femme d'un homme d'affaires important vient lui annoncer qu'elle a envie de se suicider, son mari l'ayant abandonnée, elle et ses enfants, sans le sou, pour aller vivre avec une fille spécialisée dans la conquête des amateurs d'avions. Cet homme important ignorait toutefois que sa belle avait couché avec tous les aviateurs de l'aérodrome où se trouvait son avion personnel. Mon sorcier eut tôt fait d'écrire une chansonnette assez grivoise qu'il adressa à plus de mille personnes de la ville où vivait le monsieur, en indiquant clairement les noms de tous ceux qui avaient joui des faveurs de l'amatrice d'aviateurs. Le mari et la femme finirent par avoir connaissance du petit pamphlet, et se réconcilièrent sans mot dire.

Il y eut aussi le coup des hémorroïdes. Une femme abandonnée vint se plaindre au mage de son infortune. Il chercha au pendule si, par hasard, le fugitif souffrait de quelque infirmité. Il découvrit que c'était des hémor-

roïdes, et eut tôt fait d'en avertir la femme, qui le savait, mais qui fut étonnée de tant de science infuse. Sur ce, il écrivit une lettre anonyme à tous les membres du bureau de monsieur, les avertissant que celui-ci souffrait d'une tumeur maligne au rectum, qui était, à n'en pas douter, un cancer, et qu'il fallait éviter même de lui donner la main, par crainte de contagion. L'homme ne fut pas peu surpris de voir tout le personnel qu'il dirigeait s'éloigner de lui. Enfin, un jour, sa jeune secrétaire, qui était aussi sa maîtresse, apprit « l'affreuse » nouvelle, et se refusa à toute intimité. Il revint donc tout simplement à sa femme.

Mais voici que nous allons dans le domaine de la magie noire.

Une dame âgée, propriétaire d'un immeuble, avait parmi ses locataires un policier qui ne cessait de l'insulter et de lui causer les pires ennuis. On l'adressa à mon sorcier. Cette fois, il utilisa les procédés de magie noire encore en faveur dans certains pays d'Afrique et d'Amérique du Sud, tout particulièrement au Brésil. Il fabriqua une sorte de poupée représentant le policier malfaisant, et demanda à la dame de se concentrer et de frapper très fort la poupée au ventre. La stupéfaction de la bonne dame ne fut pas ordinaire lorsqu'elle aperçut, en rentrant chez elle, un car de police-secours devant la maison. On transportait d'urgence, pour une crise d'appendicite aiguë, le malheureux gardien de la paix, qui avait ressenti les premières douleurs juste au moment de l'incantation.

Enfin, l'histoire de la hache est la plus belle de toutes. Même scénario. Une dame trompée par son mari arrive chez mon sorcier avec un revolver, déclarant qu'elle va tuer son conjoint. Mon ami parvient à lui dérober l'arme chargée, et lui propose, pour la calmer, de donner de grands coups de hache sur la tête d'une poupée évo-

quant l'infidèle. Elle repart calmée, satisfaite de cette petite vengeance, que mon ami croyait inoffensive. En entrant chez elle, elle découvre le mari la tête bandée et tout sanguignolant, juste à l'endroit où elle avait joué de la hache. Le pauvre bonhomme était allé chercher une bouteille de vin dans sa cave, s'était relevé trop vite dans un escalier assez bas, et s'était proprement assommé, sans gravité d'ailleurs, juste à l'endroit du crâne visé, et au moment même de l'incantation maléfique. La suite de l'histoire ne me permet pas d'affirmer qu'il fut fidèle, après sa blessure, à ses devoirs conjugaux. Que l'on pense ce qu'on voudra de tout cela ! Je me suis contenté de narrer des faits. Je me suis laissé dire que des phénomènes de ce genre sont souvent remarqués à la suite d'interventions de sorciers du Cameroun et du Tchad.

Anatole France et moi

Qu'on ne s'inquiète pas, je ne songe nullement à établir un parallèle entre ce grand écrivain et moi. Je commence par affirmer que la sorte de purgatoire dans lequel il est confiné maintenant ne saurait durer.

Mon propos se résumera en deux anecdotes dont la première me semble aberrante, celle qui concerne Anatole France, et dont la seconde, qui me concerne, m'a un peu surpris sur le moment, mais bien amusé par la suite.

Il existe sur une chaîne de radio en France un jeu qui s'appelle le *Jeu des Mille Francs*. C'est un exercice de devinettes, qui comporte des questions d'érudition littéraire, artistique, etc. Il y a deux concurrents, et un animateur les questionne à tour de rôle. Si le premier, le capitaine, n'a pas répondu aux six premières questions, le renfort vient à son tour. Quand on a répondu aux six

questions, on peut tenter le banco, c'est-à-dire jouer pour mille francs, voire trois mille francs quand on se rend au super-banco.

Or un jour, le capitaine était une jeune femme qui déclina comme profession celle de professeur de lettres dites modernes.

L'animateur lui demande :

— Quel est l'auteur du *Lys Rouge* ?

— Je ne sais pas, dit-elle.

Jusqu'ici, rien de bien grave. Un professeur de lettres n'est pas obligé de connaître tous les titres d'un auteur. Là où ce devint stupéfiant, c'est lorsque Lucien Jeunesse, l'animateur, lui dit :

— Voyons, Madame, c'est Anatole France.

— Je ne connais pas d'écrivain de ce nom, répondit-elle.

Je me demande quelles lettres avait étudiées ce professeur. C'était peut-être une spécialiste de la linguistique. Voilà où conduit une spécialisation prématurée et aussi l'absence de lecture chez cette brave fille et chez ceux et celles qui lui ressemblent.

Mon anecdote, celle qui me concerne, ne manque pas non plus de sel. Un jour, je suis à une réception à Paris, à la Délégation du Québec. J'aperçois dans un coin un jeune couple qui m'a l'air d'être nouvellement arrivé en France et ne semble connaître personne. Je m'approche d'eux, les voyant dépaysés et intimidés.

— Vous êtes Canadiens ?

— Pardon, Québécois, me répondent-ils.

— Moi aussi, je suis du Québec. Je m'appelle François Hertel et je vis en France depuis vingt-cinq ans.

— Serait-il indiscret de vous demander ce que vous faites comme métier ?

J'ai failli leur répondre que j'étais coiffeur ou expert comptable. Je leur dis quand même qu'ancien professeur au Canada, j'étais surtout connu comme écrivain. Ils n'avaient jamais entendu parler de moi. Ce n'est pas grave ; mais, ce qui me paraît l'être, c'est qu'ils étaient deux étudiants en « lettres » à l'Université de Montréal, et venaient à Paris pour se perfectionner en littérature.

Pour me « consoler », j'entendis avec stupéfaction, quelques semaines plus tard, dans ce même *Jeu des Mille Francs*, un candidat de Nice, s'il vous plaît, me faire l'honneur de me nommer. On lui demandait sous quel pseudonyme Louis Hertzog avait publié son œuvre ? Et il s'écria : François Hertel. Ma surprise fut plus grande encore lorsque Lucien Jeunesse rétorqua à son tour :

— Hertel est un écrivain que je connais, mais il s'agit dans ce cas d'André Maurois.

Nul n'est prophète en son pays !

Une fois de plus, je voudrais terminer ce petit texte en « moralisateur ». Cette lacune en ce qui concerne Anatole France chez le jeune professeur français provenait sans doute de ce que cette jeune femme avait fréquenté une université communisante, où tous les écrivains dits bourgeois — sauf certains classiques — ne sont même pas mentionnés. Ceci me rappelle d'ailleurs une anthologie composée par un hurluberlu devenu académicien, si je ne m'abuse, où ne figurait pas Victor Hugo.

Enfin, que de lacunes j'ai constatées chez de nombreux jeunes universitaires canadiens en ce qui concerne des auteurs de premier plan. La spécialisation précoce et arbitraire tue la culture générale.

Pour être méchant, j'oserai écrire que la fameuse linguistique, en dépoétisant et en mécanisant le langage, tue le goût de la lecture et favorise en somme l'inculture.

Les étudiants cessent d'être des amateurs d'art pour devenir des techniciens de la langue apauvrie.

Enrager d'avoir raison

Même à mon âge, où l'on devrait normalement être revenu de tout, et admettre que l'ignorance et la bêtise sont le lot de bien des humains, même à cet âge avancé, il m'arrive encore d'enrager devant la sottise. Lorsque j'entends des idiots tenir des propos de fous, je ne puis m'empêcher d'essayer de les sauver de l'ignorance. Malgré moi, et sachant que c'est presque toujours inutile, je sens le besoin de faire des mises au point. La plupart des gens, en effet, se prononcent sur des questions dont ils ne connaissent pas le *status questionis*. D'ailleurs, si j'enrage d'avoir raison, ce n'est nullement dans mon intérêt propre, mais, par une déformation de professeur, dans l'intérêt de ceux qui seraient enrichis du fait qu'ils sauraient de quoi ils parlent.

Prenons quelques exemples. J'entendais récemment une bonne femme forte en gueule décrire à ma petite concierge le « paradis rouge » où un cousin à elle, membre du P.C. français, était allé.

— Quelle liberté, quelle gaieté, quelle égalité ! s'écriait la dame en question.

Or j'ai visité assez longuement, en 70, l'U.R.S.S., et j'y ai constaté l'absence absolue de liberté d'expression, même entre amis intimes ; j'y ai remarqué l'inégalité sociale la plus flagrante de tous les pays que j'ai visités. Les deux cents familles des dirigeants communistes vivent plus largement que la plupart de nos P.D.G. et n'ont nuls rapports avec le peuple. Celui-ci ne les approche jamais. J'ai essayé moi-même, en compagnie de quelques étudiants russes, de m'approcher de M. Brej-

nev, au Kremlin. La police nous a repoussés sans aménité. Quant à la gaieté des Léningradiens et des Moscovites, elle est plutôt morne ! Il reste au charmant et bon peuple russe la fraternité dans le silence et le malheur d'une existence terne.

Un des sujets sur lesquels on entend les choses les plus aberrantes et où je m'efforce de faire des mises au point est celui de la religion. Des amis à moi, d'une certaine culture, me soutenaient mordicus que les papes ont toujours été des aristocrates. J'ai eu beau leur citer Sixte Quint, ex-gardeur de cochons, Pie X et Jean XXIII de très modeste extraction, ils ne furent guère convaincus et m'affirmèrent qu'en tout cas un pape était nécessairement un ambitieux. Ils s'imaginaient qu'on se présente à la papauté comme à la présidence de la République. Ni Jean XXIII, ni Pie X, pour ne parler que de papes récents, n'eurent jamais la moindre ambition de ce genre. « Un pape est nécessairement un politicien », m'affirma-t-on. Or, si la plupart des papes furent, en effet, des politiciens habiles, il exista des saints hommes qui n'entendirent rien à la politique et furent prudemment tenus — par certains cardinaux — en marge de toutes les intrigues de la cour romaine. On croyait aussi que les papes étaient nécessairement des cardinaux et que le cardinalat, simple titre honorifique, était une sorte de sacrement. S'il est vrai, depuis une centaine d'années, par une coutune établie et non par une loi, que le pape est choisi parmi les cardinaux, il en fut bien autrement jadis. Enfin on m'assura que tous les ecclésiastiques haut placés étaient nécessairement des faussaires et ne croyaient pas à ce qu'ils enseignaient. Ici, la confusion était entre haut placés et hautement instruits. Pour ces derniers (genre Daniélou), il faut admettre que je ne suis pas loin d'être d'accord avec mes anticléricaux de contestataires. Quant aux autres, aux ecclésiastiques peu

instruits, on peut les accuser de naïveté, mais pas de mauvaise foi. Ils y croient mordicus. Puis il y a chez eux des saints authentiques.

Une autre de mes « souffrances », un autre cas où j'enrage d'avoir raison concerne certains écrivains. La mode est à Stendhal, Proust, Kafka, Brecht, Vian, etc. Par suite, on déclare que Balzac est ennuyeux et démodé mais on avoue n'avoir lu qu'*Eugénie Grandet*, qui est tout de même un grand livre. Flaubert et Anatole France sont considérés comme des raseurs. Quant au père Hugo, on le classe bien au-dessous de Prévert ou d'Éluard.

Que le snobisme m'agace, que l'imbécillité et l'ignorance triomphante m'offusquent ! Mais j'ai tort de ne pas renoncer à enrager d'avoir raison.

Qu'on n'aille pas croire, pour autant, que je me crois infaillible ! Ce qui m'agace, c'est d'entendre des gens se prononcer sur des questions dont ils n'ont pas la moindre connaissance basique. Quand on a passé sa vie à étudier et à réfléchir, on croit avoir le droit d'attendre de ses interlocuteurs qu'ils aient un minimum de connaissances personnelles et vérifiées et qu'ils ne se fient pas au premier apprenti sorcier. Or la grande presse et les livres médiocres dont on ne se nourrit que trop regorgent de demi-vérités et d'erreurs grossières.

L'hégémonie du prolétariat

Ou les Soviétiques sont les gens les plus naïfs du monde, ou ils sont d'une mauvaise foi transcendantale.

Je lisais il y a quelque temps, dans *Le Monde*, une traduction d'un article de *La Pravda*, sous la signature du camarade Zarodof. Celui-ci affirmait qu'une révolution populaire n'est valable que si on réalise l'hégémonie

du prolétariat. Si je ne m'abuse, le terme hégémonie signifie suprématie. Or il se trouve qu'il n'y a pas un prolétariat au monde, même dans les pays satellites de l'U.R.S.S., qui ait moins de suprématie que le prolétariat russe. Il n'a ni le droit de grève ni le droit de voter autrement que pour le candidat unique du Parti, etc.

S'il s'avise de protester contre les conditions de travail, il est licencié ou envoyé en Sibérie. On réserve aux intellectuels l'hôpital psychiatrique, qui est tout de même moins crucial que le chômage ou la déportation. Après avoir tenté de le déchristianiser — ce qui est fort difficile chez des gens peu cultivés d'un certain âge — on s'est résigné à lui accorder le droit de fréquenter les quelques églises encore ouvertes au culte. Elles sont combles tous les dimanches, et ne sont pas bien vus ni haut placés dans la hiérarchie ouvrière ceux qui les fréquentent.

Morne et résigné, le prolétaire russe, ou russifié, se résigne à son sort, n'attend de la vie que sa nourriture grossière et sa vodka de qualité médiocre. On ne tient même plus à passer pour un héros du travail.

Or, pendant ce temps les nouveaux aristocrates, les membres haut placés du parti et les cadres supérieurs exercent, eux, l'hégémonie totale. Leur suprématie, sauf chez les doctrinaires les plus encroûtés, s'étend non seulement dans le domaine de la qualité de la vie, elle va même jusqu'à leur assurer une certaine liberté de juger. Ils se gardent bien de la manifester; mais on la sent chez plusieurs d'entre eux.

Les « deux cents familles » d'U.R.S.S. règnent d'une manière infiniment plus absolue sur le peuple que celles du Canada, des U.S.A. ou de la France.

La dictature du prolétariat est devenue la dictature sur le dos du prolétariat. Seuls y échappent à peu près les paysans du Caucase de l'Arménie, qui sont loin du

pouvoir central et vivent à peu près à leur guise, à condition de se taire, bien entendu.

L'attitude de tous les Soviétiques de toutes classes sociales — sauf les rares exceptions connues — me fait songer à celle de quelque étudiant esseulé qui a inscrit sur le mur d'une maison voisine de la mienne cette formule qui ne manque ni de poésie ni d'amertume : « C'était un jour où je voulais parler et où je n'ai rencontré que des murs. »

Le mur du silence, de la résignation, voilà l'obstacle auquel se heurte sans cesse en U.R.S.S. le prolétariat soi-disant hégémonique.

Quant à la palme du malheur, tant pour le prolétaire que pour l'homme cultivé, elle va hélas ! aux pauvres pays Baltes qui n'eurent jamais la capacité de résignation que possède la mystérieuse âme russe.

Les sectes

Dans le mode occidental, les trois grandes religions : le judaïsme, le catholicisme, le protestantisme sont rongées par l'athéisme, l'indifférence et l'affadissement. D'où la floraison des sectes plus ou moins farfelues.

Qu'on remarque que la religion musulmane, dans les pays où elle est rigoureuse, est hors de cette atteinte. Quant aux sectes hindoues, qui sont séculaires et demeurent plus des philosophies que des religions, elles sont également hors d'atteinte des histérismes occidentaux. Bien mieux, elles commencent de s'installer en Occident. Le bouddhisme, sauf au Japon qui s'occidentalise, semble mis au rencart en Chine, mais n'est nullement, à ma connaissance, remplacé par des ésotérismes étrangers. Enfin, l'orthodoxie, en U.R.S.S. et dans les pays peu occidentalisés, est plutôt en ascension qu'en

régression ; même si elle est, ou a été l'objet de persécutions.

Qu'en conclure ? À mon avis, ce sont, ces dernières années, les groupuscules hippies qui ont favorisé cette floraison de cultes saugrenus. Certes, il y a eu et il subsiste encore, même en France, la religion de l'*oignon*, le culte du *nombril* et un certain nombre de sectes, dont quelques-unes sont millénaires. Il existe encore quelques albigeois et tertulianistes ; mais ce sont des religions qui vivent en vase clos et recueillent très peu d'adeptes nouveaux.

Le protestantisme d'abord, le catholicisme ensuite se sont sabordés en se vulgarisant, en éliminant le mystérieux, le sacral. La maçonnerie — qui n'est pas une religion ni une secte au sens actuel — a su beaucoup mieux sauvegarder son prestige, en conservant précieusement ses symboles. Toutefois, elle aussi, maintenant qu'elle a cessé d'être secrète, est en train de se désacralier à son tour.

L'heure du charlatalisme, chez les dirigeants, et de l'hystérie chez les disciples est bienvenue parce que la jeunesse actuelle passe par une crise d'inquiétude récente et spéciale. Ce qui n'était guère qu'un jeu, une mode, ou une distraction, à l'époque de Mesmer, de Swedenborg, voire de Bourdjief, est devenu un culte. Or, ces cultes ou sectes sont dirigés par des gens qui sont des ignorants des grandes religions ou philosophies dont ils dérivent.

Tout récemment, deux jeunes gens se sont présentés chez moi pour me « convertir » à la secte des disciples de Jéhovah. D'habitude, je les éconduis poliment. Cette fois, je leur ai fait passer un examen d'Écriture sainte. Nul d'entre eux ne savait un mot ni d'hébreu, ni de grec, ni même de latin (le recrutement, en effet, ne se fait guère chez les étudiants) et ils commentaient les Écritures. Ils me soutinrent mordicus que les Évangiles étaient antérieurs aux lettres pauliniennes, que l'Apocalypse était le dernier en date des ouvrages du Nouveau Testament alors qu'il est le premier, etc.

J'ai fini par leur avouer que j'étais un spécialiste de l'histoire des religions. Ce à quoi ils m'ont répondu qu'ils avaient lu des ouvrages qui leur donnaient raison et ils m'ont cité des auteurs aussi extravagants que celui qui a écrit que Jésus était un champignon sacré.

Plus je leur démontrais l'aberrance de leur démarche spirituelle, plus ils étaient convaincus d'avoir raison. Il me manquait, me disaient-ils, d'avoir rencontré leurs chefs qui saurait me confondre. Je leur expliquai en vain que je ne pouvais discuter avec leurs maîtres qui ne connaissaient même pas les premiers éléments des problèmes scripturaires. Enfin, je leur ai assuré que, n'étant pas croyant, je n'avais aucune raison de leur prouver que le christianisme avait une autre stature et se fondait sur une tradition et des bases qui étaient autrement respectables et sérieuses que les élucubrations du premier venu qui se présente comme une sorte d'antéchrist ou de réincarnation du Christ.

La dernière secte à la mode, la plus sotte et la plus envoûtante, semble celle du Coréen Moun. J'ai vu et entendu récemment, à la télévision française, un jeune homme habillé correctement et apparemment normal, ayant l'allure plus d'un homme d'affaires que celle d'un mystique. Il croyait dur comme fer au « mounisme » et avait quitté une bonne situation pour se mettre au métier de racoleur d'adolescents et d'adolescentes, qu'après avoir envoûtés par toutes formes de lavages de cerveau on transformait en quémandeurs ou en tapeurs et auxquels on soutirait leur argent s'ils en avaient. Ce brave type, à l'air un peu benêt, se prenait pour un apôtre du nouveau Christ.

Les inquiétudes d'une certaine jeunesse, assurément

peu nombreuse en France, et sans doute aussi au Canada, prennent cette coloration pseudo-mystique parce que le combat pour la vie devient de plus en plus âpre, depuis qu'on refuse les métiers manuels et que la machine tend davantage à remplacer l'homme.

Pourtant, les sept huitièmes de la jeunesse actuelle sont mieux préparés pour la vie que nous l'étions et tentent bravement leur chance dans une société qui n'est vraiment fermée que pour ceux qui se la ferment eux-mêmes par une sorte de délire où hélas ! la drogue a souvent son mot à dire.

Qu'on ne croie pas cependant que je vais profiter de cette vague des sectes chez les jeunes pour condamner la jeunesse d'aujourd'hui. Il y a toujours eu des imbéciles et des naïfs, jeunes ou vieux, pour se lancer dans ce genre d'expériences. Les soi-disant « communautés » actuelles, par exemple, ne sont que des émanations de Fourrier et de Saint-Simon au XIX^e siècle, qui rêvaient de phalanstères aussi utopiques que ceux d'aujourd'hui.

Chez beaucoup d'oisifs, d'inadaptés, de gens sans ambitions normales, la porte est toujours ouverte vers ces sortes d'aventures, d'où l'on sort diminué, écœuré ; mais où l'on reste aussi parfois, parce que certains s'apperçoivent que, même en ayant abdiqué toute liberté de pensée, ils se sentent rassurés par un minimum de sécurité matérielle ou sociale. D'exploités, ceux-là ne tardent pas à devenir exploiteurs.

Si rien n'est plus castrateur que le sectarisme, pour les pauvres types, rien n'est aussi plus sécurisant.

Les Mormons, les disciples de Father Devine, s'il en existe encore aux U.S.A., toutes les religions à la « gomme » ont un bel avenir, parce que le masochisme de beaucoup d'humains a besoin de s'affirmer dans la brimade et la claustration.

À propos, en France, on ne parle plus du Christ de

Montfavet, qui sévissait vers les années cinquante, qui est peut-être mort, mais qui n'est certainement pas ressucité.

L'histoire des religions

C'est en lisant une étude sérieuse sur Eusèbe de Césarée, le premier historien du christianisme, que m'est venue l'idée de traiter une fois de plus ce sujet. Eusèbe a écrit son Histoire de l'Église vers les années 320 de l'ère chrétienne. Il n'est donc pas très postérieur aux textes évangéliques. Toutefois, il ne s'occupe pas de doctrine, mais de nomenclature. Il est d'ailleurs probable que, pour sauver sa peau, il apostasia vers la fin du règne de Dioclétien. Emprisonné, il fut libéré tandis que son maître, Pamphyle, fut martyrisé. Plus tard on le retrouve évêque et grand admirateur de Constantin. Quant à son histoire, sans chronologie, on sait maintenant qu'elle est un tissu d'erreurs et de fausses vérités, volontaires ou involontaires [1].

Eusèbe n'est qu'un exemple, entre mille, des historiens anciens de l'histoire des religions où la piété et la naïveté conjuguées rendent ces documents encore moins crédibles que les récits d'Hérodote et de Plutarque.

Avant le milieu du XIX^e siècle, l'histoire, religieuse ou profane n'avait aucune rigueur scientifique. Les légendes étaient traitées aussi sérieusement que les faits contrôlables.

1. Ceux de mes lecteurs qui ne connaissent pas très bien la structure des grandes sociétés ne se rendent pas compte qu'elles peuvent réinvestir où elles veulent les énormes capitaux dont elles disposent. Pour ne citer qu'un exemple, qu'on songe que la Compagnie de Suez, quand elle fut dépossédée de son canal, réinvestit en France et est actuellement une des plus grandes banques françaises.

L'histoire ancienne de toutes les religions n'est donc qu'un tissu de racontars qui ne résistent pas à une analyse sérieuse.

Toutefois les histoires des religions demeurent intéressantes parce qu'elles sont des témoignages anciens des espoirs et des épouvantes de l'humanité. L'homme, ayant le sens du passé et la prescience de l'avenir, est le seul des animaux à être inquiet de son destin.

C'est de cet état d'âme, préhistorique et perpétué par l'histoire, que sont nées toutes les mythologies. Si le syncrétisme, qui les imbriqua en vérité l'une dans l'autre, par le lien des héritages et des concomitances psychologiques, si ce syncrétisme prouve à l'évidence qu'elles ont une origine commune, à savoir le « mystère » de la mort, il fait aussi que toutes leurs histoires se ressemblent peu ou prou.

Deux mystères, en effet, s'offrent à l'animal doué de conscience : celui de l'espace-temps et celui de la perte même de la conscience.

L'animal ne connaît ni ces problèmes, ni ces mystères, parce que sa prise de conscience purement instinctive et exempte de conscience réflexe le libère de ces deux axes de l'épouvante humaine. L'homme, lui, ne peut pas *penser* le cosmos, même s'il le connaît un peu ; il ne peut pas non plus s'imaginer inconscient.

Ne pouvant penser sa mort, c'est-à-dire la fin de sa prise de conscience, il se croit éternel d'une manière ou d'une autre. D'autre part, ayant la notion de temps, qui échappe à l'animal, il est porté à croire que le temps, que ce qu'il appelle temps, a eu un commencement. D'où le créationisme, qui existe dans les religions les plus évoluées, et la survie, la métempsychose ou la réincarnation, dans ces mêmes religions. Que celles-ci soient, comme aux Indes, en Chine et au Japon, plutôt des modes de pensée que des religions au sens strict n'y

change pas grand-chose. Le culte des ancêtres, par exemple, implique qu'on ne croit pas les ancêtres tout à fait morts.

L'histoire ancienne des religions n'est donc rien d'autre que celle des illusions humaines. Il en est tout autrement de l'histoire actuelle des religions. Cette dernière, quand elle est objective, sans préjugés préconçus, comme celle de Pastor en ce qui concerne le christianisme, est valable, mais elle ne prouve ni ne cherche à prouver que le fait religieux est un fait valable. Elle se contente de narrer ce qui lui semble avoir un minimum de crédibilité historique, sans se prononcer en rien sur la valeur authentique de la mythologie concernée. L'historien de Jésus que fut Guineberg, absolument incroyant mais totalement impartial, admet, par exemple, comme probable l'existence historique du Christ, mais avoue implicitement qu'il ne pourrait produire une preuve absolument irréfutable de cette existence.

L'historien sérieux de l'époque contemporaine ne mentionne, dans ses écrits, ce qu'on appelle miracles que comme des phénomènes étranges dus à l'hystérie, à la naïveté, ou à des états de transes particulières à certains êtres par ailleurs normaux. Pour ce qui est des guérisons dites miraculeuses, il les met au compte des guérisseurs, mais qui n'ont rien de surnaturel. On constate tous les jours, en effet, que des gens surdoués de certaines formes d'énergies vitales vainquent bon nombre de psychosomatismes et que certaines eaux et certains lieux favorisent des guérisons qui ne pourraient se produire ailleurs.

En somme, il faut aborder l'histoire des religions comme on aborde celle des cataclysmes, de la vulcanologie et des séismes. Ces derniers phénomènes, au même titre que ceux de la foudre et des mirages, ont cessé au cours des âges d'être considérés comme diaboliques ou

divins pour devenir des sujets d'études sérieuses et demeurent encore, pour la plupart, mal expliqués.

L'histoire des religions m'apparaît donc comme celle des aberrations humaines dans un monde dont l'homme n'est nullement l'empereur.

Y a-t-il une littérature canadienne d'expression française ?

Au risque d'accroître le nombre de mes ennemis, je commencerai par affirmer qu'il n'existe pas de littérature canadienne-française. Une trentaine d'écrivains, depuis plus de trois cents ans, méritent ce titre. Les autres ont décrit ou écrivent encore une langue trop pauvre pour qu'on puisse les situer sur le même plan que les grands écrivains des nations mûres. D'ailleurs, on pourrait en dire presque autant de la majorité de la littérature américaine, belge, sud-américaine et surtout des jeunes littératures des pays africains d'expression française.

Pour former une véritable école littéraire ou mieux une véritable littérature originale, des siècles sont nécessaires. Si des talents exceptionnels et des personnalités hors commun peuvent naître partout — outre que ces exceptions s'évadent souvent de leur pays d'origine — ces surdoués occasionnels ne doivent rien à un milieu culturel encore trop pauvre pour leur fournir une véritable nourriture. Ils deviennent ou demeurent des émigrés de l'intérieur ou de l'extérieur. Qu'on songe à Edgar Poe, à Henry James et à cent autres !

La littérature « originale » de langues peu parlées et relativement moins écrites est beaucoup plus robuste que celles des pays qui ont hérité d'une langue majeure dont ils n'ont pas toujours su conserver la pureté originelle. La Suède de Selma Lagerloff, la Norvège de Siegried

Unset, le Danemark d'Andersen, d'Ibsen et autres sont beaucoup plus porteurs de vastes messages, dans une langue, souvent rude mais conquise, que ne le sont la Belgique, depuis son affadissement du français, et le Canada qui s'est « envolé » vers la décadence avant d'être passé par la maturité.

Avoir des excuses pour sa médiocrité, n'implique pas que la médiocrité n'existe pas de fait. Il y a évidemment, en France, en Angleterre, en Allemagne, en Italie et en Espagne, nombre d'écrivains médiocres, mais les bons écrivains abondent dans ces cinq plus grand pays créateurs de littérature du monde occidental. Des satellites de l'Allemagne, comme la Suisse alémanique, de la France, comme la Suisse de langue française, de l'Espagne, comme presque tous les pays latins d'Amérique, n'ont produit à eux tous qu'une vingtaine d'écrivains de classe internationale. Et quel critique sérieux et instruit, en langue anglaise oserait prétendre, même de nos jours, que les U.S.A. sont producteurs de nombreux grands écrivains ? Un écrivain n'est pas grand seulement par la qualité de son imaginaire, il l'est surtout par la solidité et la rigueur de son écriture. Pour en terminer avec les littératures satellites de l'Occident, je me contente de signaler la presque totale inexistence de littérature de langue anglaise, valable, dans le Canada de langue anglaise aussi bien que dans les autres pays du Commonwealth, Australie, Afrique du Sud, etc.

Après ces considérations d'ordre général, il convient d'insister maintenant sur les causes de la pauvreté de notre littérature au Canada d'expression française, où, comme on le préfère désormais, au Québec.

Prosateurs et poètes (! ?) se vautrent dans un sous-langage démentiel que le snobisme local, qui a même des adeptes en Europe, du genre d'Alain Bosquet et de Pierre Emmanuel, ne cesse de mettre en vedette. Toute

poésie construite à résonances cosmiques est rejetée au profit de balbutiements d'illettrés en mal de vagir. Tout roman structuré et écrit en « langue » est mis de côté au profit de lamentables récits d'incestes ou de viols décrits dans un argot d'une vulgarité sans nom. Récemment, un excellent écrivain de mes amis, qui a choisi comme moi de vivre à l'étranger, s'est vu refuser un prix littéraire sous prétexte premièrement de purisme linguistique, deuxièmement parce qu'il traitait d'un problème romanesque qui se passait hors du Québec. Dorénavant, j'écris, pour ma part, ce mot ainsi : *Kébeck*, ce qui constitue un retour élégant à la Huronie.

Qu'on me pardonne l'aspect polémique de ce texte, mais je crois qu'il est temps, de mettre au courant ceux de nos amis de France qui s'intéressent à la vie québécoise. On est passé chez nous, sans la moindre transition, du puritanisme à l'anticléricalisme, d'une manière d'écrire désuette solennelle, archaïque, à une anti-écriture débridés, sale et prétentieuse.

Ces derniers temps toutefois un phénomène singulier se fait jour. Si la plupart des écrivains deviennent insignifiants, au sens littéral et initial de ce mot, par contre de bons écrivants se font plus nombreux. Les ouvrages d'histoire locale, de sciences, de médecine, voire de cuisine sont mieux écrits que jadis et mille fois mieux que les productions de ceux qui se veulent des créateurs.

Pour en terminer par où j'ai commencé, j'affirme donc qu'il n'y a de grandes littératures que d'originales. De même que les premiers vagissements du latin, au sortir du grec et de l'étrusque, et que le bas latin du Moyen Âge, source des langues latines, n'ont produit que des œuvres mineures et souvent minables, ainsi l'américain, le « joual », les langues latines ou alémaniques en devenir ne produiront, si ces axiomes persistent à vivre, des œuvres valables que lorsque de patois

plus ou moins bâtards ils se seront structurés en langues.

À mon avis, il y a, actuellement, dans le seul monde littéraire que je connais à fond, l'occidental, un si grand nombre de langues fortes et solides qu'il est bien risqué de tenter d'en créer d'autres qui ne sauraient avoir la même capacité d'expression.

La révolution russe elle-même a tout bousculé dans son effort pour créer un mode de vie autre ; mais elle n'a pratiquement pas touché au langage. Tout au plus, s'est elle débarrassée de quelques vocables nobilitaires.

La révolution littéraire que veulent les gauchistes du Québec est d'autant plus dangereuse pour la perte de l'âme du peuple qu'elle s'attaque à sa raison d'être en Amérique, à son langage issu de dix siècles de culture française.

Nous descendons pour la plupart d'ancêtres analphabètes. En effet, dès les années qui suivirent la chute de la Nouvelle-France, en 1760, une loi dite d'Institution royale abolit pratiquement l'enseignement de la langue française, même dans le Québec qu'on appelait alors *Bas Canada.*

La reprise de l'enseignement de notre langue maternelle s'effectua autour des presbytères pour assurer la relève du clergé catholique. S'en suivit un enseignement beaucoup plus orienté vers la religion que vers la culture générale. Cette chape de plomb écrasa un véritable milieu culturel qui avait commencé de s'établir sous l'ancien régime ; et elle sévit jusque vers les années 1960. On nous enseignait une langue correcte mais assez maigre, puisque presque tous les écrivains du dix-neuvième siècle français étaient mis à l'index par nos maîtres et n'étaient guère lus que par des audacieux, dont je fis partie, qui n'avaient pas trop peur du péché mortel littéraire.

Soumis comme nous l'étions jadis à un pouvoir central anglophone et méprisant, nous nous repliâmes sur une sorte de régionalisme littéraire, souvent à l'eau de rose. En effet, il fallait éviter toute forme de littérature où l'amour et surtout la sexualité eussent pu s'exprimer librement. La condamnation menaçait toujours et a sévi plus d'une fois au sujet d'œuvres absolument inoffensives.

On croyait accomplir œuvre patriotique en ne s'éloignant pas de thèmes régionaux. Celui qui s'avisait d'écrire un roman qui ne se passait pas au Canada, ce qui était fort rare, était considéré comme une sorte de traître à la cause. Cette littérature engagée produisait, comme toutes les écritures de ce genre, beaucoup plus d'écrivants que d'écrivains, d'apologètes que de créateurs.

Puis vint ce qu'on a appelé la révolution tranquille, vers 1962. À ce moment de son histoire littéraire, le Québec, loin de s'ouvrir à l'universel se replia sur une sorte de ghetto intellectuel. Ayant perdu leur identité, qui était faite jadis d'enracinement terrien et de foi chrétienne, prolétaires aussi bien que nantis plus ou moins récents, se sont lancés à la recherche d'une nouvelle manière de se concevoir et de s'affirmer. Ils ont décidé de ne plus être français, de parler et d'écrire en patois local plutôt qu'en français littéraire.

Une maladroite réforme scolaire a détruit presque tous les foyers (confessionnels) de culture pour les remplacer par des sortes de *high schools* à l'américaine, aux options précoces anticulture générale.

Certaines universités du Québec vont jusqu'à attribuer des licences, voire des doctorats concernant des études sur des écrivassiers sans talent, qu'on a tirés arbitrairement de cimetières littéraires où on les croyait définitivement enterrés.

Dorénavant, on va même plus loin en ce qui concerne le patois dit « joual » ; on prétend que c'est une langue qui s'apparente sans doute à la langue française mais qui l'améliore. Il ne s'agit même plus, comme chez certains écrivains de seconde zone du XIX^e^ siècle, d'écrire en une sorte de français archaïque. On a créé un super « franglais » entremêlé de jurons ; le tout écrit au son, sans souci de l'orthographe et répudiant la syntaxe traditionnelle. On revient à la sauvagerie par la voie des onomatopées, la plupart grossières, grivoises, malsonnantes.

Qu'est-ce en somme qu'un écrivain canadien d'expression française ? C'est un écrivain dont le français n'est pas nécessairement la langue maternelle — tel Julien Green, etc. en France — mais qui s'est approprié cette langue, l'a respectée, l'a travaillée avec amour, comme on travaille une bonne terre. C'est donc tout simplement, quand il est un véritable écrivain, un monsieur ou une dame qui sont des écrivains français à part entière ; mais que les hasards de la naissance ont voulu qu'ils soient nés hors de France. Tout le reste est pur régionalisme et ne dure dans les petites agglomérations que du vivant des auteurs mineurs qui n'ont pu atteindre le mode majeur, c'est-à-dire le mode universel.

La montée des périls

Je m'excuse d'emprunter ce titre à l'œuvre de Jules Romains ; mais les circonstances, que l'on vit actuellement en Europe, rappellent singulièrement celles de l'époque où le grand écrivain publia l'ouvrage qui traite de ce sujet.

En écrivant ce qui va suivre, si j'étais un homme d'importance en France, je risquerais de me faire expulser le jour où le Parti communiste français prendra le

pouvoir si l'on s'obstine à flirter avec le danger qu'il représente.

Au Portugal, après avoir politisé une partie de l'armée, les communistes ont échoué, dans leur « putsch », surtout parce que le chef socialiste a été vigilant et qu'à son insu peut-être, il avait de son côté une opinion publique mal préparée à une nouvelle dictature.

Il n'en va pas de même à l'heure présente en Italie, où la dictature est disparue depuis plus de trente ans, et en France où le dernier dictateur fut Napoléon Premier.

Ces deux pays ne se méfient pas de ce qui se trame dans l'ombre, et, ces derniers temps, presque dans la lumière : un complot contre les libertés démocratiques. Je ne doute pas tellement des bonnes intentions de M. Berlinger ; mais sait-il qu'il sera fatalement, s'il prend le pouvoir, dépassé en moins d'un an par une *base* fanatisée de l'extérieur et beaucoup plus qu'on ne le croit influencée par le marxisme dictatorial de Moscou ? On a bien vite oublié le sort du socialiste sincère que fut Kérenski aux mains du fanatique cruel que fut Lénine. Il fut une époque, relativement récente, où je crus encore à une certaine grandeur chez ce dieu des Bolchevicks, mais plus j'étudie l'histoire de cette époque troublée de la révolution russe, plus je me rends compte du caractère à la fois sanguinaire, despotique et mesquin du fondateur du « paradis rouge ». Il ne voulut en somme que déposséder les autres au profit des siens. C'est ce qui est arrivé et que j'ai constaté *de visu* dans l'U.R.S.S. d'aujourd'hui, où la nouvelle aristocratie est beaucoup plus méprisante à l'égard du vrai peuple que ne le furent les aristocrates de jadis. La dictature *sur le dos* du prolétariat et non pas *du* prolétariat.

Si on continue de flirter, en Italie, avec les communistes et, en France, avec ce qu'on nomme pudiquement l'Union de la gauche, les premiers limogés ne seront

même pas les dirigeants actuels, mais les maladroits qui, sincères peut-être, auront cru à la sincérité de gens qui ne cherchent qu'à prendre les places que leur incompétence actuelle leur interdit encore. M. Mitterrand risque peut-être plus que M. Giscard d'Estaing d'être mis au rancart.

La crise italienne peut conduire à la guerre civile. La crise française, que l'on prépare actuellement, y conduira encore plus fatalement d'ici quelques années, si l'on ne se décide pas à ouvrir les yeux.

Que se passe-t-il actuellement en France ? Deux syndicats, officiellement politisés, la C.G.C. et la C.F.D.T. passent leur temps à susciter des scandales à la faveur des moindres faits divers. Pour eux, le gouvernement en place est coupable de tout, des marées noires, quand un navire s'échoue, des faillites de sociétés mal gérées, voire du renvoi illégal (!), dans leur pays d'origine, d'ouvriers entrés en fraude dans l'hexagone et priés par les communistes de ne même plus payer les loyers d'appartements auxquels ils n'ont aucun droit (n'étant pas en situation régulière).

J'en passe, et des meilleures, de ces cabales idiotes auxquelles le public moyen commence à croire, par la faute d'une très grande partie de la presse qui s'est laissée noyauter par une foule de jeunes gauchisants, téléguidés par le Parti. Des journaux très importants et très lus, jadis parfaitement objectifs, sont devenus, insidieusement, des thuriféraires d'une gauche de plus en plus marxisante, malgré les dénégations, souvent sincères, des principaux chefs socialistes, de ceux qui ont assez étudié l'histoire pour craindre l'avenir qui les attend. Même ceux-ci pourtant se croient assez forts, étant majoritaires par rapport au Parti, pour pouvoir, au nez de leur pseudo-partenaires totalitaires, créer un socialisme

humain. Ils oublient Prague où Dubcek était pourtant majoritaire.

Dans les grands journaux parisiens actuels, qui ont quelque valeur, je n'en vois plus guère que deux qui demeurent objectifs : *Le Figaro* et *l'Aurore*. Or, on vient de « plastiquer » *l'Aurore* à deux reprises. Évidemment, il serait malhonnête d'écrire que le dénommé Marchais, chef fort mal engueulé du Parti communiste a ordonné ces « plastiquages » ; mais le ton même de ses appels constants à la révolution favorise singulièrement les initiatives des gauchistes de tout poil.

Quand de Gaulle, qui n'avait rien d'un dictateur, gouvernait le pays, on n'en était encore qu'au début des infiltrations communistes dans l'administration. Puis, la stature du grand homme imposait plus de prudence. Tant que Pompidou fut en bonne santé, le noyautage ne s'accéléra que lentement. Depuis cinq ans, le tour est joué : les marxistes sont dans la magistrature, dans le haut fonctionarisme, dans les cadres moyens et parfois supérieures des entreprises d'État et du secteur privé. Tout est préparé pour le grand jour.

La kermesse folklorique de 68, que de Gaulle laissa pourrir jusqu'au jour où il mit le holà ne fut jamais qu'une mauvaise farce, en comparaison de ce que l'on nous prépare.

Le marxisme est solidement implanté dans les lycées et les universités. La plupart des professeurs de philosophie enseignent la doctrine de Marx et celle de Lénine avec le même dogmatisme que celui des maîtres québécois de jadis qui enseignaient le thomisme. Beaucoup d'écrivains médiocres, et par conséquent « engagés » (je ne parle pas de Sartre qui est bien au-dessus de cette mêlée), se réfèrent à 68, comme les Anglais à la grande Chartre. Rien de plus ridicule que d'écouter à la télé des bavards incohérents comme Claude Mauriac et Maurice

Clavel faire l'éloge de cette date qui apparaît, à distance, comme une dérisoire foire d'empoigne ratée et baveuse.

On favorise l'autonomisme corse, le séparatisme (!) breton, etc... On trouve tout naturel que des viticulteurs qui produisent de la piquette tirent sur les gendarmes qui veulent faire respecter l'ordre et défendre les négociants, souvent fort honnêtes, qui importent du bon vin italien en conformité avec les règlements du Marché commun agricole de l'Europe des neuf.

Le président Giscard d'Estaing a toutes les qualités d'un homme d'État, sauf une (que l'on considère comme un défaut) le machiavélisme. Cette « qualité », nécessaire, parce que trop d'opposants sont des tricheurs, le maître actuel des destinées de la France finira-t-il par la « conquérir » ? Espérons qu'il y viendra avant qu'il ne soit trop tard. Il lui manque d'avoir pris des leçons de De Gaulle et de Pompidou.

Que se produirait-il, en effet, si la gauche unie arrivait au pouvoir en 78 ? Nul doute que le Président appellerait au poste de premier ministre un socialiste, surtout s'il a enfin cessé d'être ou de paraître celui qui croit à la bonne foi des adversaires communistes.

Ce cadeau empoisonné n'irait probablement pas à M. Mitterrand, qui a été trop loin dans la critique et le dénigrement. On choisirait probablement un homme moins marqué, comme M. Mauroy, par exemple. Or un homme de cette trempe, administrateur compétent d'une grande ville, ne serait pas pressé de nationaliser une dizaine des plus grandes entreprises françaises. Il saurait trop bien que ces multinationales n'auraient qu'un geste à accomplir pour laisser tomber d'un seul coup toutes leurs usines françaises pour se replier, en emportant leurs capitaux, sur leur empire international. C'est alors que les communistes lâcheraient, après le

nouveau gouvernement — où il y aurait fatalement des ministres communistes — la meute de leurs syndicats [1].

Marchais, Séguy et compagnie auraient tôt fait non seulement de crier haro sur le beaudet socialiste, provoquer des grèves illimitées et ruiner, en six mois, l'économie française. À partir de ce moment, on pourrait s'attendre au pire. L'ignorance des autodidactes du P.C.F. et la mauvaise foi de leurs intellectuels tendent, en fait, à s'emparer du pouvoir à n'importe quel prix. Ils savent ou croient savoir — avant d'être « épurés » pour la plupart eux-mêmes — qu'ils seraient temporairement à l'abri sous le parapluie russe. S'ils savaient, ce que j'ai entendu à leur sujet en U.R.S.S., qu'on les considère là-bas comme de bons petits bourgeois attachés à leurs privilèges, ils seraient peut-être plus prudents.

Quant à cette esquisse d'histoire du futur, j'espère qu'elle sera démentie par les faits et que les peuples européens libres se ressaisiront à temps pour éviter le pire des esclavages.

On a écrit que le propre de l'homme était le rire. Pour ma part, je crois que c'est la naïveté. On vit dans une société qui a de gros défauts et on rêve d'une société paradisiaque. Même les athées sont paradisiaques et font de l'angélisme. Si l'on analysait vraiment ce que l'on a et ce que l'on risque de perdre, on serait beaucoup plus prudent. Quant aux fanatiques et aux malheureux fanatisés, ils seraient pour la plupart perdants, si cette aventure qu'est l'expérience marxiste s'accomplissait en Europe de l'ouest.

J'espère de tout mon cœur me tromper ; mais je crains que la majorité des humains, qui n'ont ni sens

1. Cf *Cahiers du cercle Ernest-Renau*, no 94, étude très fouillée de Guy Fau.

critique ni connaissance de l'histoire, ne se laissent prendre dans les filets des apprentis sorciers.

Se penser non pensant

Une des raisons pour lesquelles tant d'hommes croient à une forme ou une autre de survie après la mort, c'est que l'homme ne peut se penser non pensant. En effet, la prise de conscience du moi est tellement forte et exigeante qu'à moins d'avoir longuement réfléchi à ce problème de la non-réflexion, si l'on peut conclure à l'anéantissement fatal de la prise de conscience temporaire que l'on est, on ne peut pas l'imaginer. Le temps, l'espace, la conscience sont pour l'homme des données qui dépassent tellement son imaginaire qu'il ne peut se figurer ni l'éternité, ni l'espace sans limites, ni la pensée sans qu'il la pense. Il est prisonnier de son rationalisme étroit et aussi de son imaginaire court.

De même donc que notre imagination n'a pas normalement la capacité de concevoir un temps et un espace illimités, alors que le temps et l'espace ne sont que des relations à la pensée discursive, ainsi cette dernière a beau se discuter, tant qu'elle de discute elle *est*. De là à croire que la conscience réflexe est indestructible, il n'y avait qu'un pas à franchir et bien des esprits l'ont franchi. D'où les rêves d'immortalité de l'âme, de réincarnation, de métempsychose.

Je sais bien que je cesserai d'exister ; mais penser ma non-existence m'est impossible à imaginer. On ne peut faire abstraction du moi pensant au cours d'une pensée. Peu importe que cette pensée soit vaste ou débile, elle fait corps avec le moi pensant. Elle ne peut s'évader de lui ; il ne peut s'évader d'elle.

Il n'est donc pas étonnant que l'homme, dès qu'il devint *Homo sapiens*, ne put s'empêcher de se croire

indestructible. Le fait de se penser lui-même et de croire penser l'univers l'a d'ailleurs facilement amené à transformer l'univers en objet de *sa* pensée. D'où les formes primitives de créationisme chez les animistes et les peuplades peu évoluées. Il a fallu l'avènement en Occident de la sagesse grecque pour remettre le cosmos à sa place et faire comprendre à l'homme pensant que l'univers est bien au-dessus de sa faculté de penser et qu'il est éternel, alors que la conscience de tel homme n'est que temporaire. Bien entendu, on en est arrivé là par déduction et par un passage à la limite d'un imaginaire lui aussi temporaire et limité. On retrouve la même humilité devant le cosmos dans les philosophies chinoises et hindoues les plus anciennes. Le créationisme n'existait même pas dans le *Pentateuque*, malgré les efforts théologiques des chrétiens et des Juifs conservateurs pour l'y découvrir.

Il n'apparaît réellement, même dans le monde hébraïque, que lorsque son antagoniste, le christianisme, fut fortement structuré, c'est-à-dire vers le troisième siècle de notre ère. C'est depuis lors qu'on a renoncé à admirer l'*en-soi* cosmique pour lui substituer un créateur immatériel.

La grande dérision, c'est qu'on se sait mortel, mais qu'on ne peut se penser mort.

Comment j'ai dilapidé ma fortune

La seule fortune que je possédai fut une collection de tableaux, de gouaches et de lithographies qui feraient de moi un homme riche si je les avais conservés.

Quand je vins pour la première fois en France, en 1947, je possédais déjà au Canada deux excellents Pellan et un bon Borduas, plusieurs toiles de Marcel

Baril et d'autres jeunes peintres canadiens de l'époque, dont quelques-uns se sont fait un nom dans la suite.

J'avais acquis ces œuvres d'art grâce à un travail de « nègre » que je m'étais infligé en collaborant à une encyclopédie canadienne qui se dénommait Grolier. On pourra retrouver dans cet ouvrage, bien oublié maintenant, des centaines d'articles de moi que, par bonheur, je n'ai pas signés, du moins pas tous, et qui constituent une assez médiocre contribution d'écrivant trop hâtif à cette encyclopédie minable. Hélas ! Étant venu tard au souci du gagne-pain, je ne pouvais tout de même pas gagner ma vie en cassant des cailloux.

J'avais donc, en 47, lorsque j'arrivai en France une somme rondelette de dollars canadiens, qui, à cette époque, était la monnaie la plus forte du monde occidental. Je m'achetai un petit Renoir, trois gouaches de Rouault; une gouache de Léger, à laquelle j'en ajoutai une autre, dont il me fit cadeau. En 1948, au cours de mon second voyage en Europe, j'ajoutai à ma collection un dessin de Léger et une fort belle collection de lithographies originales de maints grands peintres. Le tout ne me coûta pas très cher à l'époque, mais obéra singulièrement mes « finances ».

Une fois établi définitivement en France, en 1949, je gardai mes toiles le plus longtemps possible. Je commençai à vendre ce à quoi je tenais le moins, c'est-à-dire les Rouault, dès que je m'aperçus que mes dollars diminuaient dangereusement et que ma collaboration à certains journaux canadiens et les droits d'auteur de mes premiers ouvrages publiés en France ne me permettaient pas de vivre longtemps une vie décente.

Peu à peu, l'hémorragie de ma collection s'arrêta temporairement, au cours de la période de plus de cinq ans où je vécus largement des conférences que je donnais à travers la France.

Puis je me laissai entraîner dans l'aventure de l'édition et de la direction de revues. C'est à partir de ce moment que les toiles commencèrent à suivre la ronde infernale de la vente. Le renoir (tout petit) disparut le premier pour régler une fin de mois difficile. Suivirent, au cours des années, les Léger. Je vendis un des Pellan à Pierre Trudeau dans un moment de pénurie. Il me paya d'ailleurs plus que largement. Enfin, les lithographies disparurent les unes après les autres. Puis, ce fut le tour du second Pellan.

Toutefois, même si je me rends compte d'avoir perdu une fortune commerciale, en vendant à une époque où l'inflation sur les œuvres d'art n'était qu'à ses débuts, je me suis repris en achetant maintes œuvres de peintres qui n'ont pas encore la cote et qui l'auront peut-être un jour. De sorte que mon appartement de Paris a un petit air de musée. Les murs sont tout entiers recouverts de toiles, dont plusieurs me furent d'ailleurs données par des peintres que j'ai tenté de lancer à l'époque où je dirigeais la revue *Rythmes et couleurs*. Ceux d'entre eux, la plupart, qui sont encore vivants m'en gardent en général une grande reconnaissance et cela compense largement mon ex-fortune de collectionneur de peintres connus.

J'avoue que les deux seules fois où j'ai eu un serrement de cœur furent celles où j'ai vendu les Pellan et le Léger qui m'était dédié. Pourtant, je ne crus pas trahir ces deux amis très chers en sacrifiant des œuvres d'eux pour continuer à aider de jeunes artistes.

En tout cas, je ne regrette rien et je n'ai pas encore renoncé tout à fait, quand ma « pompe à phynance » n'est pas trop enrayée à dépenser quelques sous pour la sauvegarde de l'art.

J'ai vécu plutôt pauvre, sans toutefois connaître la misère, et je préfère m'être appauvri en aidant que de

m'être enrichi en trichant. Je me sens bien loin d'avoir une belle âme ; mais j'ai eu toute ma vie bien du plaisir à rendre service aux autres. C'est peut-être au fond une certaine revanche prise sur ceux qui ne m'ont jamais rendu service.

J'ai même oublié les noms et les sommes envolées aux mains de copains que j'ai souvent dépannés.

Vive la pauvreté ! C'est un vice bien agréable pour ceux qui savent la vivre en souriant.

Abêtir pour contrôler

Des amis canadiens m'ont adressé récemment une photocopie des excellents articles de Madame Lysiane Gagnon, concernant le drame de l'enseignement du français au Québec. Si je m'amuse parfois à écrire Québec avec des « K », ce n'est pas pour rien. C'est qu'on cherche confusément, dans ce pays, à ramener les gens à la « sauvagerie ». Les excellents articles de Madame Gagnon en témoignent et sont effarants dans leur vérité lucide.

Revenons cinquante ans en arrière. À cette époque, dans la Belle Province, on ne votait ni pour un homme, ni pour des idées. On votait pour un parti. On était « rouge » ou « bleu ». Il y en avait des familles rouges, des familles bleues. Celle de mon père était rouge, celle de ma mère, bleue. Pourtant dans mon entourage, on n'était pas fanatique. Mais dans les milieux moins instruits, c'était une crime de « virer son capot », de « tourner capot », c'est-à-dire de voter, ne serait-ce qu'une fois, pour le parti opposé.

Aux États-Unis comme au Canada de cette époque, dans les milieux ignorants, qui étaient la majorité, les partis étaient, et le demeurent encore parfois, l'équiva-

lent de deux clubs de football ou de hockey, sans idéologie particulière.

On croirait peut-être que je suis en pleine disgression et que cette incompétence politique n'a rien à voir avec le langage. Or, le langage, c'est ce qui distingue l'homme de la bête, l'être lucide de l'abruti.

Ceux qui ont mis la cognée dans le langage écrit et parlé des Québécois savaient ou du moins sentaient bien ce qu'ils accomplissaient. Ils tendaient à façonner un troupeau de demi-cultivés, de demi-civilisés qui seraient faciles à entraîner dans toutes les aventures gauchisantes.

Quand des gens ne savent plus s'exprimer, ils ont perdu en grande partie tout sens critique

Pourtant, dans les pays socialistes, surtout en U.R.S.S., on s'efforce au contraire d'élever le niveau culturel à son maximum. Or chez eux, étant donné qu'il n'y a ni liberté d'expression, ni de pression syndicaliste, il n'y a que peu de danger, malgré une élévation notoire du niveau culturel, de créer des contestataires avoués. Les héros sont rares.

Or, voici que dans notre bon Québec bourgeois, très robustement embourgeoisé, une masse de jeunes instituteurs et de jeunes professeurs, qui se croient d'avant-garde, ont choisi d'avilir, plus ou moins consciemment, les jeunes générations, pour en arriver à un obscur grand soir soi-disant maoïste. Ils transposent les authentiques réalisations de la révolution de Mao dans un contexte où rien de commun n'existe. Puis, ayons le courage d'ajouter que s'ils sont eux-mêmes ignorants; c'est qu'ils sont paresseux.

Les mêmes tentatives ont d'ailleurs été un moment à la mode en France, après 68, et se manifestent ici et là, de temps à autre, dans les pays européens non communistes.

On se rend compte que pour communiser des esprits, il faut qu'ils soient faibles. Quoi de plus simple alors d'amenuiser l'instruction. Or ceci s'accomplit tout particulièrement par la dégradation de la langue.

En Europe, où ces vieux pays sont solidement structurés, jouer avec ce feu n'est guère que marginal ou folklorique. Peu de maîtres incompétents arrivent à des postes importants, et la plupart des véritables étudiants ont tôt fait de s'apercevoir que pour eux le salut est dans une culture la plus approfondie possible.

Dans notre pays affreusement jeune, qui traîne sa furonculose centenaire de génération en génération et où la maladie de l'ignorance s'accroît au lieu de régresser, toute cette lutte en faveur de l'antilangage peut être mortelle.

Je viens par exemple de me « farcir » mon pensum annuel. Membre du jury France-Québec, j'ai été obligé de lire une quantité de romans où la grossièreté du langage ne le cède qu'à la sordidesse des situations.

On crève au Québec de délectation morose.

Les femmes dans ma vie

J'ai toujours été assez discret sur ce chapitre. Ayant pratiqué la chasteté la plus rigoureuse de l'âge de vingt à quarante ans, mais ayant toujours été secrètement attiré par le beau sexe, je repris dans la suite le temps perdu. Par bonheur, j'avais acquis, au cours de mes années d'abstinence, assez de maîtrise de moi-même pour éviter les obsessions vulgaires. Je n'ai jamais désiré la moindre dondon.

Certaines femmes ont été pour moi des inspiratrices, quelques-unes des compagnes de plusieurs années. J'ai été à une ou deux reprises passionnément amoureux ;

mais je me suis vite rendu compte que c'était une erreur d'optique, et que toute passion qui ne se transforme pas assez tôt en une robuste amitié est une aberration. Je n'ai jamais été marié, et je n'ai eu que cinq ou six maîtresses qui ont vraiment compté. Dans *Souvenirs, historiettes, réflexion* j'ai prêté au dénommé Gombauld des aventures cocasses qui me sont en effet arrivées, mais qui n'eurent aucune espèce d'importance.

Je ne me suis vraiment brouillé à jamais, d'une manière définitive, qu'avec deux personnes qui, malgré leur charme, manquaient d'un certain équilibre mental qui m'a toujours semblé essentiel.

Évidemment, je ne me permettrai de citer aucun nom. La pire des goujateries est, du moins pour un homme, d'avoir la fatuité de se vanter de ses bonnes fortunes, vraies ou fausses. J'avoue avoir été assez astucieux pour que mes historiens (!) aient bien du mal à retracer le fil de mes amours.

Puis, j'ai beaucoup aimé, d'une manière parfaitement platonique, les femmes de beaucoup de mes amis. Je suis encore, malgré mon âge avancé, le consolateur et le conseiller de maintes femmes, plus jeunes que moi, qui sont ou esseulées à la suite d'un divorce ou assez malheureuses dans un mariage ou une liaison défectueuse. Elles ne me demandent que de l'amitié. Et je ne songe pas à leur offrir autre chose. Enfin, j'ai eu et j'ai encore des amies, fort belles, qui ne furent jamais pour moi autre chose que des amies.

On m'a aussi attribué nombre d'aventures, dont quelques-unes très flatteuses, avec toutes les actrices et les danseuses que j'ai beaucoup fréquentées, il y a une bonne vingtaine d'années. Qu'y eut-il de vrai ou de faux dans ce fatras de ragots ? Ce n'est pas à moi de le dire. Qu'on fasse ses enquêtes soi-même !

En somme, si j'ai toujours aimé les femmes et si je les aime encore d'une certaine manière, c'est beaucoup plus à cause de leur grâce, de leur élégance, voire de leur gaieté et de leur esprit, que de leurs qualités de femelles. J'ai toujours été un mâle très sélectif et s'il m'est arrivé une fois ou l'autre de m'embarquer pour Cythère avec une idiote ou une emmerdeuse, ce fut l'espace d'un instant. J'ai toujours eu une sensationnelle capacité de fuite. J'avais les jambes d'un marathonien, ayant beaucoup pratiqué la course à pied dans ma jeunesse.

N'avoir eu, pendant une trentaine d'années d'activité, que quelques maîtresses à peu près sérieuses me paraît loin d'être abusif pour un célibataire normal. Le plus beau, que mes liaisons fussent longues ou courtes, c'est, je crois, d'avoir été toujours « fidèle ». Je ne me souviens pas d'avoir mené de front deux aventures galantes.

De toutes manières, mes amours ont toujours été influencées par deux axiomes sont je suis assez fier : « La plus mauvaise liaison vaut mieux que le meilleur mariage » et « la cohabitation tue l'amour ». Pour ma part, j'ai toujours été opposé à la « bobonification » des femmes. Il ne faut donc pas compter sur des gens comme moi pour la perpétuation de l'espèce.

Je m'excuse auprès de mes lecteurs de ces confidences qui n'ont d'importance que pour moi et certaines des « intéressées » ; mais quand on écrit un livre de souvenirs, le plus souvent fantaisistes, on ne saurait négliger les jeux de l'amour et du hasard.

Mon estime pour les femmes vient d'ailleurs d'atteindre un paroxisme. Depuis cinq ans je suis assez gravement malade, c'est une doctoresse qui a enfin trouvé une partie de la cause de mes maux et qui m'a, enfin, soulagé.

Vive les femmes !

En souvenir d'une rose

En mars 75

O ma fleur en allée, évasive sirène,
Et ton rire d'argent et ton regard si doux,
Moi, mal, puis bien, aimé, moi comme un vieil époux,
Moi, piètre frelon d'une si belle reine,

Moi, seul, sur mon déclin, tout seul dans cette arène
Où je me désagrège en songeant aux hiboux
Qui dévorent mes ans sous mon regard jaloux,
Dur hiver pour ce cœur de souveraine,

Je m'en vais esseulé, languissant et perdu,
Je me remords ce cœur qui, privé de son dû,
Se contentera donc de battre pour la forme.

Sa course au néant pur prend un rythme éperdu,
Attendant qu'à mon tour en la mort je m'endorme,
Je demeure vacant, amer et confondu.

Triptyque sur le langage

Le verbe est mon amante à Jeannine et Jean Tétreau

Mon verbe est-il encore capable d'émouvoir ?
Suis-je donc si vaincu par l'implacable vie
Que je ne puis ester cette ombre de survie
Quand l'esprit trépassé repose, quelque soir ?

Ce bord d'une clairière où l'âme peut surseoir
Aux assauts de la mort qu'un astre nous envie...
Suis-je mourant ou vif, quelle rose ravie ?
L'essaim de perle rare est-il donc sans espoir ?

Extraire du néant une ombre qui sommeille...
Le flanc de cette amante est source de merveille,
Et mon cœur décharné pleure l'à l'ombre d'un if.

Par-delà l'exprimé, hors d'un rythme poncif,
Mon éblouissement à l'aurore s'éveille,
Mon âme ressuscite au « dire » qui m'appelle.

Mes songes

Mes songes en couleur sont des glaciers fervents,
L'opulence m'assaille, et me fuit l'invisible.
L'ombre se fait lumière en mon esprit sensible,
Je me comble d'azur et d'opaques ferments.

Ma main seule me guide et mes gestes déments
Ne sont que la splendeur d'un magique ustensile,
Qui s'explore en naissant au gré d'une docile
Et fort vaine espérance. Ivres sont mes serments.

Je me retrouve nu, après cet holocauste,
Où mis hors de la terre et privé de riposte,
J'engrange ce qui naît de mon esprit forclos.

Les mondes ont chuté. L'espérance est en fuite,
Le seul plaisir d'écrire exauce ma poursuite
De la tension d'amour au fond d'un jardin clos.

Expression

Le seul besoin d'écrire éloigne mon désert,
Je n'ai plus qu'un instant pour louer cette sainte
Qu'est la phrase divine, unique vierge enceinte.
Sa parthénogénèse : illuminé concert !

Forger dans l'acier brut ce rythme qui me sert
À l'alme symphonie, éblouissante feinte.
S'exalte le mot dru dont l'appel n'est que plainte !
Le désespoir d'écrire est martyre souffert.

Notre impuissance morne arbore une façade.
Heureuse serait donc l'amère écaveçade
Infligée à Pégase au cours d'un geste dur.

Ce fou cheval des dieux esquisse une ruade
Pour celui qui le monte en battant la chamade.
Seuls s'expriment vraiment ceux qui ont l'esprit pur.

L'aventure de vivre

En février 76.

Toi que j'ai tant aimée, aventure, ma vie,
Ne seras-tu donc plus qu'un instant de passé ?
Voyages en allés, objets de mon envie,
Je rêve encor de vous dans mon cœur trépassé.

Trépas, c'est le mot juste, éblouissant silence
De celui qui vécut ses amours et son sort
À trouver un destin de loisirs et de science,
Éternel assoiffé du refus de la mort.

Je me convie au rire, à la soif de renaître,
Mais je le sais, hélas ! que mon rêve est fini ;
Et je ne saurai plus qu'aspirer au non-être.
Âpre galop des jours, assassin d'infini.

Kyoto me fait signe et j'atteste Vienne,
Barcelone m'appelle et Dakar me fait mal.
Je me meurs confiné. Seule amante, ma Seine,
Point du dernier envol de mon exil final.

Mais la Seine est si belle et Paris est ma reine,
Mieux vaut attendre ici mon funeste avenir
Que d'errer par un monde où mon âme sereine
Rendrait mal à son aise un ultime soupir.

De l'écrivain et de l'artiste en général

Il n'y a pas de grands écrivains chez les gens non instruits. La génération spontanée n'existe pas dans les lettres. Existe-t-elle vraiment dans les autres arts ? S'il y a des musiciens prodiges et quelques peintres et sculpteurs spontanés, c'est que l'oreille et l'œil sont des organes tôt éveillés à la conscience. En littérature, il faut connaître pour créer. Ici, on n'est pas en présence de l'hypertrophie d'un organe, mais d'une synergie des

facultés. Quant aux architectes spontanés, comme le facteur Cheval, ils rejoignent l'art baroque de ceux qui veulent trop exprimer. Cf. Gaudi. Un danseur spontané ne devient grand que lorsqu'il a beaucoup appris. Puis, le snobisme qui a mis sur un piédestal le douanier Rousseau ne m'empêche pas de croire que Théodore Rousseau, peintre dit mineur, est beaucoup plus important que son homonyme. De tous temps, on a canonisé l'ignorance et la gaucherie. La bêtise est une reine couronnée depuis que l'humanité s'est crue civilisée.

Hugo, Musset et Rimbaud, qui produisirent, jeunes, des chefs-d'œuvre, étaient des gens de culture littéraire précoce, comme Mozart le fut de la culture musicale. Rien ne naît de rien. Les écrivains qui n'ont jamais lu n'ont jamais su écrire.

Peut-on concevoir un champion de tennis ou de football qui n'a jamais appris au contact des autres ? Il n'y a pas de génies innés, pas plus qu'il n'y a d'idées innées. Tout s'apprend dans l'effort du disciple au contact des maîtres.

— Vous lisez trop, me dit-on parfois, vous ne serez jamais personnel.

À cela je réponds :

— Vous ne lisez pas assez, vous ne saurez jamais écrire. Le don du verbe n'est que l'art de conquérir le vocabulaire. Or, ce n'est pas dans les dictionnaires qu'on apprend le vocabulaire, c'est dans les grands textes. Un des seuls proverbes que je considère comme valable est celui-ci : « C'est en forgeant qu'on devient forgeron. » Forger, dans notre cas, c'est apprendre le métier des lettres. Or, sans maîtres forgerons du verbe, le verbe ne se fait pas chair, il se fait nuit.

La difficulté d'écrire est aussi grande que la difficulté d'aimer. Seuls d'ailleurs ceux qui aiment pas-

sionnément ce rude métier du plus grand des arts y réussissent. Tous les fabricants sont condamnés d'avance à n'être lus que par des médiocres.

O mon beau métier, si dur et si exaltant, c'est toi qui me fais vivre ! Si je n'avais plus le goût d'écrire et la capacité de le faire, je me laisserais mourir tout simplement. Je ne crois pas que j'aurais le triste courage de Montherlant. Je me suiciderais doucement par l'ennui, me rendant compte de l'inutilité de ma vie devenue stérile.

Quant aux écrivains qui ont cessé d'écrire vers la quarantaine, ce sont des gens qui avaient peu à dire.

Enfin, si j'ai beaucoup dit jusqu'à soixante-dix ans, je ne jure pas que je me tairai définitivement. En tout cas, je n'écrirai plus que des choses fantaisistes. Valéry n'a-t-il pas écrit que la fantaisie était le vrai fond du sérieux ?

Achevé d'imprimer
en janvier mil neuf cent soixante-dix-sept
sur les presses de l'Imprimerie Gagné Ltée
Saint-Justin - Montréal.
Imprimé au Canada

Maintenant que je suis devenu, et pour toujours, sage, je me permets certaines confidences, dont l'aspect parfois scabreux ne saurait se rapporter qu'au passé. L'âge aidant, je m'aperçois que je suis condamné, ou mieux, *converti* à une sagesse définitive.

Il est assez rare, je crois, qu'un écrivain publie de son vivant des souvenirs aussi précis, quelquefois aussi compromettants ; mais ne me suis-je pas offert, toute ma vie, le luxe de me « ficher » de ce que l'on pourrait penser de moi ? Ne m'étant jamais pris au sérieux, c'est sans vergogne que je présente cette gerbe de souvenirs, dans lesquels je ne cherche qu'à faire ma « confession générale » à des lecteurs possibles, qu'ils soient bienveillants ou malveillants.



729•1

$5.50

Stanké | souvenirs et impressions | François HERTEL